This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

27. e. 3

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MES MÉMOIRES.

Digitized by Google

Ouvrages du Marquis de Foudras.

EN VENTE.

Diane et Vénus	4 vol.
Madeleine Repentante (*suite du Caprice*)	4 vol.
Un Caprice de grande dame	3 vol.
Un Capitaine de Beauvoisis	4 vol.
Jacques de Brancion	5 vol.
Les Gentilshommes chasseurs	2 vol.
Les Viveurs d'autrefois	4 vol.
Les Chevaliers du Lansquenet	10 vol.
Lord Algernon	4 vol.
Madame de Miremont	2 vol.
Lilia la Tyrolienne	4 vol.
Tristan de Beauregard	4 vol.
Suzanne d'Estouville	4 vol.
La comtesse Alvinzi	2 vol.
Le Capitaine La Curée	4 vol.

Sous presse.

Le Chevalier d'Entragues.
Dames de cœur et Dames de pique.
Le dernier des Bonés.
Un Drame en famille.
Les Veillées de la Saint Hubert.

Ouvrages de A. de Gondrecourt.

EN VENTE.

La Tour de Dago	3 vol.
Le Bout de l'oreille	7 vol.
Le Légataire	2 vol.
Les Péchés mignons	3 vol.
Médine	2 vol.
La Marquise de Candeuil	2 vol.
Un Ami diabolique	5 vol.
Les derniers Kerven	2 vol.

Sous presse.

Mémoires d'un vieux Garçon
La Chasse aux diamants.

Ouvrage d'Alexandre Dumas.

LA COMTESSE DE SALISBURY.

6 volumes in-8.

On vend séparément les derniers volumes pour compléter la première édition.

Imprimerie de E Dépée, à Sceaux.

Digitized by Google

MES

MÉMOIRES

PAR

ALEXANDRE DUMAS.

5

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE.

1852

Digitized by Google

Digitized by Google

Seconde période de ma jeunesse.

—

1816.

Puisque j'entre dans la seconde période de ma jeunesse; puisque je dépose la robe prétexte pour prendre la robe virile, il faut que le lecteur fasse connaissance avec les individus qui peuplent le second cercle de ma vie, comme il a déjà fait

Digitized by Google

connaissance avec ceux qui peuplaient le premier.

Il existe dans les localités voisines des grands bois une population particulière qui, au milieu de la population générale, garde son cachet, conserve son caractère, et fournit à la poésie universelle, qui est l'âme du monde, son contingent de poésie.

C'est au milieu de cette population, remarquable à Villers-Cotterêts surtout, à cause de l'étendue de la forêt qui les isole de la ville, où ils ne viennent qu'une fois par semaine prendre l'ordre et l'inspection, tandis que leurs femmes vont à la messe : c'est au milieu de cette population que je passai en sortant, comme on disait autrefois, des mains des femmes.

Au reste, mon apparition parmi eux

Digitized by Google

était une chose désirée depuis longtemps par eux. Presque tous avaient chassé avec mon père qui, comme on l'a vu, avait des permissions dans la forêt, et tous gardaient un grand souvenir de sa libéralité. Quelques-uns, d'ailleurs, étaient d'anciens soldats qui avaient servi sous lui, et que, par son influence, il avait fait entrer dans l'administration forestière. En somme, tous ces braves gens, qui voyaient d'avance en moi des dispositions à être aussi large de la main que le général, c'était ainsi qu'ils appelaient toujours mon père, m'avaient pris en grande amitié et me demandaient, chaque fois qu'ils me rencontraient par hasard à la pipée ou à la marette :

— Eh bien! quand donc notre inspecteur vous invitera-t-il à une chasse plus sérieuse?

Digitized by Google

Enfin, l'invitation était venue pour le jeudi suivant.

Le rendez-vous était à la Maison-Neuve du chemin de Soissons, chez un garde-chef nommé Choron.

Parmi cette population que j'ai essayé d'esquisser par des traits généraux, il y avait quatre ou cinq hommes qui méritent des mentions particulières, soit par leur adresse, soit par leur originalité, et Choron était un de ces hommes-là.

J'ai déjà eu l'occasion de parler plus d'une fois de lui ; seulement, j'en ai parlé sous un autre nom. Aujourd'hui que j'écris des mémoires et non un roman, c'est sous son vrai nom qu'il doit apparaître, puisque ce sont des catastrophes réelles que je vais raconter.

A l'époque où nous sommes arrivés, c'est à dire vers le commencement de

Digitized by Google

l'année 1816, Choron était un beau garçon de trente ans, à peu près, à la physionomie franche et ouverte, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, aux gros favoris encadrant admirablement son joyeux visage.

Du reste, fort bien pris dans une taille de cinq pieds quatre pouces, et devant à l'harmonie de ses membres une force herculéenne citée à dix lieues à la ronde.

Aussi, Choron était-il toujours prêt, — avant que certaines idées de jalousie, idées fatales qui causèrent sa mort, lui passassent par l'esprit. Nul ne pouvait dire qu'il avait vu Choron malade ou soucieux. Le matin comme le soir, le soir comme la nuit, M. Deviolaine pouvait venir frapper à sa porte et l'interroger. Il savait, à cinquante pas, où baugeaient tous les sangliers de sa garde-

Digitized by Google

rie ; car Choron était un de ces hommes qui, comme Bas-de-Cuir, aurait pu suivre pendant des jours entiers. Lorsque les rendez-vous de chasse étaient à la Maison-Neuve, et qu'on devait attaquer à un quart de lieue, une demi-lieue ou une lieue de là, si l'animal avait été détourné par Choron, on savait d'avance à quelle bête on avait affaire, si c'était un tiéran, un ragot ou un solitaire, un sanglier ou une laie, si cette laie était pleine, et depuis combien de temps elle l'était.

Le solitaire le plus rusé n'aurait pas pu cacher six mois de son âge à Choron, qui, à l'inspection de son pas, eût rectifié son extrait de naissance. — C'était merveilleux à voir, surtout pour les chasseurs parisiens qui nous arrivaient de temps en temps. Il est vrai que, pour

Digitized by Google

nous autres chasseurs campagnards, qui avions fait les mêmes études que lui, mais qui étions restés dans les degrés inférieurs, la chose ne nous paraissait pas aussi extraordinaire.

Choron n'en était pas moins pour ses camarades une espèce d'oracle en tout ce qui concernait la chasse à la grosse bête.

Puis le courage conquiert vite une grande puissance sur les hommes. Choron ne savait pas ce que c'était que la peur. Il n'avait jamais reculé devant ni homme ni animal qui fût au monde. Il allait relancer le sanglier jusque dans son bouge le plus profond. Il allait attaquer les braconniers jusque dans leurs retraites les mieux défendues. Il est vrai que, de temps en temps, Choron recevait quelque coup de boutoir à la cuisse ou

Digitized by Google

quelque chevrotine dans les reins, mais dans ce cas, Choron avait une façon de traiter ses blessures qui lui réussissait souverainement bien. Il montait de sa cave deux ou trois bouteilles de vin blanc, tirait un de ses chiens de sa niche, se couchait à terre sur une peau de cerf, faisait lécher sa plaie par Rocador ou par Fanfaro, et, pour réparer le sang perdu, avalait, pendant ce temps-là, ce qu'il appelait sa tisane. Le soir, il n'y paraissait presque plus, et le lendemain il était guéri.

Avec tout cela, chose assez singulière, Choron était un assez médiocre tireur, et dans ce que l'on appelait les chasses au pannier, c'est à dire lorsqu'on chassait pour envoyer du menu gibier, lapin, lièvre, perdrix ou chevreuil au duc d'Orléans, il était bien rare que Choron fournît sa quote-part.

Digitized by Google

Il laissait alors la royauté de la chasse soit à Moynat, soit à Mildet.

Moynat était le premier tireur à plomb, et Mildet le premier tireur à balles de la forêt de Villers-Cotterêts.

Après eux venait Berthelin, l'oncle de Choron, qui tuait sûrement les trois quarts de ses coups ; puis, après Berthelin, on tombait dans le commun des martyrs.

Du temps de l'empereur, on avait fort conservé le gros gibier dans la forêt de Villers-Cotterêts. Au retour des Bourbons, à peine si le duc d'Orléans, à qui cette forêt avait été rendue comme forêt apanagère, avait-il eu le temps de donner des ordres à ce sujet. Mais après la seconde restauration, moitié par opposition, moitié par perte réelle, les propriétaires riverains s'étant beaucoup

Digitized by Google

plaint des dégâts causés par la grosse bête, et ayant fait force procès à cet endroit, les ordres les plus sévères furent donnés à M. Deviolaine pour détruire les sangliers.

De pareils ordres sont toujours bien reçus des gardes. Le sanglier étant un gibier royal, ils n'ont pas le droit de tirer dessus; ou, quand ils tirent dessus par hasard, c'est qu'on leur en demande pour la bouche. Alors le coup de fusil leur est purement et simplement payé vingt-quatre sous, je crois; mais, dans le cas de destruction, la bête appartient de droit à celui qui la tue, et un sanglier dans le saloir est, comme on le comprend bien, un fameux surcroît aux provisions d'hiver.

Les chasses avaient donc commencé depuis deux mois, quand M. Deviolaine

Digitized by Google

me fit cette fameuse invitation qui me causait tant de joie.

Il se mêlait bien à cette joie une arrière pensée de danger. Ces braves sangliers, qu'on laissait tranquilles depuis trois ou quatre ans, avaient crû et multiplié, si bien que croissant et multipiant, les vieux étaient arrivés à des tailles gigantesques, les jeunes à un nombre infini. On les rencontrait dans la forêt par bandes de douze et de quinze, et on en avait tué, l'hiver, jusque dans les jardins potagers de la ville.

Aussi il s'était fait entre les riverains de la forêt une espèce de proverbe par demande et par réponse.

Demande : — Quand on plante des pommes de terre à cinq cents pas de la forêt, savez-vous ce qu'il y vient?

Digitized by Google

Réponse : — Eh bien! mais... il y vient des pommes de terre.

Réponse à la réponse : — Non; il y vient des sangliers.

Et les plus grands contradicteurs, étaient obligés de dire : — C'est vrai!

Or, ces chasses duraient depuis le 15 septembre, c'est à dire depuis quatre mois environ.

Pendant ces quatre mois, Choron s'était révélé par des merveilles. Donc, quand Choron était chargé de détourner le sanglier, quand le rendez-vous de chasse était à la Maison-Neuve, c'était double fête, car on était sûr de ne pas faire buisson creux; il est vrai qu'on faisait une lieue et demie à pied avant d'être à la Maison-Neuve. Mais, en arrivant au détour de cette belle route taillée au beau travers de la forêt, on aperce-

Digitized by Google

vait de loin Choron debout sur le chemin, à quatre pas en avant de sa porte, son cor de chasse au poignet, saluant son inspecteur ou son cortége d'un lancer ou d'un hallali plein de verve. Cela voulait dire que l'animal était mort ou que l'inspecteur et son cortége étaient des mazettes.

Puis, dans la maison, on trouvait cinq ou six bouteilles de tisane, comme Choron appelait son vin blanc, des verres scrupuleusement rincés par une charmante ménagère, et un pain de dix livres qui semblait pétri avec de la neige. On mangeait un morceau de ce pain avec un morceau de fromage; on faisait un compliment à madame Choron sur son pain, sur son fromage et sur ses yeux, et l'on se mettait en chasse.

Disons, en passant, que Choron adorait sa femme et, sans motif aucun, en

Digitized by Google

devenait de jour en jour plus jaloux. Ses camarades le plaisantaient parfois sur cette jalousie croissante, mais la plaisanterie d'ordinaire était courte. Choron devenait pâle comme un mort, puis se retournait en secouant sa belle tête du côté de celui qui touchait imprudemment à cette plaie de son cœur, que la langue de ses chiens ne pouvait guérir.

— Tiens, lui disait-il, un tel, si j'ai un conseil à te donner, tais-toi, et tais-toi tout de suite; plutôt tu te tairas et mieux cela vaudra pour toi.

Et le mauvais plaisant se taisait aussitôt. Ajoutons même que, de jour en jour, les allusions que l'on osait faire à la seule faiblesse de cet homme si fort devenaient de plus en plus rares, et promettaient même dans un temps très-court, de ne plus se renouveler du tout.

Digitized by Google

Choron et le chien enragé. — Chasse au sanglier.

Voilà donc de nouveaux acteurs posés; le jeudi est venu. Il est huit heures et demie du matin, et nous débouchons, M. Deviolaine, mon beau frère, moi et une douzaine de gardes, tous partis de Villers-Cotterêts, recrutés sur la route au tournant de la forêt située à quatre

Digitized by Google

cents pas à peu près de la Maison-Neuve.

Choron était comme d'habitude sur sa porte, son cor à la main. Dès qu'il nous aperçut, il jeta au vent ses notes les plus sonores.

Nous doublâmes le pas et nous arrivâmes.

C'était quelque chose de charmant comme goût et comme propreté que l'intérieur de cette petite maison, que M. Deviolaine avait fait bâtir il y avait huit ou dix ans et que l'on appelait pour cela la Maison-Neuve.

Je vois encore l'intérieur de cette petite maison, comme il m'apparut quand je mis le pied sur le seuil, avec son lit à rideaux verts à gauche, la cheminée garnie de trois fusils, au chevet du lit une fenêtre avec un rayon de soleil

Digitized by Google

d'hiver au pied de ce lit, une autre fenêtre en face, afin de pouvoir, sans sortir, inspecter les deux côtés de la route; un bahut plein de plats à grandes fleurs, et une collection complète d'animaux à quatre pattes et d'oiseaux empaillés.

Parmi ces animaux, il y avait un affreux chien de berger, de la couleur d'un loup, le poil hérissé, les yeux sanglants, la gueule ouverte et baveuse.

Choron disait qu'il n'avait eu peur qu'une fois dans sa vie, et il avait éternisé la cause de sa peur.

La cause de sa peur, c'était ce chien.

Ce chien, avant d'être un chien empaillé, était un chien enragé.

Choron taillait des arbres dans son petit jardin, situé en face de sa maison, quand il vit tout à coup ce chien qui faisait effort pour passer à travers sa haie.

Digitized by Google

Il comprit à l'instant même, à l'aspect de ces yeux ardents et de cette bouche écumeuse, que l'animal était enragé, et prit sa course vers la maison. Mais si bien que courut Choron, le chien courait mieux encore, de sorte que Choron n'eut ni le temps de fermer la porte derrière lui, ni celui de prendre son fusil pendu à la cheminée. Tout ce qu'il put faire fut de sauter sur son lit, de rouler la couverture autour de lui pour parer autant que possible aux morsures. Le chien sauta sur le lit presque en même temps que Choron et se mit à mordre au hasard ce ballot de laine, au centre duquel était un homme. Mais tout à coup Choron développa sa couverture dans toute sa largeur ; roula à son tour le chien dedans, et tandis que celui-ci se débattait, sauta sur son fusil, et à bout por-

Digitized by Google

tant lâcha les deux coups à travers la couverture qui se teignit de sang, puis se bossela convulsivement pendant quelques secondes ; mais bientôt les ondulations diminuèrent et enfin cessèrent tout à fait pour faire place aux derniers frémissements de la vie qui s'éteint. Choron déroula la couverture, l'animal était mort.

Choron avaît empaillé le chien et l'avait monté sur la couverture sanglante qu'il mordait à belles dents.

En voyant l'animal, tout empaillé qu'il était, on comprenait que Choron eût eu peur.

J'examinais tous ces animaux les uns après les autres. Je me fis raconter leur histoire, depuis celle du premier jusqu'à celle du dernier. Je mangais, tout en questionnant, un morceau de pain et de

Digitized by Google

fromage ; je bus, tout en écoutant, deux verres de vin, et je me trouvai prêt à partir encore avant les autres.

En sortant, M. de Deviolaine me montra, au jardin de Choron, une porte de six pieds de haut, par dessus laquelle il avait, au moment de la construction de la maison, vu sauter mon père, tout souffrant qu'il fût à cette époque.

Cette tradition était arrivée jusqu'à Choron, qui avait plus d'une fois essayé d'en faire autant, sans jamais avoir pu y réussir.

Ce qu'il y avait de particulier à ces chasses, composées en grande partie de gardes, c'est l'absence complète de *craques* (que l'on me pardonne ce mot, il est consacré entre chasseurs), c'est que chacun connaissait trop bien son voisin, et était trop bien connu de lui pour lui im-

Digitized by Google

poser par quelques-uns de ces honnêtes mensonges dont les habitués de la plaine Saint-Denis rehaussent leur mérite. On connaissait les forts et les faibles, et l'on rendait toute justice aux forts.

Mais aussi on était impitoyable pour les faibles.

Nous étions arrivés à cinq cents pas de l'endroit où le sanglier était baugé.

A partir de ce moment, pas un chuchottement ne se fit entendre. Alors Choron fit part de son plan à l'inspecteur, lequel nous donna ses ordres à voix basse, et nous allâmes prendre nos places autour de l'enceinte que Choron et son limier, qu'il tenait en laisse, s'apprêtait à fouler.

Je demande bien pardon à mes lecteurs de me servir de tous ces termes de chasse, ni plus ni moins que le baron

Digitized by Google

des *Fâcheux*, mais ces termes seuls rendent ma pensée, et d'ailleurs je les crois tous assez connus pour qu'ils n'aient pas besoin d'explication.

Ma mère m'avait, comme on pense bien, recommandé à M. Deviolaine. Elle ne m'avait laissé aller qu'à cette condition, que M. Deviolaine ne me perdrait pas de vue, et il le lui avait promis, et pour lui tenir scrupuleusement parole, il m'avait placé entre lui et Moynat, me recommandant de me tenir entièrement caché derrière un gros chêne; puis, si je tirais sur le sanglier et qu'il revint sur le coup, je devais m'accrocher à une branche de ce chêne, m'enlever à la force des poignets et laisser passer l'animal au dessous de moi.

Tout chasseur un peu expérimenté

Digitized by Google

sait que c'est là la manœuvre généralement employée en pareille circonstance.

Dix minutes ne s'étaient point écoulées que chacun était à son poste. Bientôt la voix du chien de Choron, qui était tombé sur la piste, retentit avec une plénitude et une fréquence qui annonçaient son approche de l'animal. Toup à coup on entendit craquer les arbres du fourré. Je vis, pour mon compte, passer quelque chose, mais avant que j'eusse eu le temps de porter mon fusil à mon épaule, ce quelque chose s'était évanoui. Moynat envoya son coup de fusil au juger, mais lui-même secoua la tête en signe qu'il ne croyait pas le moins du monde avoir touché l'animal. Puis un peu plus loin on entendit un second coup de fusil, puis un troisième, lequel fut immédiatement suivi du cri de hallali, poussé du fond

Digitized by Google

de ses poumons par la voix bien connue de Bobino.

Chacun courut à l'appel, quoiqu'en reconnaissant la voix de l'appelant, chacun pensât qu'il allait être dupe de quelque nouvelle mystification inventée par le spirituel loustic.

Nous courûmes comme les autres, et je dois même dire que je courus plus fort que les autres ; je n'avais jamais assisté à l'hallali d'un sanglier, et je ne voulais pas manquer un pareil spectacle. M. Deviolaine avait beau me crier de ne point me presser, je n'écoutais rien.

J'ai dit que tout le monde avait cru à une mystification. L'étonnement de tout le monde fut donc sans pareil, lorsqu'en arrivant sur la route de Dampleux, qui coupait comme la barre d'un T la laye transversale dans laquelle nous étions

Digitized by Google

postés, nous vîmes au beau milieu du pavé Bobino assis tranquillement sur son sanglier.

Pour compléter ce tableau, qui pouvait servir de pendant à la mort du sanglier de Calydon, tué par Méléagre, Bobino, affectant l'insouciance d'un homme habitué à ces sortes de prouesses, son brûle-gueule à la bouche, battait le briquet pour se procurer du feu.

A son premier coup de fusil, l'animal avait roulé comme un lapin et n'avait plus bougé de l'endroit où il était tombé.

On devine facilement le concert de félicitations moitié railleuses qui se leva autour du vainqueur, lequel prenait son air dégagé, et coiffant sa pipe d'un petit bonnet de papier pour que le vent n'em-

Digitized by Google

portât point l'amadou, répondit entre deux bouffées de fumée.

— Eh oui, voilà comme nous les carambolons, ces petites bêtes, nous autres Provençaux.

Et, en effet, il n'y avait rien à dire, le carambolage était parfait, la balle avait frappé l'animal derrière l'oreille. Moynat, Mildet, ni Berthelin n'eussent fait mieux.

Choron arriva le dernier, sans faire un pas plus vite que l'autre.

Du plus loin qu'il nous apparut, sortant de la forêt avec son limier, remis en laisse, nous le vîmes fixer son regard étonné sur le groupe que nous formions, et dont Niquet était le centre. En voyant venir Choron, nous nous écartâmes pour qu'il pût voir ce que nous voyions sans pouvoir y croire.

Digitized by Google

— Que diable me chante-t-on donc, Bobino, cria-t-il du plus loin qu'il pût être entendu, on me dit que le sanglier s'est jeté dans ton coup comme un imbécile?

— Qu'il se soit jeté dans mon coup ou que mon coup se soit jeté dans lui, il n'en est pas moins vrai que le pauvre Bobino va avoir des grillades pour tout son hiver, et qu'il n'y aura que ceux qui pourront lui rendre la pareille qui seront invités à en manger chez lui; à part, bien entendu, M. l'inspecteur, ajouta Bobino en soulevant sa casquette, lequel fera toujours honneur et plaisir à son très humble serviteur quand il voudra bien goûter de la cuisine de la mère Bobine.

C'était ainsi que Niquet appelait sa femme, attendu qu'à son avis Bobine

Digitized by Google

était tout naturellement le féminin de Bobino.

— Merci, Niquet, merci, dit M. Deviolaine, ce n'est pas de refus.

— Pardieu, Bobino, dit un des gardes nommé François et qui était frère du domestique de M. Deviolaine, Léon Mas, que j'ai déjà eu l'occasion de nommer plusieurs fois, comme il ne t'arrive pas souvent de faire des coups pareils, avec la permission de M. Deviolaine, il faut que je te décore.

— Décore, mon ami, décore, dit Bobino; il y en a plus d'un qui a été décoré sous l'autre et qui ne le méritait pas autant que moi.

Bobino était injuste. *Sous l'autre*, on ne prodiguait pas les décorations, mais la passion l'aveuglait. Bobino, après avoir été terroriste en 1793, était roya-

Digitized by Google

liste enragé en 1815, partageant en cela les opinions de sa bien-aimée de la rue de Soissons.

Et Bobino continua de fumer avec le calme le plus comique, tandis que François, tirant un couteau de sa poche, s'approchait de la partie postérieure du sanglier dont il prit la queue, que d'un seul coup il sépara du corps.

A la grande stupéfaction de tout le monde, le sanglier, tout en demeurant immobile, poussa un grognement sourd.

— Eh bien! qu'est-ce donc, petit? demanda Bobino, tandis que François attachait la queue de l'animal à la boutonnière de son vainqueur; il paraît que nous tenions à ce bout de ficelle.

Le sanglier poussa un second grognement et gigotta d'une patte.

Digitized by Google

— Bon, dit Bobino, il paraît que nous avons le cauchemar, comme ce pauvre Mocquet, — le cauchemar de Mocquet était devenu proverbial ; — seulement, ce n'est pas la mère Durand qui est assise sur notre estomac, c'est le père Bobino. Et le père Bobino, quand il est installé quelque part, n'est pas facile à déloger.

A peine avait-il achevé ces paroles, qu'il roulait à dix pas de là, le nez dans la poussière, et son brûle-gueule brisé entre ses dents.

Nous nous écartâmes tous, nous demandant s'il y avait tremblement de terre.

Point. Le sanglier, qui n'était, à ce qu'il parait, qu'étourdi par le coup, venait de se relever, rappelé à la vie par la saignée que lui avait faite François,

Digitized by Google

et après s'être débarrassé, comme nous venions de le voir, du fardeau qui pesait sur lui, se tenait debout, mais chancelant sur ses quatre pattes comme s'il eût été ivre.

— Ah! pardieu, dit M. Deviolaine, laissez-le faire, il serait curieux que celui-là en revint.

—Eh! non! eh! non, ne le laissez pas faire, cria Choron, cherchant son fusil qu'il avait déposé dans un fossé pour rattacher son limier, tirez dessus au contraire, tirez dessus, je connais ces paroissiens-là, ils ont la vie dure. Tirez dessus, morbleu, et plutôt deux coups qu'un ou il nous échappe.

Mais il était déjà trop tard. Les chiens en voyant le sanglier se relever, s'étaient jetés sur lui; les uns le tenaient aux oreilles, les autres aux cuisses, tous en-

Digitized by Google

fin, réunis après sa peau, le couvraient si complétement qu'il n'y avait pas une place de son corps, large comme un écu où l'on pût loger une balle.

Pendant ce temps, le sanglier gagna tout doucement le fossé, entraînant avec lui la meute, puis il disparut, poursuivi par Bobino, qui s'était relevé furieux, et qui voulait à toute force avoir raison de l'affront reçu.

— Arrête ! arrête ! criait Choron, arrête-le par la queue, Bobino ; arrête ! arrête !

Tout le monde se tordait de rire.

On entendit deux coups de fusil.

— Allons, bon, dit Choron, voilà l'animal qui va tuer nos chiens, maintenant.

Mais on n'entendit aucun cri qui indi-

Digitized by Google

quât que la funeste prophétie de Choron fut réalisée.

Enfin, au bout d'un instant, on vit reparaître Bobino, l'oreille basse. Il avait manqué le sanglier de ses deux coups, et le sanglier avait repris chasse, poursuivi par tous les chiens, dont on entendait les voix s'éloigner rapidement.

Nous le chassâmes tout le reste de la journée. Il nous mena à cinq lieues de là, au taillis d'Ivors, et nous n'en entendîmes jamais parler, quoique Choron eût fait savoir, non seulement aux gardes de la forêt de Villers-Cotterêts non présents à l'accident, mais encore à tous les gardes des forêts voisines que si, par hasard, quelqu'un d'entre eux tuait un sanglier sans queue, et qu'il tînt à avoir ce sanglier complet, il trouverait cette queue à la boutonnière de Bobino.

Digitized by Google

Digitized by Google

Les sangliers et les gardes. — La balle de Robin des Bois.

Le rendez-vous du dimanche fut fixé au regard Saint-Hubert, un des rendez-vous les plus usités et en même temps un des plus charmants endroits de la forêt.

Nous arrivâmes, M. Deviolaine et moi,

Digitized by Google

à l'heure militaire. Mon beau-frère n'avait pu venir, étant en tournée.

Tout le monde se trouvait au rendez-vous avec la ponctualité de l'obéissance.

Il y avait trois bêtes détournées, deux ragots et une laie.

Il va sans dire que pas un garde ne manqua de demander à Bobino des nouvelles de son sanglier. Mais à part la queue, qu'il avait eu le bon esprit de conserver à sa boutonnière, Bobino n'en avait pas entendu parler.

Il y avait, comme nous l'avons dit, trois sangliers à attaquer :

Un sur la garderie de Berthelin.

Un sur la garderie de Choron.

Un sur la garderie de Moynat.

On commençait par celui qui se trouvait le plus proche : c'était un des ragots, il était détourné par Berthelin.

Digitized by Google

Avant qu'il sortit de l'enceinte, il fut tué par Mildet, qui, à cinquante pas, lui coula un lingot au beau travers du cœur.

On passa au second, qui était, comme nous l'avons dit, sur la garderie de Choron. C'était à une petite lieue à peu près de l'endroit où avait été tué le premier. Choron, selon son habitude, nous conduisit d'abord à la Maison-Neuve pour y boire un coup et y manger un morceau.

Après quoi, nous nous remîmes en chemin.

L'enceinte fut formée. J'étais placé entre M. Deviolaine et ce même François, qui avait décoré Bobino. Après François venait Moynat, et après Moynat, je ne sais plus qui.

Cette fois nous avions affaire à la

Choron entra dans le taillis avec son limier. Cinq minutes après la laie était lancée. Nous l'entendîmes venir comme la première fois, faisant claquer ses mâchoires l'une contre l'autre. M. Deviolaine, à qui elle passa d'abord, lui envoya ses deux coups de fusil sans la toucher. Je lui envoyai le mien, mais comme c'était le premier sanglier que je tirais, je le manquai aussi. Enfin, François fit feu à son tour et l'atteignit en plein corps. Aussitôt le sanglier fit un retour à angle droit, et avec la rapidité de la flèche, fondit sur le tireur. François, qui était assez sûr de lui, l'attendit de pied ferme et lui envoya son second coup presque à bout portant. Mais au même instant, au milieu de la fumée que le vent n'avait pas eu le temps de dissiper, François et le sanglier ne for-

Digitized by Google

mèrent plus qu'un groupe informe. Nous entendîmes un cri de détresse. François, renversé sur le dos, cherchait vainement à tirer son couteau de chasse, tandis que la laie acharnée sur lui le fouillait à coups de grouin. Nous nous précipitâmes tous, pour courir à son secours, mais nous n'avions pas fait quatre pas qu'une voix cria, d'un accent impératif qui arrêta M. Deviolaine tout le premier :

— Ne tirez pas!

Chacun s'arrêta immobile et muet à sa place. Seulement tous les yeux se dirigèrent du côté où était venue la voix. Alors nous vîmes Moynat abaisser le canon de son fusil dans la direction du groupe terrible. Un moment le vieillard parut changé en statue de pierre; enfin le coup partit, et l'animal, frappé au dé-

Digitized by Google

faut de l'épaule, alla rouler à quatre pas de celui qu'il tenait terrassé.

— Merci, vieux, dit François en se remettant vivement sur ses jambes, et si jamais tu as besoin de moi, tu comprends, c'est à la vie à la mort.

— Oh ! ça ne vaut pas la peine, dit Moynat.

Et il se mit tranquillement à recharger son fusil.

Nous courûmes tous à François : il avait une égratignure à la cuisse et une morsure au bras, voilà tout.

Après nous être occupé des hommes, nous nous occupâmes de la bête.

Le sanglier avait reçu les deux balles de François ; mais l'une, tirée de côté, s'était aplatie sur la cuisse, presque sans lui entamer la peau ; l'autre, envoyée

Digitized by Google

de face, avait glissé sur la tête, où elle avait tracé un sillon sanglant.

Quant à la balle de Moynat, elle était entrée au défaut de l'épaule et l'avait tué raide.

On fit la curée, on chargea la bête sur l'épaule de deux ouvriers du bois qui se chargèrent de la porter à la Maison-Neuve, comme les envoyés de Moïse portaient la grappe de la terre promise, et l'on se remit en chasse comme si rien ne s'était passé, ou comme si l'on eût prévu qu'il se passerait avant la fin de la journée un événement bien autrement terrible que celui que nous venons de raconter.

La troisième attaque devait avoir lieu sur la garderie de Moynat, limitrophe de celle où, trois jours auparavant, Bobino avait été décoré. On y arriva au bout de

Digitized by Google

trois quarts d'heure de marche. Les mêmes précautions furent prises que dans les battues précédentes. L'enceinte fut formée. Cette fois, j'étais placé entre M. Deviolaine et Berthelin; puis comme c'était Moynat qui avait détourné la bête, il entra à son tour dans l'enceinte pour la fouiller.

Cinq minutes après, la voix du chien nous annonça que le sanglier était lancé.

Chacun était attentif, pour saisir le sanglier au passage, quand tout à coup on entendit un coup de carabine. En même temps, je vis un grès placé à quarante pas de moi à peu près, voler en éclats, puis j'entendis à ma droite un cri de douleur; je retournai la tête et j'aperçus Berthelin, qui d'une main se

Digitized by Google

cramponnait à une branche d'arbre et appuyait l'autre sur son côté.

A travers ses doigts le sang ruisselait.

Peu à peu il s'affaissa sur lui-même en se courbant en deux, puis il se laissa aller à terre en poussant un profond gémissement.

— Au secours! au secours! criai-je, Berthelin est blessé.

Et je courus à lui, suivi de M. Deviolaine, tandis que, sur toute la ligne, les chasseurs, d'un pas rapide, se rapprochaient de nous.

Berthelin était sans connaissance. Nous le soulevâmes dans nos bras : le sang coulait à flots d'une blessure qu'il avait reçue au dessus de la hanche gauche.

La balle était restée dans le corps.

Digitized by Google

Nous étions tous autour du mourant, nous interrogeant du regard, pour savoir qui avait tiré le coup fatal, quand nous vîmes sortir du fourré Choron, sans casquette, pâle comme un spectre, les yeux hagards, tenant sa carabine encore fumante à la main, et criant :

— Blessé! blessé! Qui a dit que mon oncle était blessé ?

Personne de nous ne répondit, mais nous lui montrâmes le moribond qui vomissait le sang à pleine bouche.

Choron s'avança les yeux hagards, la sueur au front, les cheveux dressés sur la tête. Arrivé près du blessé, il le regarda en pâlissant encore, ce que l'on aurait cru impossible, poussa une espèce de rugissement, brisa le bois de sa carabine contre un arbre, et en jeta le canon à cinquante pas de lui.

Digitized by Google

Puis il tomba à genoux, priant le mourant de lui pardonner; mais le mourant avait déjà fermé les yeux pour ne plus les rouvrir.

On improvisa à l'instant même un brancard; on posa le blessé dessus; puis on le transporta dans la maison de Moynat qui n'était qu'à trois ou quatre cents pas de l'endroit où l'accident était arrivé. Nous accompagnions tous le brancard, ou plutôt nous suivions Choron, qui marchait près de lui les bras pendants, la tête basse, ne disant pas une parole, ne versant pas une larme. Pendant ce temps un des gardes était monté sur le cheval de M. Deviolaine et courait ventre à terre chercher le médecin.

Au bout d'une demi-heure, le médecin arriva pour annoncer ce dont chacun se doutait en voyant que Berthelin n'avait

Digitized by Google

pas repris connaissance, c'est que la blessure était mortelle.

Dans la nuit Berthelin expira.

On devine l'émotion de ma mère lorsqu'elle apprit ce qui s'était passé, et le discours magnifique qu'elle me fit sur les balles perdues. La balle de Choron ne pouvait-elle pas m'atteindre aussi bien qu'elle avait atteint Berthelin ? et si cela était arrivé ce serait elle qui, à cette heure, pleurerait près de mon cadavre.

J'abondai dans son sens. Je lui dis que tout était possible, mais que de mémoire d'homme, c'était le premier accident de ce genre qui arrivait dans la forêt. Que, par cela même qu'il était arrivé, c'était une raison pour qu'il ne se renouvelât plus avant cent ans. Que dans cent ans, ceux qui ne seraient pas tués par des balles, seraient tués par ce

Digitized by Google

chasseur bien autrement redoutable, qu'on appelle le temps. Qu'ainsi donc, il n'y avait aucune raison pour que je n'allâsse point aux chasses suivantes comme j'avais été aux chasses passées. Hélas! ma pauvre mère n'avait d'autre volonté que la mienne, et je la tourmentai tant qu'elle céda.

Oh! pauvre mère, c'était toi que le chasseur fatal devait tuer avant l'âge, au moment où j'allais te rendre en joie et en bien-être toutes les douleurs que je t'avais faites, toutes les gênes que je t'avais augmentées.

Le jeudi suivant, j'allai à la chasse malgré le terrible accident du dimanche.

Le rendez-vous, cette fois, était à la bruyère aux Loups.

M. Deviolaine avait convoqué tout le monde à l'exception de Choron; mais,

Digitized by Google

convoqué ou non, Choron n'était pas homme à manquer à son devoir. Il arriva à la même heure que les autres ; seulement, il n'avait ni carabine, ni fusil.

— Le voilà, dit M. Deviolaine, j'en étais sûr.

Puis se retournant vers lui :

— Pourquoi diable es-tu venu, Choron ?

— Parce que je suis chef de brigade, mon inspecteur.

— Mais je ne t'avais pas convoqué.

— Oui, je comprends et je vous remercie, mais ce n'est point cela, le service avant tout. Dieu sait si je donnerais ma vie pour que le malheur ne fût pas arrivé, mais quand je resterai à me lamenter à la maison, il n'en aura pas moins six pieds de terre sur le corps,

Digitized by Google

pauvre cher homme. Oh! il y a une chose qui me tourmente, monsieur Deviolaine.

— Laquelle, Choron?

— C'est qu'il est mort sans me pardonner.

— Comment voulais-tu qu'il te parnât, il ne savait même pas que c'était toi qui avais tiré ce malheureux coup de carabine.

— Non, il ne l'a pas su au moment de la mort, mais il le sait là-haut: les morts savent tout, à ce qu'on dit.

— Allons, Choron, allons, du courage, dit M. Deviolaine.

— Du courage, parbleu! vous voyez bien que j'en ai, mon inspecteur, puisque me voilà; mais n'importe, j'aurais voulu qu'il me pardonnât.

Puis se penchant à l'oreille du chef:

Digitized by Google

— Il m'arrivera malheur, lui dit-il. Vous verrez cela, monsieur Deviolaine, qu'il m'arrivera malheur; et cela....

— Et cela ?

— Parce qu'il ne m'a point pardonné.

— Tu es fou.

— Vous verrez cela.

— Choron.

— Que voulez-vous, c'est mon idée.

— C'est bien, tais-toi, ou parlons d'autre chose.

— De ce que vous voudrez, mon inspecteur.

— Pourquoi es-tu venu sans armes ?

— Parce que de ma vie, entendez-vous, de ma vie, je ne toucherai ni carabine, ni fusil.

— Et avec quoi tueras-tu le sanglier, si le sanglier tient aux chiens ?

— Avec quoi je le tuerai ? — Choron

Digitized by Google

tira un couteau de sa poche, — je le tuerai avec cela, donc.

M. Deviolaine haussa les épaules.

— Haussez les épaules tant que vous voudrez, monsieur Deviolaine, ce sera comme je vous le dis. D'ailleurs, ce sont ces brigands de sangliers qui sont cause que j'ai assassiné mon oncle. Avec mon fusil ou ma carabine, je ne sentais pas que je les tuais, tandis qu'avec mon couteau, c'est autre chose. D'ailleurs, avec quoi égorge-t-on les cochons? Avec un couteau. Eh bien! un sanglier ce n'est pas autre chose qu'un cochon.

— Enfin, dit M. Deviolaine, qui comprenait qu'il n'aurait jamais le dernier, puisque tu ne veux entendre à rien, il faut bien te laisser faire.

— Oui, oui, laissez-moi faire, mon inspecteur, et vous verrez.

Digitized by Google

— En chasse! en chasse! messieurs, dit l'inspecteur.

Le sanglier était détourné sur la garderie d'un garde nommé La Jeunesse. On l'attaqua presqu'aussitôt, car le rendez-vous n'était pas à plus de cinq cents pas du bouge.

Mais, cette fois, quoique touché de quatre ou cinq balles, le sanglier prit un grand parti, et ce ne fut qu'au bout de quatre ou cinq heures de chasse qu'il se décida à faire tête aux chiens.

Tout chasseur sait une chose, c'est que, fût-on harassé à ne pas se tenir debout, toute fatigue cesse au moment où le sanglier tient. Nous avions fait, en tours et en détours, plus de dix lieues. Cependant, dès que nous reconnûmes, à la voix des chiens, qu'ils étaient aux prises avec l'animal, chacun de nous

Digitized by Google

retrouva ses forces, et se mit à courir vers le point de la forêt où s'amassaient les aboiements.

C'était dans une jeune coupe de huit ou dix ans, c'est à dire au milieu d'un taillis de dix ou douze pieds de haut, que le drame se jouait. Au fur et à mesure que nous avancions, le bruit redoublait, et de temps en temps on apercevait au dessus de la cime des arbres un chien enlevé par un coup de boutoir, les quatre pattes en l'air, hurlant comme un désespéré, mais ne retombant à terre que pour se ruer de nouveau sur le sanglier. Enfin nous arrivâmes à une espèce de clairière : l'animal était acculé, comme dans un fort, aux racines d'un grand baliveau renversé par quelque ouragan. Vingt-cinq ou trente chiens l'assaillaient à la fois, dix ou douze étaient blessés,

Digitized by Google

quelques uns avaient le ventre ouvert ; mais ces nobles animaux ne sentaient pas la douleur, et revenaient au combat en piétinant sur leurs entrailles traînantes. C'était à la fois magnifique et horrible à voir.

— Allons! allons! Mildet ou Moynat, un coup de fusil à ce gaillard-là. Assez de chiens tués, finissons-en.

— Hein! que dites-vous donc, monsieur l'inspecteur, cria Choron, un coup de fusil?... Un coup de fusil à un pourceau, allons donc! Attendez, et vous allez voir.

Choron tira son couteau et s'élança vers le sanglier, écartant les chiens, qui revinrent aussitôt, et se confondant à cette masse mobile et hurlante. Pendant deux ou trois secondes, il nous fut impossible de rien distinguer. Mais tout à coup, le

Digitized by Google

sanglier fit un violent effort pour s'élancer. Chacun portait déjà la main à la gachette de son fusil, quand tout à coup on s'aperçut qu'au lieu de se lancer, l'animal au contraire faisait un mouvement de recul. Choron se releva, tenant l'animal par les deux pieds de derrière, comme il eût fait d'une brouette, et le maintenant, malgré tous ses efforts, avec ce poignet de fer que nous lui connaissions, tandis que les chiens, se rejetant de nouveau sur lui, le couvraient de leurs corps comme d'un tapis mouvant et bigarré.

— Allons, Dumas, me dit M. Deviolaine, celui-là c'est à toi, va faire tes premières armes.

Je m'approchai du sanglier qui, en me voyant venir, redoubla ses secousses, faisant claquer ses mâchoires et me re-

Digitized by Google

gardant avec des yeux ensanglantés ; mais il était pris dans un véritable étau, et tous ses efforts ne purent le dégager.

Je lui introduisis le bout du canon de mon fusil dans l'oreille et je fis feu.

La commotion fut si violente que l'animal s'arracha des mains de Choron, mais ce ne fut que pour aller rouler à dix pas de là. Balle, bourre et feu, tout lui était entré dans la tête ; je lui avais littéralement brûlé la cervelle.

Choron poussa un grand éclat de rire.

—Allons, allons, dit-il, je vois qu'il y a encore du plaisir à prendre sur la terre.

— Oui, dit M. Deviolaine, effrayé de ce qu'il venait de voir ; seulement, si tu procèdes de cette manière-là, mon garçon, tu pourras bien ne pas t'amuser longtemps. Mais qu'as-tu donc à la main ?

Digitized by Google

— Rien, une égratignure; ce gredin avait la peau si dure que mon couteau s'est refermé.

— Oui, et en se refermant, il t'a coupé le doigt, dit M. Deviolaine.

— Net, mon inspecteur, net.

Et Choron étendit sa main droite, à laquelle manquait la première phalange de l'index.

Puis, au milieu du silence que cette vue produisit, s'approchant de M. Deviolaine :

— C'est trop juste, monsieur l'inspecteur, dit-il, c'est le doigt avec lequel j'ai tué mon oncle.

— Mais il faut soigner cette blessure-là, Choron.

Soigner cela, ah bien, voilà grand'chose! s'il faisait du vent, ce serait déjà séché.

Digitized by Google

Et sur ce, Choron rouvrant son couteau, fit la curée de l'animal aussi tranquillement que si rien ne lui était arrivé.

A la chasse suivante, Choron revint, non plus avec un couteau, mais avec un poignard en forme de baïonnette, ayant une garde espagnole emboîtant toute la main. Il l'avait fait exécuter sous ses yeux, par son frère, armurier à Villers-Cotterêts.

Ce poignard-là ne pouvait ni se briser ni se fermer, et poussé par le poignet de Choron, il fût entré jusqu'au cœur d'un chêne.

Alors la scène que j'ai déjà décrite se renouvela, seulement le sanglier demeura sur place, égorgé comme un cochon domestique.

Et puis, il en fut ainsi à toutes les au-

Digitized by Google

tres chasses, si bien que ses camarades ne l'appelaient plus que le *Charcutier*.

Seulement, chose étrange, là où un autre que Choron eût laissé la vie, Choron n'attrapait pas une égratignure. On eût dit qu'en se coupant le bout du doigt, il avait retranché la seule partie de son corps qui fut vulnérable.

Mais tout cela ne lui faisait pas oublier la mort de Berthelin. Il devenait de plus en plus sombre, et de temps en temps il disait à l'inspecteur :

— Voyez-vous, monsieur Deviolaine, tout cela n'empêche point qu'un jour il m'arriva malheur.

Puis, tout bas, à ses amies, sa femme se plaignait de sa jalousie.

— Un jour où l'autre, disait-elle, le malheureux me tuera, comme il a tué notre oncle Berthelin.

Digitized by Google

Dois-je finir tout de suite cette lamentable histoire de Choron, dois-je attendre, en suivant l'ordre des jours, que son dénoûment arrive naturellement à son heure.

Non, débarrassons-nous tout de suite de cette tâche sanglante, faite aux premières pages du livre de ma jeunesse.

Digitized by Google

La chasse aux loups. — Mort tragique de Choron.

Cinq ou six ans s'étaient écoulés depuis les événements que nous venons de raconter. J'avais quitté Villers-Cotterêts et je revenais passer quelques jours près de ma bonne mère.

C'était au mois de décembre, et la terre était toute couverte de neige.

Digitized by Google

Ma mère embrassée et réembrassée, je courus droit chez M. Deviolaine.

— Ah! te voilà, garçon, dit-il, tu arrives bien.

— Chasse aux loups, n'est-ce pas?

— Justement.

— J'y pensais en voyant la neige, et je suis enchanté de ne m'être pas trompé dans mes prévisions.

— Oui, on a eu connaissance de trois ou quatre de ces messieurs dans la forêt et comme il y en a deux sur la garderie de Choron, je lui ai fait passer aujourd'hui l'ordre de les détourner cette nuit, en le prévenant que nous serions chez lui demain matin à sept heures.

— A la Maison-Neuve, toujours?

— Toujours.

— Et que devient ce pauvre Choron,

Digitized by Google

tue-t-il toujours les sangliers à coups de baïonnette ?

— Oh! les sangliers sont exterminés depuis le premier jusqu'au dernier. Je crois qu'il n'en reste plus un seul dans la forêt, il les a tous passés en revue.

— Et leur mort l'a-t-elle consolé ?

— Ma foi non ! tu le verras, le pauvre diable est plus triste et plus sombre que jamais. Il est bien changé. J'ai cependant fait avoir une pension à la veuve Berthelin. Mais rien ne fait à son chagrin. Il est mordu au cœur. Ajoute à cela qu'il est plus jaloux que jamais.

— Et toujours aussi injustement ?

— C'est à dire que la pauvre petite femme est un ange.

— Alors c'est de la monomanie. Il n'en est pas moins un de vos bons gardes, n'est-ce-pas ?

Digitized by Google

— Excellent.

— Alors il ne nous fera point faire buisson creux demain ?

— Je t'en réponds.

— C'est tout ce qu'il nous faut. Quant à sa folie, eh bien, remettons-nous-en au temps de la guérir.

— Eh ! garçon, j'ai bien peur au contraire que le temps ne fasse qu'empirer la chose, et à force de le lui entendre répéter, je commence à croire qu'il lui arrivera malheur.

— Vraiment c'est à ce point là ?

— Ma foi oui ; au reste, j'ai fait ce que j'ai pu et je n'aurai rien à me reprocher.

— Et les autres, comment vont-ils ?

— A merveille.

— Mildet ?

— Coupe toujours en deux les écu-

Digitized by Google

reuils à balle franche; seulement aujourd'hui ce n'est plus lorsqu'ils montent le long des arbres, c'est quand ils sautent d'un arbre à l'autre.

— Et son rival Moynat?

— Ah! pauvre diable! tu sais ce qui lui est arrivé?

— Aurait-il été tué aussi par quelque neveu?

— L'hiver passé, à une chasse au loup, son fusil a crevé et lui a emporté la main gauche.

— Un pareil accident à un vieux chasseur comme lui! Et comment cela s'est-il fait?

— En sautant un fossé, le bout de son fusil s'est enterré; il ne s'en est pas aperçu, et, privé d'air, le canon a crevé.

— Y a-t-il eu moyen de lui sauver une partie de la main?

Digitized by Google

— Pas un doigt; l'éclat la lui a coupée à un pouce au dessus du poignet.

— Alors, il ne peut plus chasser.

— Ah! oui, nous avons chassé hier dans les marais de Coyolles, et sur dix-neuf bécassines qu'il a tirées, il en a tué dix-sept. C'est gentil. Je souhaiterais à Bobino d'en faire autant de ses deux mains.

— A propos, que devient-il?

— Bobino?

— Oui.

— Il a fait faire un sifflet pour ses chiens avec la queue de son sanglier, et il déclare qu'il n'aura de repos en ce monde et dans l'autre que lorsqu'il aura mis la main sur le reste de son animal.

— Alors, excepté le pauvre Choron, tout va bien?

— Parfaitement.

Digitized by Google

— Vous dites que le rendez-vous?...

— Est à six heures précises du matin, au bout des grandes allées, pour être à sept heures à la Maison-Neuve.

— On y sera.

Et je quittai M. Deviolaine pour aller saluer tous mes vieux amis, serrer la main aux uns, embrasser les autres, souhaiter du bonheur à tous.

Un des grands bonheurs de ce monde est d'être né dans une petite ville dont on connaît tous les habitants et dont chaque maison garde pour nous un souvenir. Je sais que c'est toujours une grande émotion pour moi que de retourner, même aujourd'hui que trente ans de travaux et de luttes ont passé sur mes jeunes années et en ont enlevé la fraîcheur veloutée, dans ce pauvre petit bourg à peu près inconnu au reste du

Digitized by Google

monde, et dans lequel j'ai tendu les bras aux premiers fantômes de la vie, aux fronts ceints d'auréoles ou couronnés de fleurs. Aussi, une demi-lieue avant d'être arrivé, je descends de voiture, je marche sur le revers de la route, je compte les arbres ; je reconnais ceux aux branches desquels j'ai accroché mon cerf-volant, logé mes flèches, déniché des nids. Il y en a au pied desquels je m'assieds et où, les yeux fermés, je me plonge dans quelque doux rêve qui me rajeunit de vingt ans. Il y en a que j'aime comme de vieux amis, et devant lesquels je m'incline en passant. Il y en a d'autres qui sont plantés depuis mon départ et devant lesquels je passe sans les regarder, comme des indifférents et des inconnus. Puis, quand je rentre dans la ville, c'est bien autre chose. Le pre-

Digitized by Google

mier qui m'aperçoit jette un cri et accourt au seuil de sa maison, et à mesure que j'avance, chacun en fait autant; puis, derrière moi, la population se salue, parle de moi, des aventures de ma jeunesse, de ma vie emportée loin d'eux, orageuse et tourmentée, et qui eût été si calme, si comme eux je fusse resté dans la maison où je suis né : et dix minutes après mon arrivée, mon arrivée est la nouvelle de la ville, et ce jour-là, c'est fête dans mon cœur et dans deux ou trois mille autres cœurs en même temps.

Partout on a une patrie. A Paris seulement, on a une rue qui change de nom, qui change de forme, qui s'allonge ou se rétrécit, selon le caprice du grand-voyer. Quittez Paris dix ans, et vous ne reconnaîtrez plus ni votre rue, ni votre maison.

Digitized by Google

Je me promettais donc une grande fête à me retrouver le lendemain avec tous mes gardes.

Cette fête commença à six heures du matin. Je revis mes vieilles figures, avec du givre aux favoris ; car, ainsi que je l'ai dit, il avait neigé la veille et il faisait horriblement froid. Nous échangeâmes force poignées de mains, puis nous nous mîmes en route pour la Maison-Neuve. Il ne faisait pas encore jour.

Arrivé à un endroit appelé le Saut-du-Cerf, parce qu'un jour le duc d'Orléans chassant dans la forêt, un cerf s'élança par dessus la route encaissée en cet endroit entre deux talus; arrivés, dis-je, au Saut-du-Cerf, nous vîmes l'obscurité qui commençait à se dissiper. Au reste, le temps était excellent pour

Digitized by Google

la chasse, il n'était pas tombé de neige depuis douze heures. Rien n'empêchait donc de suivre les brisées : les loups, si l'on avait pu les détourner, étaient à nous.

Nous fîmes une demi-lieue encore et nous arrivâmes en vue du tournant, où Choron avait l'habitude de nous attendre; il n'y avait personne.

Cette infraction à ses habitudes chez un homme aussi ponctuel que l'était Choron, commençait de nous inquiéter. Nous doublâmes le pas, nous arrivâmes au tournant même d'où l'on découvrait la Maison-Neuve, distante d'un kilomètre à peu près.

Grâce au tapis de neige étendu sur la terre, tous les objets, même ceux qui se trouvaient à une distance assez éloignée, étaient devenus faciles à distinguer. Nous

Digitized by Google

voyions la petite maison blanche à moitié perdue dans les arbres.

Nous voyions une légère colonne de fumée qui, s'échappant de la cheminée, montait en l'air ; nous voyions enfin un cheval sans maître, tout sellé et tout bridé, mais nous ne voyions pas Choron.

Seulement nous entendions ses chiens qui hurlaient lamentablement.

Nous nous regardâmes les uns les autres en secouant tristement la tête. Notre instinct nous disait qu'il avait dû se passer quelque chose d'étrange, et nous doublâmes le pas.

En approchant, nous ne vîmes rien de changé à la perspective.

Arrivés à cent pas de la maison, nous ralentîmes notre marche malgré nous.

Digitized by Google

Nous sentions qu'en étendant la main nous allions toucher à un malheur.

A cinquante pas de la maison, nous fîmes presque halte.

— Cependant, dit M. Deviolaine, il faut savoir à quoi s'en tenir.

Et nous nous avançâmes de nouveau, mais en silence, mais le cœur serré, mais sans prononcer une parole.

En nous voyant approcher, le cheval tendit le cou de notre côté et, les naseaux fumants se mit à hennir.

Les chiens, de leur côté, s'élançaient contre les barreaux de leur niche, qu'ils mordaient à belles dents.

A dix pas de la maison, il y avait sur la neige une flaque de sang, et près de cette flaque de sang un pistolet déchargé.

Puis de cette flaque de sang partait,

Digitized by Google

accompagnant des pas qui rentraient à la maison, une trace sanglante.

Nous appelâmes, personne ne répondit.

— Entrons, dit l'inspecteur.

Nous entrâmes et nous trouvâmes Choron étendu à terre près de son lit, dont il tordait encore les couvertures entre ses mains crispées.

A sa tête, sur la table de nuit, étaient deux bouteilles de vin blanc, l'une vide, l'autre entamée; il avait une large blessure au côté gauche, dont son chien favori léchait le sang.

Il était chaud et venait d'expirer, il y avait dix minutes à peu près.

Voilà ce que nous sûmes le lendemain, par le facteur d'un village voisin, qui avait presque assisté à l'événement.

Digitized by Google

Choron, nous l'avons dit, était jaloux de sa femme, et quoique rien ne justifiât cette jalousie, on a pu voir, d'après ce que m'avait dit l'inspecteur qu'elle n'avait fait qu'augmenter.

Il était parti à une heure du matin, profitant d'un magnifique clair de lune, pour détourner les deux loups qui se trouvaient sur sa brigade.

Un quart d'heure après son départ, un messager était venu annoncer à sa femme que son père venait d'avoir une attaque d'apoplexie et demandait à la voir avant que de mourir.

La pauvre femme s'était levée et était partie à l'instant même, sans pouvoir dire où elle allait. Ni elle ni le messager ne savaient écrire.

En rentrant à cinq heures du matin, Choron avait trouvé la maison vide. Il

Digitized by Google

avait tâté, le lit était froid; il avait appelé sa femme, il l'avait cherchée partout, sa femme avait disparu.

— C'est bien, dit Choron, elle a profité de mon absence pour s'en aller chez son amant. Ne pensant pas que je rentrerais sitôt, elle n'est pas encore de retour; elle me trompe, il faut que je la tue!

Il croyait savoir où elle était.

Il détacha ses pistolets d'arçon, les chargea, mit dans l'un quatorze chevrotines et dans l'autre dix-sept.

On retrouva les quatorze chevrotines dans celui des deux pistolets qui était resté chargé.

On retrouva les dix-sept autres chevrotines dans le corps de Choron.

Puis il alla seller son cheval, le fit

Digitized by Google

sortir de l'écurie et l'amena devant la porte.

Alors il prit ses pistolets et en mit un dans la fonte droite.

Celui-là entra parfaitement.

Mais la fonte gauche était par hasard, plus étroite; le pistolet trouva quelque difficulté à y prendre sa place.

Choron voulut l'y faire entrer de force.

Il prit la crosse d'une main, le canon du pistolet de l'autre et poussa violemment le pistolet dans la fonte.

La secousse fit détendre le ressort; le coup partit.

Pour plus de commodité, Choron tenait la fonte appuyée contre lui; toute la charge, plomb, bourre et poudre, pénétra dans son flanc gauche, lui brûlant et lui déchirant les entrailles.

Le facteur passait dans ce moment-là;

Digitized by Google

il accourut à la détonation. Le colosse était resté debout, cramponné à la selle.

— Mon Dieu! qu'y a-t-il donc, monsieur Choron? demanda le facteur.

— Il y a que ce que j'avais prévu est arrivé, mon pauvre Martineau, dit Choron; j'ai tué mon oncle d'un coup de carabine et je viens de me tuer d'un coup de pistolet. C'est quelque part dans l'Evangile : Qui frappe de l'épée mourra par l'épée.

— Vous, tué! monsieur Choron, s'écria le facteur, mais vous n'avez rien!

Choron sourit, se tourna de son côté; ses habits brûlaient; son sang coulait à flots par le bas de son pantalon qui rougissait dans toute sa longueur.

— O mon Dieu! fit le facteur en reculant, que puis-je faire pour vous? vou-

Digitized by Google

lez-vous que j'aille chercher le médecin ?

— Le médecin! Que diable veux-tu que j'en fasse? répondit Choron.

Puis d'une voix sombre :

— Est-ce que le médecin a empêché de mourir mon pauvre oncle Berthelin ? dit-il.

— Mais enfin, commandez quelque chose, monsieur Choron.

— Va me chercher deux bouteilles de tisane à la cave et détache-moi Rocador.

Le facteur qui souvent le matin buvait, en passant, la goutte avec Choron, prit la clé, descendit à la cave, tira deux bouteilles de vin blanc, alla détacher Rocador et rentra.

Il rentra, trouva Choron assis devant une table et écrivant.

Digitized by Google

— Voilà! dit-il.

— C'est bien! mon ami, fit Choron. Pose les deux bouteilles sur la table de nuit et va-t'en à tes affaires.

— Mais, monsieur Choron, insista le facteur, dites-moi au moins comment la chose est arrivée.

Choron réfléchit un instant; puis à demi-voix :

— En effet, murmura-t-il, il n'y a pas de mal à ce qu'on le sache.

Alors, se retournant vers lui :

— Quand je t'aurai tout dit, t'en iras-tu ?

— Oui, monsieur Choron.

Alors, il lui raconta *la chose*, comme disait le facteur, dans tous ses détails.

— Et maintenant, fit-il, que tu sais ce que tu voulais savoir, va-t'en.

— Vous le voulez donc ?

Digitized by Google

— Oui.

— Absolument?

— Oui.

— Eh bien! alors, au revoir.

— Adieu.

Et le facteur était parti espérant au fond du cœur, que Choron était blessé moins dangereusement qu'il ne le disait; car comment, à la vue d'un tel sang-froid et d'une telle tranquillité, penser que l'homme qui les conserve est frappé à mort?

Ce qui s'est passé après le départ du facteur, personne ne le sait. Cette lutte de l'homme contre la mort, agonie sombre et solitaire, personne n'y a assisté.

Seulement selon toute probabilité, Choron avait bu ce qui manquait de vin dans les deux bouteilles; puis il avait

Digitized by Google

voulu monter sur son lit, mais alors les forces lui avaient fait défaut.

Il était tombé à terre se cramponnant aux couvertures, il était mort dans la position où nous venions de le retrouver.

Un papier était sur la table. Celui sur lequel le facteur montant de la cave, l'avait trouvé écrivant.

Sur ce papier, d'une main encore ferme étaient tracées ces quelques lignes :

« Mon inspecteur,

» Vous trouverez un des loups dans le bois du Quesnoy, l'autre a décampé.

» Adieu, monsieur Deviolaine ; je vous avais bien dit qu'il m'arriverait malheur !

» Votre dévoué,

» CHORON, *garde-chef.*»

Digitized by Google

Ce que je vous disais tout à l'heure des petites villes, à propos des doux souvenirs, on peut le dire bien plus véritablement encore à propos des souvenirs terribles.

Une pareille catastrophe, arrivée dans le faubourg Saint-Martin, dans la rue Poissonnière, ou sur la place du Palais-Royal, eût laissé une mémoire d'une semaine, de quinze jours, d'un mois tout au plus.

Mais dans cette petite ville de Villers-Cotterêts, sur cette route qui conduit à Soissons et passe devant la maison funèbre, sous ces belles arcades de verdure que font les chênes et les hêtres centenaires, et sous lesquels les gardes cheminent d'un pas sans écho en parlant tout bas, l'événement que je viens de raconter vit encore comme au jour

Digitized by Google

où il arriva, et chacun vous le raconterait comme je viens de vous le raconter.

Hélas! pauvre Choron, quand j'entrai dans ta maison, quand je regardai pâlissant ces bouteilles à moitié vides, ton corps frissonnant, ce chien qui léchait ta plaie, j'étais loin de me douter que je serais un jour l'historien de ta vie ignorée et de ta mort sanglante.

Digitized by Google

J'entre dans l'étude de Me Mennesson, notaire, en qualité de saute-ruisseau. — Le berger Maro.

Cependant toutes ces parties de chasse qui me procuraient une existence assez agréable, existence qui pouvait indéfiniment se continuer ainsi en me supposant une vingtaine de mille livres de rente, ne constituaient pas un avenir à un pauvre diable dont le patrimoine, malgré

Digitized by Google

l'économie maternelle fondait de jour en jour d'une effrayante façon.

J'avais quinze ans; on jugea qu'il était temps de me faire apprendre un état, et l'on se décida pour celui de notaire.

Il fut donc décidé que le lundi suivant j'entrerais chez Me Mennesson, les gens polis disaient en qualité de troisième clerc, les autres en qualité de *saute-ruisseau.*

On sait que c'est le mot consacré.

J'entrai donc chez M. Mennesson.

M. Mennesson était à cette époque un homme de trente ans à peu près, plutôt petit que grand, trapu, vigoureux, bien pris de toute sa personne au point de vue herculéen. Il avait les cheveux roux et courts, les yeux vifs, la bouche railleuse; c'était un homme d'esprit, brusque

Digitized by Google

souvent, entêté toujours, voltairien enragé et déjà républicain à une époque où personne ne l'était encore.

On m'a dit que depuis il était devenu dévot outre mesure et qu'aujourd'hui il suivait, un cierge à la main, les processions au passage desquelles autrefois il restait la tête couverte.

Dieu lui fasse miséricorde.

M. Mennesson faisait beaucoup d'actes pour les paysans des villages environnants. Quand les paysans ne pouvaient pas se déranger, c'était moi qui recevais la mission d'aller leur faire signer les actes à domicile. Prévenu la veille de la course que j'avais à faire le lendemain, je prenais mes mesures en conséquence. Si c'était en temps de chasse, j'avais un excellent compagnon de route, mon fusil. Si la chasse était fermée, j'a-

Digitized by Google

lais dès le soir tendre toutes les marettes qui gisaient sur ma route.

Dans le premier cas, il était bien rare que je ne rapportasse pas un lièvre ou une couple de lapin; dans le second, une demi-douzaine de grives ou de geais, et une vingtaine de rouge-gorges et autres petits oiseaux.

Un jour, il me prévint que j'irais le lendemain à Crespy demander communication d'un acte à son confrère, Me Leroux.

Je partis dès le matin, en me promettant de revenir le plus tard possible.

Je me tins religieusement parole : je commençai par faire ma commission près de M. Leroux, puis ma commission faite, je commençai mes visites.

A sept heures du soir, je remontai à cheval et me remis en chemin.

Digitized by Google

C'était, autant que je puis me le rappeler, vers le mois d'octobre, les jours diminuaient rapidement, et comme ce soir-là le temps était sombre, presque pluvieux, il faisait déjà nuit depuis longtemps lorsqu'en sortant de Crespy, je donnai le premier coup d'éperon à mon cheval.

Le chemin de Villers-Cotterêts à Crespy, ou plutôt de Crespy à Villers-Cotterêts, car c'est ainsi que nous allons le décrire topographiquement, est une espèce de grande route, à peu près abandonnée comme communication communale. A moitié chemin de Crespy à Villers-Cotterêts, elle rejoint, en dessinant par cette adjonction un Y gigantesque, la grande route de Villers-Cotterêts à Paris.

A un quart de lieue de Crespy, une

Digitized by Google

portion de forêt désignée sous le nom de Bois du Tillet, s'étend jusqu'à la route, mais sans la traverser.

Une lieue et demie au delà, la route, qui jusque-là a couru sur une surface plane, descend dans une espèce de ravin au fond duquel coule une source, et est côtoyée à sa gauche par des carrières dont l'exploitation est abandonnée depuis longtemps.

La source a donné son nom à la localité, qui s'appelle la *Fontaine-Eau-Claire.*

Les carrières, dont les gueules s'ouvrent sombres et profondes sur la route, donnent à cet endroit un caractère de solitude menaçante qui inspire un certain effroi aux gens du pays.

Il y a dans ce ravin des traditions de vols à main armée et d'assassinats, qui

Digitized by Google

remontent à des époques inconnues, c'est vrai, mais qui sont constatées, comme celles de la forêt de Bondy, par des dictons populaires.

Nous nous contenterons de citer celui-ci, qui rime mal, mais que nous donnons simplement comme une recommandation locale et non comme un exemple de poésie :

A la Fontaine-Eau-Claire,
Passez quand le jour est dans son clair.

Cette fois, comme le ruisseau était un peu large à sauter (il y a trois lieues de Villers-Cotterêts à Crespy), je fus prévenu qu'un boulanger, client de Me Mennesson, que les renseignements que j'allais chercher intéressaient, mettait son cheval à ma disposition.

C'était toujours une fête pour moi que

Digitized by Google

de monter à cheval, même sur un cheval de boulanger.

Je partis dès le matin avec injonction de revenir le même soir à quelque prix que ce fût.

A une demi-lieue au delà de la Fontaine-Eau-Claire se présente, la coupant transversalement, la charmante vallée de Vauciennes, qui conduit du moulin de Vaalue à Coyolles, au fond de laquelle serpente un ruisseau d'argent liquide, et dort ce fameux marais où Moynat faisait avec M. Deviolaine ses preuves d'adresse sur les bécassines.

Là, le chemin descend par une pente rapide et remonte par une pente plus rapide encore. Ces deux montagnes sont la terreur des voituriers, qui descendent l'une trop rapidement et ne savent plus comment remonter l'autre.

Digitized by Google

Des attelages de bœufs stationnent au village et font l'office de cabestans.

Le sommet de la seconde montagne, sommet du haut duquel on aperçoit Villers-Cotterêts, distant d'une lieue à peine, est couronné par un moulin à vent appartenant à M. Picot, auquel, du reste, appartient une partie de la plaine de Coyolles et de Lasgny.

Ce moulin à vent va jouer un grand rôle dans ce qui me reste à dire, car on comprend bien que ce n'est pas à titre de simple description que j'ai pris la peine de relever la route, assez peu intéressante pour mes lecteurs, de Villers-Cotterêts à Crespy. — Ce moulin à vent, allais-je dire, est parfaitement isolé de toute habitation, et s'élève à deux kilomètres de Vauciennes, à peu près à trois

Digitized by Google

kilomètres de Lasgny, et à une lieue de Villers-Cotterêts.

Vers huit heures à peu près, j'étais aux environs de la Fontaine-Eau-Claire.

J'ai déjà dit que le temps était sombre. La lune, à son premier quartier, était voilée par de longs nuages courant rapidement au ciel, et dont les extrémités se frangeaient d'une espèce d'écume grise.

Je rapportais de l'argent. Je n'avais pas d'armes. J'avais quinze ans à peine ; les traditions de la Fontaine-Eau-Claire étaient vivantes dans mon esprit, toutes circonstances qui me faisaient légèrement battre le cœur.

A la moitié de la descente, je mis mon cheval au trot, et grâce à une branche de chêne que j'avais cueillie au bois

Digitized by Google

Tillet, je parvins à le faire passer du trot au galop.

Je franchis l'endroit dangereux, le *malo sitio*, comme on dit en Espagne, sans accident; mais à peine parvenu au sommet de la montagne, qu'à l'aide d'un coup d'éperon et de deux coups de baguette vigoureusement sanglés, ma monture reprit le galop.

Tout semblait endormi autour de moi. Le paysage, noyé dans l'obscurité, n'était vivifié ni par une lumière brillante à l'horizon comme une étoile tombée sur la terre, ni par un aboi de chien qui indique dans le lointain invisible la ferme qu'on sait y être et que l'on cherche vainement des yeux.

Le moulin à vent était endormi, comme le reste de la nature. Les ailes, raides et immobiles, ressemblaient aux

Digitized by Google

bras d'un squelette levés vers le ciel, dans l'attitude du désespoir.

Seuls les arbres de la route semblaient animés. Ils se tordaient et criaient sous le vent, lequel en arrachait violemment les feuilles, qui s'envolaient dans la plaine comme des bandes de sombres oiseaux.

Tout à coup, mon cheval, qui suivait, le milieu de la route, au grand galop fit un écart si violent, si inattendu qu'il m'envoya rouler à quinze pas sur le revers du chemin.

Après quoi, au lieu de m'attendre, il continua sa route en redoublant de vitesse, et en soufflant bruyamment avec ses naseaux.

Je me relevai tout étourdi de ma chute, qui eût pu être mortelle, si, au lieu de tomber sur la terre détrempée

Digitized by Google

des bas-côtés, j'étais tombé sur le pavé.

J'eus d'abord l'dée de courir après mon cheval, mais il était déjà si loin que je jugeai que ce serait peine perdue, puis j'avais la curiosité de savoir quel objet l'avait pu si fort épouvanter.

Je me secouai, et tout chancelant regagnai le pavé.

A peine avais-je fait cent pas que j'aperçus un homme couché en travers de la route. Je crus que c'était quelque paysan ivre, et tout en me félicitant de ce que mon cheval ne lui avait point marché sur le corps, je me baissai pour l'aider à se relever.

Je touchai sa main. Sa main était raide et glacée.

Je me relevai, regardant autour de moi, et il me sembla qu'à dix pas dans

Digitized by Google

le fossé je voyais ramper une forme humaine.

L'idée me vint alors que cet homme immobile était assassiné, et que cette forme humaine qui se mouvait pourrait bien être celle de son assassin.

Je n'en demandai pas davantage; je sautai par dessus le cadavre, et, comme venait de faire mon cheval, je pris le chemin de Villers-Cotterêts à grande vitesse.

Sans m'arrêter, sans me retourner, sans respirer, je fis en dix minutes peut-être la lieue que j'avais à faire, et, haletant, couvert de sueur et de boue, j'arrivai chez ma mère au moment où le boulanger lui racontait que son cheval venait de rentrer à l'écurie sans moi.

Ma mère était déjà fort effrayée; mais

Digitized by Google

elle le fut bien davantage quand elle me vit.

Je la pris à part et lui racontai tout.

Ma mère, sous prétexte que j'étais trop fatigué, se chargea d'aller porter à M. Mennesson la réponse et l'argent de M. Leroux, tandis que je changeais de linge et d'habits, le linge était tout trempé de sueur, les habits tout trempés de boue.

La visite de ma mère à M. Mennesson ne fut pas longue. Elle avait hâte de revenir auprès de moi et de me demander de nouveaux détails.

Le retour du cheval sans cavalier avait été mis sur le compte d'une simple chute ; comme la chose n'avait rien d'extraordinaire, le boulanger n'eut aucun soupçon.

Digitized by Google

Nous passâmes une partie de la nuit, ma mère et moi, sans fermer l'œil.

Vers une heure de la nuit, nous nous endormîmes, ce qui ne nous empêcha point d'être levés à sept heures du matin.

Toute la ville était en émoi.

Un voiturier, de Villers-Cotterêts, que j'avais dépassé à moitié de la montagne de Vauciennes, avait rencontré le cadavre, l'avait chargé dans sa charrette, l'avait ramené à la ville et avait fait sa déclaration.

Digitized by Google

Ce que c'était que l'homme assassiné. — Victor Picot.

Le cadavre avait été conduit à l'hôpital, où il était exposé, le juge de paix, le maire, ni le brigadier de gendarmerie ne l'ayant reconnu.

C'était celui d'un jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans. Il était vêtu d'un mauvais pantalon de toile bleue, d'une

Digitized by Google

grosse chemise déchirée au ventre et ouverte sur la poitrine.

La blessure qui paraissait lui avoir donné la mort était une plaie transversale, ouvrant le crâne au dessus du cervelet, et qui paraissait avoir été faite avec un instrument contondant.

Il avait les pieds et les mains nus. Ses pieds paraissaient ceux d'un homme habitué à la marche, ses mains celles d'un homme habitué au travail.

Au reste, comme je l'ai dit, il était tout à fait inconnu dans le pays.

Deux jours s'écoulèrent pendant lesquels tout le monde divagua à loisir sur cet événement. Puis tout à coup le bruit se répandit que l'assassin venait d'être arrêté.

C'était un berger au service de M. Picot.

Effectivement, du bout de la rue de

Digitized by Google

Lasgny, vers lequel tout le monde se précipitait, on vit arriver un homme en blouse, les poucettes aux mains, et marchant entre deux gendarmes à cheval, tenant leurs sabres nus.

On le conduisit à la prison, dont la porte se referma sur lui.

Le juge de paix commença l'instruction; mais à sa première entrevue avec lui, l'accusé nia tout.

Cependant des preuves terribles s'élevaient contre lui. Les bergers, on le sait, couchent dans une cabane en bois, près du parc de leurs moutons.

Cette cabane, pendant le jour où avait eu lieu l'assassinat et pendant la nuit qui l'avait suivi, et où le cadavre avait été retrouvé, cette cabane était restée à deux cents pas tout au plus de la grande route.

Digitized by Google

Puis, sur la paille qui, recouverte d'un mauvais matelas, faisait le fond de la cabane, on avait reconnu des traces de sang.

En outre, le maillet avec lequel l'accusé enfonçait les piquets de son parc était imprégné de sang à un de ses angles.

Le maillet paraissait être l'instrument à l'aide duquel la plaie mortelle avait été faite.

Malgré toutes ces preuves, comme nous l'avons dit, Maro c'était le nom de l'accusé, avait nié formellement.

Le juge de paix et le greffier sortirent donc sans en avoir rien pu obtenir.

Mais vers onze heures du soir, il se ravisa, appela le geôlier nommé Sylvestre, lequel en même temps était suisse à l'église, et le pria d'aller chercher le

Digitized by Google

juge de paix en le prévenant qu'il avait des aveux à faire.

Le juge de paix avait fait prévenir son greffier, et tous deux s'étaient rendus au cachot de l'accusé.

Cette fois, il ne refusait point de parler; il avait, au contraire, toute une histoire à raconter. Cette histoire était une accusation de meurtre contre son maître, Victor Picot.

Voici l'échafaudage assez habile bâti par cet homme dans la solitude de son cachot, et à l'aide duquel il espérait entraîner dans sa complicité un homme assez fort pour se tirer d'affaire avec lui. C'est Maro qui raconte.

Le jour de l'assassinat, un jeune homme qui suivait la grande route, cherchant de l'ouvrage, aperçut dans la plaine

Digitized by Google

Maro occupé à changer son parc de place.

Le jeune homme avait quitté la grande route et était venu droit au berger, au moment où celui-ci enfonçait son dernier piquet.

Alors il lui avait exposé sa misère, il lui avait dit que n'ayant pas de quoi acheter du pain, il avait traversé la ville sans manger, trop fier qu'il était pour demander l'aumône.

Mais que l'ayant aperçu lui, homme du peuple, il n'avait pas craint de venir à lui, pour lui tendre la main comme à un frère, et lui demander la moitié de son pain.

Alors Maro avait, en effet, tiré de sa cabane un de ces pains ronds et épais comme les fermiers en distribuent le matin à leurs journaliers, et avait par-

Digitized by Google

tagé ce pain avec le voyageur qui, alors s'était assis près de lui.

Tous deux adossés à la cabane avaient commencé à déjeûner. Tout à coup, c'était toujours Maro qui parlait, Victor Picot était arrivé au grand gâlop de son cheval, et s'avançant avec brutalité vers son berger :

— Misérable! lui avait-il dit, crois-tu que je te donne mon pain pour le faire manger à des vagabonds et à des mendiants?

L'étranger avait voulu répondre, excuser le berger, mais alors Picot, disait toujours l'accusateur, avait poussé son cheval sur lui avec tant de brutalité, que le jeune homme, pour ne pas être foulé aux pieds, avait été forcé de lever son bâton.

A ce geste, tout de défense personnelle,

Digitized by Google

le cheval de Picot avait fait un tête-à-la-queue, avait rué des deux pieds de devant, et de l'un de ses deux pieds avait atteint le jeune homme à la poitrine.

Le jeune homme était tombé sans connaissance.

Alors, meurtrier involontaire, Picot s'était décidé à devenir assassin. D'un accident qu'il voulait cacher, il avait fait un crime. Regardant autour de lui, il avait vu à terre le maillet avec lequel Marot venait d'enfoncer les piquets de son parc, et alors, remarquez bien que ce n'est pas moi qui parle, mais l'accusateur, alors, il avait, d'un coup violemment asséné derrière la tête, achevé le malheureux voyageur, qui n'était qu'évanoui.

La mort avait été presqu'instantanée.

Alors, il avait fait toutes sortes de

Digitized by Google

promesses au berger pour que celui-ci l'aidât à cacher son crime.

Le berger avait eu la faiblesse de se laisser toucher par les supplications de son maître; il avait consenti à récéler le cadavre dans sa cabane.

De là les vestiges sanglants qui avaient taché la paille et les matelats.

Le soir arrivé, Picot devait revenir à la cabane. Alors on prendrait le cadavre, et, profitant de l'obscurité, on le transporterait dans le moulin à vent dont Picot avait la clé.

Les deux complices entrés, la porte se serait refermée sur eux et sur le cadavre. On aurait creusé une fosse, et l'on y aurait enterré le malheureux voyageur.

Mais comme ils traversaient la route, le bruit d'un cheval arrivant au grand

Digitized by Google

galop les avait effrayés ; ils avaient laissé glisser le cadavre de leurs mains et avaient tiré chacun de son côté.

Dix minutes après, ils étaient revenus, mais alors c'étaient le voiturier et sa voiture qui avaient apparu au haut de la montagne de Vauciennes, et les avait forcés d'abandonner de nouveau leur œuvre sombre.

Nous venons de le voir, la fable était assez habilement conçue, non pas pour amener la conviction chez le juge, mais cependant pour le mettre dans la nécessité d'arrêter Picot.

Aussi, le matin venu, apprit-on en même temps et la dénonciation du berger et l'arrestation de son maître.

La nouvelle fit grand bruit. Picot n'était pas aimé. Il était riche, beau garçon, vigoureux de corps, hautain de pa-

Digitized by Google

roles, qualités qui, dans une petite ville, constituent facilement l'impopularité.

Picot, en réalité, n'avait jamais fait de mal à personne. Eh bien! à la première nouvelle du malheur qui lui arrivait, il eut la moitié de la ville contre lui.

C'était, en vérité, une famille malheureuse que cette famille, et Dieu lui faisait payer bien cher la richesse qu'il lui donnait.

Quatre ans auparavant, Stanislas Picot, on se le rappelle, s'était tué à la chasse; deux ans auparavant, la ferme avait brûlé, et voilà qu'aujourd'hui le fils aîné était accusé d'assassinat.

L'enquête se poursuivait activement. Il fut décidé qu'on ferait le lendemain

Digitized by Google

une visite sur les lieux. Le procureur du roi de Soissons était arrivé.

Je me rappellerai toujours l'effet terrible que produisit sur moi la vue de ce cortége traversant la ville. En tête marchaient les autorités de la ville et le procureur du roi, puis Picot entre deux rangs de gendarmes, placés les uns devant lui, les autres derrière lui, puis le berger entre deux autres rangs de gendarmes disposés de la même façon, puis toute la ville, ou sur les ponts, ou aux fenêtres, ou suivant le cortége.

Tout cela marchait d'un pas rapide, car il pleuvait. On parle de l'égalité devant la loi; et ces juges avaient cru faire de l'égalité en plaçant ces deux hommes à pied, l'un comme l'autre, entre un nombre égal de gendarmes.

Seulement, ils avaient oublié les im-

Digitized by Google

pressions qui, dans deux organisations différentes, placées relativement, l'une au bas, l'autre au haut de l'échelle sociale, assaillaient ces deux cœurs.

Certes, toutes les tortures de la situations étaient pour l'homme élevé.

Pour l'autre, il y avait presque triomphe. Il avait d'un mot attiré au même niveau que lui un homme placé si fort au dessus de lui, que huit jours auparavant il en recevait son pain, son salaire, et ne lui parlait que le chapeau à la main.

Aussi, sur le visage ignoble de cet homme, rayonnait la basse satisfaction de la vengeance.

Quant à Picot, son visage était calme, mais on sentait bouillonner, dans cette large poitrine, la colère, la honte et l'orgueil révoltés.

Non, la justice ne traitait pas ces deux

Digitized by Google

hommes d'une manière égale, par cela même qu'elle les traitait en égaux.

Le lendemain ce fut une autre cérémonie non moins sombre.

On procéda à l'exhumation.

Toute la discussion porta sur la poitrine meurtrie du jeune homme. Le berger prétendait qu'elle avait été meurtrie par un coup de pied de cheval. Picot répondait que si elle eût été meurtrie par un coup de pied de cheval, par un seul coup assez violent pour amener l'évanouissement, les contours du fer seraient tracés sur cette poitrine, meurtrie, c'est vrai, mais bien plus probablement par les sabots du berger que par le fer de son cheval.

Les deux accusés furent envoyés dans les prisons de Soissons.

Au bout d'un mois, une ordonnance

Digitized by Google

de non-lieu fut rendue en faveur de Picot.

Il revint dans sa famille ; mais le coup avait été si violent qu'il avait brisé l'avenir de cet homme. De hautain qu'il avait été, il devint misanthrope. Il se renferma dans sa propriété de Noue, évita toutes les réunions des jeunes gens de son âge, et finit par épouser la fille d'un gendarme qui depuis longtemps était sa maîtresse.

Sans doute, — car il y a une récompense au bout de tout malheur non mérité, — sans doute c'est une voie douloureuse par laquelle la Providence l'a conduit à la simplicité et au bonheur.

Il a d'abord eu une grande joie, — la joie réelle de ce monde ; — son père et sa pauvre mère, qui l'aimaient tant,

Digitized by Google

sont morts près de lui dans la plus extrême vieillesse.

Le berger fut condamné à douze ou quinze ans de prison, je crois, *pour avoir volé des habits trouvés sur un homme mort.*

Etrange jugement qui constatait un crime, mais sans désigner le criminel.

Digitized by Google

Premières amours.

« O jeunesse! printemps de la vie! ô printemps! jeunesse de l'année! » a dit Métastase.

On était au commencement de mai 1818; j'allais avoir seize ans au mois de juillet.

Le mois de mai, ce favori de l'année,

Digitized by Google

riche et beau partout, et plus riche et plus beau peut-être à Villers-Cotterêts que partout ailleurs.

Il est difficile de se faire une idée de ce qu'était, à cette époque du siècle et de l'année, le beau parc dont mon cœur porte encore le deuil, et qu'un ordre de Louis-Philippe a fait abattre depuis.

Le dessin en était simple et grand à la fois. Au château immense et qui domine la pelouse, se rattachaient comme deux ailes deux magnifiques massifs de verdure plus longs que larges, dont une extrémité touchait aux murs du château, et dont l'autre allait se rattacher à deux allées de marronniers gigantesques, formant d'abord les deux faces latérales d'un grand carré, puis se rapprochant l'une de l'autre diagonalement pour s'arrêter avant de se rejoindre, et pour

Digitized by Google

continuer à s'enfoncer à perte de vue, en laissant entre elles deux un large espace vide, jusqu'à ce que, à une lieue de là, la montagne de Vivières bornât l'horizon avec ses éboulements de terre rougeâtre et ses touffes de genêts aux fleurs d'or.

L'hiver, tout cela dormait, tout cela était solitaire, muet ; les oiseaux semblaient avoir émigré vers des contrées moins désolées, des nuées de corbeaux, adoptant certains arbres plus élevés que les autres, demeuraient seuls propriétaires obstinés de ce magnifique domaine. On eût dit des invasions de barbares, sous lesquelles on voit se ruiner les terres et se dessécher les forêts.

Cela durait quatre mois de l'année.

Mais, dès le commencement d'avril, l'herbe perçait la terre, bravant le givre

Digitized by Google

qui, chaque matin, en faisait un tapis d'argent; mais, dès le commencement d'avril, ces arbres, si nus, si désolés, si morts, commençaient à revêtir le velours cotonneux de leurs bourgeons.

Ces oiseaux endormis, — où dorment les oiseaux? on n'en sait rien. Ces oiseaux endormis se réveillaient, voltigeaient dans les arbres, où bientôt ils devaient construire leurs nids; puis, à partir de ce moment, chaque jour du mois, chaque heure du jour apportait son changement à ce grand réveil de la nature; les marronniers, les tilleuls et les hêtres partaient les premiers, avant-garde du printemps; les paquerettes étoilaient la pelouse; les boutons d'or l'enrichissaient; dans l'herbe déjà haute on entendait chanter les grillons; les papillons, ces fleurs volantes qui

Digitized by Google

éclosent dans les airs, venaient caresser les fleurs de la terre; les beaux enfants sortaient de la ville avec des robes blanches et des rubans roses, et venaient se rouler sur la pelouse; tout se repeuplait, tout s'animait, tout vivait, le printemps était arrivé sur les premières brises de mai et dans la vapeur du matin; on croyait le sentir passer, secouant ses cheveux pleins de rosée et ranimant le monde au souffle de son haleine passionnée.

Aussi était-ce cette époque de joyeuse renaissance que la ville avait choisie pour sa fête, fête charmante, toujours somptueuse, car c'était la nature qui se chargeait d'en faire les frais.

Cette fête, je crois l'avoir dit déjà, tombait à la Pentecôte, et durait trois jours.

Digitized by Google

Pendant trois jours, le parc s'emplissait de bruits charmants et de rumeurs joyeuses qui s'éveillaient dès le matin et ne s'éteignaient que bien avant dans la nuit; pendant trois jours, les pauvres oubliaient leurs misères, et, ce qui est bien plus extraordinaire, les riches oubliaient leurs richesses. Le parc réunissait toute la ville, confondue en une grande famille; puis cette famille appelant à elle tous ses rameaux, parents, amis, connaissances, la population se quadruplait. On venait de La Ferté-Milon, de Crespy, de Soissons, de Château-Thierry, de Compiègne, de Paris. Quinze jours d'avance toutes les places étaient retenues. Alors il fallait inventer d'autres moyens de transport; on voyait arriver chevaux, carioles, tilburys, voitures de poste; tout cela s'encombrait dans

Digitized by Google

les deux seuls hôtels du pays, au *Dauphin* et à la *Boule-d'Or*. Pendant trois jours, la petite ville ressemblait à un corps trop plein de sang, dont le cœur battrait dix fois pour une. Mais, dès le mercredi, la ville commençait à rejeter ce trop plein, qui s'écoulait peu à peu les jours suivants. Tout reprenait successivement son aspect ordinaire : les grands bois, troublés pendant trois jours dans leurs ombres les plus épaisses, retrouvaient leur solitude, leur silence, les marronniers redevenaient le domaine des oiseaux qui, tout en voletant dans leurs branches, en faisaient tomber une neige de fleurs; enfin, la pelouse, foulée aux pieds et dépouillée de ses fleurs, se redressait peu à peu, attirée par le soleil, et revenait offrir d'elle-même, à la main dévastatrice des enfants, une seconde

Digitized by Google

moisson de paquerettes et de boutons d'or.

Cette année-là, à cette belle fête de la Pentecôte étaient venues deux étrangères.

L'une était la nièce de l'abbé Grégoire et se nommait Laurence. Son nom de famille, je l'ai oublié.

L'autre était une amie à elle. Elle se prétendait Espagnole et se nommait Vittoria.

Cette arrivée m'avait été annoncée par l'abbé Grégoire.

Un matin, il était entré à la maison, et m'avait fait venir.

— Approche, garçon, m'avait-il dit.

Et je m'étais approché sans trop savoir ce qu'il voulait de moi.

— Plus près, avait-il dit, plus près

Digitized by Google

encore; tu sais bien que je suis myope. Là, bien.

En effet, le pauvre abbé était myope comme une taupe.

— Tu sais danser, n'est-ce pas?

— Pourquoi me demandez-vous cela, monsieur l'abbé?

— Dam! tu te rappelles que dans ta dernière confession tu t'es accusé d'avoir été à la comédie, à l'Opéra et au bal.

En effet, dans un de ces examens de conscience que l'on vend tout imprimés, pour aider les mémoires paresseuses ou récalcitrantes, j'avais vu que c'était un péché d'aller à la comédie, à l'Opéra et au bal, et comme, lors du voyage que j'avais fait à Paris avec mon père, à l'âge de trois ans, j'avais vu jouer à l'Opéra-Comique *Paul et Virginie;* comme

Digitized by Google

j'avais depuis été au spectacle, quand par hasard étaient passés des comédiens ambulants à Villers-Cotterêts; comme, enfin, j'avais été au bal chez madame Deviolaine quand à la fête d'une de ces filles elle donnait un bal, je m'étais naïvement accusé d'avoir commis ces trois péchés, ce qui avait beaucoup fait rire le bon abbé Grégoire, qui venait, comme on le voit, de révéler le secret de la confession.

— Eh bien! oui, je sais danser, répondis-je; après?

— Fais-moi un entrechat.

L'entrechat était mon fort. On dansait encore à l'époque où j'ai appris à danser; depuis on s'est contenté de marcher, ce qui est bien plus commode et bien moins difficile à apprendre.

Je battis un quatre sur place.

Digitized by Google

— Très bien! me dit l'abbé; alors tu feras danser ma nièce qui vient à la Pentecôte.

— Mais c'est que je n'aime pas la danse, répondis-je assez brutalement.

— Bah! par galanterie, tu feras semblant de l'aimer.

— Ta cousine Cécile a bien raison de dire que tu ne seras jamais qu'un ours, ajouta ma mère en haussant les épaules.

Cette accusation me fit réfléchir.

— Pardon, monsieur l'abbé, dis-je, je ferai tout ce que vous voudrez.

— A la bonne heure, dit l'abbé, et pour te faire faire connaissance avec nos Parisiennes, dimanche, après la grand'messe, tu viendras déjeûner avec nous.

J'avais huit jours devant moi pour me

Digitized by Google

préparer à mes fonctions de cavalier servant.

Pendant ces huit jours il arriva un grand événement.

Au moment de son départ, mon beau-frère avait laissé à Villers-Cotterêts une partie de sa bibliothèque.

Parmi ses livres, il y avait un ouvrage couvert d'un papier glacé rouge, et divisé en huit ou dix volumes.

Mon beau-frère l'avait fait remarquer à ma mère.

— Vous pouvez lui laisser tout lire, avait-il dit, excepté ce livre-là.

J'avais jeté un coup d'œil de côté sur le livre, me promettant bien au contraire que ce serait celui-là que je lirais.

Mon beau-frère parti, j'avais laissé passer quelques jours, puis je m'étais

Digitized by Google

mis à la recherche de ces fameux livres rouges, qu'il m'était défendu de lire.

Mais j'avais eu beau retourner la bibliothèque de fond en comble, il m'avait été impossible de mettre la main dessus.

J'y avais renoncé.

Tout à coup, cette idée que j'allais être le cavalier d'une jeune fille de vingt-deux à vingt-quatre ans, m'avait fait jeter les yeux sur ma garde-robe.

Presque toutes mes vestes avaient des pièces aux coudes; presque tous mes pantalons avaient des reprises aux genoux.

Le seul costume présentable que j'eusse était mon costume de première communion : culotte de nankin, gilet de piqué

Digitized by Google

blanc, habit bleu barbeau à boutons dorés.

Heureusement, tout avait été tenu de deux pouces trop long, de sorte que tout n'était que d'un pouce trop court.

Il y avait dans le grenier un grand bahut, dans ce bahut étaient des redingotes et des pantalons de mon père, des redingotes, des vestes et des culottes de mon grand-père, le tout en fort bon état.

Tous ces vêtements, destinés par ma mère à entretenir ma toilette au fur et à mesure que je grandirais, étaient garantis des vers par des bottes de vétiver et des sachets de camphre.

Jamais je ne m'étais inquiété de ma toilette et jamais, par conséquent, il ne

Digitized by Google

m'avait pris l'idée de visiter cette armoire.

Mais promu par l'abbé Grégoire, qui avait vu en moi un danseur sans conséquence, au grade de Sigisbé de sa nièce, une nouvelle préoccupation entra dans mon esprit.

Je me sentis atteint d'un grain de coquetterie.

Sans rien dire à ma mère, car j'avais mes projets, je montai au grenier. Je m'enfermai pour ne pas être dérangé dans ma perquisition, et j'ouvris l'armoire.

Il y avait de quoi satisfaire le fashionable le plus exigeant, depuis la veste de satin broché jusqu'au gilet rouge brodé d'or; depuis la culotte de reps jusqu'au pantalon de peau.

Mais surtout ce qu'il y avait sous tous

Digitized by Google

ces habits, ce qu'il y avait au fond de cette mystérieuse armoire, c'étaient ces fameux volumes brochés de satin rouge et qu'il m'était si expressément défendu de lire.

J'ouvris vivement le premier volume qui me tomba sous la main et je lus :

Aventures du chevalier de Faublas.

Le titre ne disait pas grand'chose, mais les gravures m'en apprirent un peu plus.

Une vingtaine de lignes que je dévorai m'en apprirent un peu plus que les gravures.

Je pris, les quatre premiers volumes que je réunis, précieusement espacés sur ma poitrine. Je boutonnai ma veste par dessus; je descendis sur la pointe du pied; je passai par l'allée de M. Lafarge au lieu de passer par la boutique

Digitized by Google

de ma mère; je gagnai le parc tout courant, je m'enfonçai sous son coin le plus sombre et le plus retiré, et là, bien sûr de n'être point dérangé, je commençai ma lecture.

Le hasard m'avait quelquefois mis sous la main des livres obscènes. Un marchand ambulant, qui vendait ostensiblement des gravures et sous ce manteau des livres défendus, passait deux ou trois fois par an à Villers-Cotterêts, marchant péniblement sur deux jambes de bois et se donnant pour un vieux militaire.

L'argent que j'avais tiré à grand'peine de ma pauvre mère avait passé plus d'une fois à ces achats clandestins. Mais un sentiment de délicatesse qui était en moi, et qui fait que des six cents volumes que j'ai écrits, il n'y en a pas

Digitized by Google

quatre que la main de la mère la plus scrupuleuse doive cacher à sa fille, ce sentiment, que je remercie Dieu de m'avoir donné, m'avait toujours fait jeter loin de moi ces livres à la dixième page et à la seconde gravure.

Il n'en était point de même de *Faublas*. — *Faublas* est, sans contredit, un mauvais livre au point de vue de la moralité, un livre médiocre au point de vue du style ; mais *Faublas* est un charmant roman au point de vue du caprice, plein d'invention, offrant des types variés, un peu exagérés sans doute, mais qui avaient leurs modèles dans la société de Louis XV.

Aussi éprouvais-je autant d'attraits à lire *Faublas*, que j'avais éprouvé de répugnance à lire *Thérèse-philosophe*, *Félicia* ou *mes Fredaines*, ces sales élucubra-

Digitized by Google

tions, qui souillèrent obstinément la presse pendant toute la dernière partie du dix-huitième siècle.

A compter de ce moment, je découvris en moi une vocation que je ne m'étais point encore reconnue, ni même soupçonnée jusque-là, celle de devenir un second *Faublas*.

Il est vrai que je l'abandonnai vite, et que sur la liste des nombreux défauts que l'on m'a reprochés, on n'a jamais inscrit la fatuité.

J'avais donc une magnifique théorie de la séduction toute faite, quand arriva le dimanche de la Pentecôte, et quand je fus présenté avec mon habit barbeau et mes culottes de nankin aux deux charmantes parisiennes.

L'une, mademoiselle Laurence, grande, mince, à la taille flexible, au caractère

Digitized by Google

moitié railleur, moitié indolent, blonde de cheveux, fraîche de peau, mise avec cette grâce élégante des Parisiennes, était, comme je l'ai dit, la nièce du bon abbé.

L'autre, mademoiselle Vittoria, pâle, grasse, légèrement touchée de petite vérole, hardie de poitrine, cambrée de hanches, ardente de regard, représentait assez exactement, par la matité de son teint, le velouté de son regard, la souplesse de sa taille, le type espagnol de Madrid.

Soit que je crusse devoir, par le choix qu'avait fait de moi M. Grégoire, me consacrer plus spécialement à sa nièce, soit que cet air de douce candeur répandu sur son visage m'eût séduit au premier abord, ce fut à mademoiselle Laurence

Digitized by Google

que je consacrai d'abord mes premiers soins.

Ce fut donc à elle que j'offris le bras, lorsqu'après le dîner il fut question d'aller faire une promenade dans le parc.

Je ne dissimulai pas que j'étais fort gêné, et que cette gêne devait me rendre fort ridicule et fort maladroit; ma mise, d'ailleurs parfaite pour un enfant faisant sa première communion en 1816, était un peu excentrique pour un jeune homme faisant ses premiers pas dans le monde en 1818. La culotte, à cette époque, n'était plus portée que par les obstinés. Or, les obstinés portant la culotte appartenaient presque tous au siècle précédent. Il en résultait que moi, presque enfant, moi, qu'on ne se fut point étonné de voir avec un col rabattu, une

Digitized by Google

veste ronde et un pantalon garni, j'étais vêtu comme un vieillard, anachronisme qui faisait d'autant mieux ressortir la charmante coquette que je tenais au bras, laquelle savait si bien que le ridicule qui courait après son cavalier ne pouvait l'atteindre, qu'elle demeurait, au milieu des sourires que je traversais et des regards curieux qui nous suivaient, calme comme ces divinités de Virgile, qui passent au milieu des hommes, s'inquiétant peu d'être vues, parce qu'elles ne daignent pas regarder.

Mais il n'en était pas de même de moi. Je me sentais rougir à tout moment, et quand arrivait quelqu'un de ma connaissance, au lieu de chercher orgueilleusement son regard, je détournais sans affectation la tête.

C'est que, comme le cerf de la fable,

Digitized by Google

je venais de m'apercevoir que j'avais d'assez pauvres jambes.

Parce que j'avais hérité des culottes de mon père, ma pauvre mère s'était figurée que j'avais hérité en même temps de ses mollets.

Ils ont poussé depuis, c'est vrai, mais comme affaire de luxe, quand on ne portait plus du tout de culottes courtes.

Le pis de tout cela, c'est que les deux étrangères faisaient de moi un centre de curiosité. Mademoiselle Vittoria marchait immédiatement après nous, donnant le bras à la sœur de l'abbé, petite bossue pleine d'excellentes qualités pour son frère, mais dont la mise simple et la difformité ressortaient d'autant mieux près de la mise élégante et de la riche et plantureuse taille de l'Espagnole.

De temps en temps les deux jeunes

Digitized by Google

filles se regardaient; un sourire, que je ne voyais pas, mais que, pour ainsi dire, je sentais, s'échangeait entre elles, et ce sourire, qui me faisait monter la honte au front, semblait dire :

— Ah! chère amie, dans quel guêpier nous sommes tombées!

Un mot redoubla mon embarras et le tourna en colère.

Un jeune Parisien, employé depuis deux ou trois ans au château, doué de toutes les qualités qui me manquaient, c'est à dire blond, rose, grassouillet, mis à la dernière mode, nous croisa en nous regardant avec un lorgnon suspendu à une petite chaîne d'acier.

— Ah! ah! dit-il, voilà Dumas qui va refaire sa première communion; seulement il a changé de cierge.

L'épigramme vint me frapper en

Digitized by Google

plein visage; je pâlis et fus prêt à quitter le bras de ma compagne. Sans doute s'aperçut-elle de mon trouble, car faisant comme si elle n'avait rien entendu :

— Quel est, me demanda-t-elle, ce jeune homme qui vient de passer?

— C'est, lui répondis-je, un certain M. Miaud, employé au dépôt de mendicité.

J'avoue que j'appuyai sur ces derniers mots avec délices; il me semblait qu'ils devaient fort modifier la bonne opinion que ma belle compagne semblait avoir prise, à la première vue, de ce muscadin.

— Ah! dit-elle, c'est singulier. Je l'eusse pris pour un Parisien.

— Et à quoi? demandai-je.

— A sa mise.

Je suis convaincu que le trait était

Digitized by Google

parti sans intention, mais comme la flèche barbelée du Parthe, il n'en pénétra pas moins au plus profond de mon cœur.

Sa mise! C'était donc une chose bien importante que la mise. On pouvait donc, sur la mise d'un homme, refaire d'un premier coup, en bien ou en mal, une idée de son intelligence, de son esprit ou de son cœur.

C'était un éclair qui illuminait tout à coup mon intelligence : sa mise!

Il était, en effet, parfaitement mis à la mode de 1818. Il portait un pantalon collant, café clair, avec des bottes à cœur, plissées sur le coude-pied, un gilet chamois à boutons d'or ciselés, et un habit brun à haut collet; dans la poche de son gilet dormait un lorgnon d'or, soutenu par une fine chaîne d'acier, et au gous-

Digitized by Google

set de son pantalon, un monde de petites breloques tremblaient coquettement.

Je poussai un profond soupir et je me promis, à quelque prix que ce fût, d'avoir tout cela.

Nous accomplîmes la promenade obligée de tout bourgeois de la ville ou de tout étranger qui vient la visiter; c'est à dire que nous suivîmes la grande et magnifique allée de marronniers, toute chargée de fleurs jusqu'à sa limite, c'est à dire jusqu'à un énorme saut-de-loup creusé à fleur de terre et appelé le Ha-Ha, sans doute de l'exclamation qu'il arrache aux promeneurs ignorants de son gisement, et qui l'aperçoivent tout à coup.

Je crus que le moment était arrivé de

Digitized by Google

rattraper un peu de ma supériorité perdue.

On sait que j'étais d'une certaine adresse ou d'une certaine force à tous les exercices de corps.

Je sautais surtout parfaitement.

— Vous voyez bien ce fossé-là, dis-je à ma compagne, comme une chose qui devait l'émerveiller, eh bien! je saute par-dessus.

— Vraiment, dit-elle d'un air insoucieux; il me semble bien large.

— Il a quatorze pieds. Je vous réponds que M. Miaud n'en ferait pas autant.

— Il aurait raison, répondit-elle; à quoi cela pourrait-il lui servir?

Je fus tout étourdi de la réplique. J'avais vu dans la conquête du Pérou par Pizarre qu'un de ses lieutenants; pour-

Digitized by Google

suivi par les naturels du pays, avait à l'aide de sa lance appuyée au fond d'une petite rivière, franchi cette petite rivière large de vingt-deux pieds.

J'avais trouvé cela merveilleux, et j'avais longtemps rêvé la possibilité d'en faire autant dans un grand péril.

Or, j'étais arrivé à sauter quatorze pieds avec mes propres forces et sans le secours d'aucune lance. Cet acte d'agilité émerveillait mes camarades, dont deux ou trois seulement pouvaient en faire autant, comment donc laissait-il si froid ma belle Parisienne ?

Je me figurai que cette froideur venait de son incrédulité.

— Vous allez voir lui dis-je.

Et sans écouter ses observations, je pris mon élan, et, d'un bond qu'eût envié Auriol, je me trouvai au-delà.

Digitized by Google

Mais Auriol fait ses exercices avec un pantalon large, tandis que moi je faisais les miens avec un pantalon étroit. Lorsque je retombai pliant sur mes genoux, un sinistre craquement se fit entendre. Une impression d'air me frappa vers la partie inférieure de ma personne. Je venais de crever le fond de ma culotte.

Le coup était décisif. Je ne pouvais ramener ma belle Parisienne à la salle de danse et me livrer avec elle au moindre exercice chorégraphique. Sous le poids d'un pareil accident, je ne pouvais lui dire ce qui venait d'arriver et lui demander congé pour une demi-heure. Je résolus donc de prendre ce congé sans le demander, et, sans prononcer une seule parole, sans donner aucune explication, je partis d'une course effrénée, me dirigeant vers la maison, dis-

Digitized by Google

tante de près d'une demi-lieue, au milieu des promeneurs étonnés, et se demandant si mon passage rapide au milieu de la foule était l'effet d'un pari ou d'un accès subit d'aliénation mentale.

J'arrivai à la maison dans l'état à peu près où mon père arriva au Trou-Jérémie, le jour où il avait fait la rencontre d'un caïman et s'était amusé à lui jeter des pierres.

En m'apercevant, ma pauvre mère fut effrayée de l'état de surexcitation dans lequel j'étais, haletant, sans voix, près d'étouffer. Je ne pus répondre à ses questions que par le geste peu respectueux que le Napolitain se permet à l'endroit de son Vésuve quand il croit avoir à s'en plaindre; mais ma mère ne vit dans ce geste que ce qui était réellement : c'est à dire un appel à son obli-

Digitized by Google

geance pour réparer l'accident qui venait d'arriver.

Cinq minutes après, grâce à l'agilité d'une aiguille exercée à de semblables réparations, la solution de continuité avait disparu.

J'avalai un grand verre de cidre que nous faisions nous-mêmes avec des pommes sèches, et je repris ma course vers le parterre avec une rapidité presque égale à celle qui m'en avait ramené.

Cependant, quelque vitesse que j'eusse mise dans ma course, je ne pus arriver à la salle de danse que dix minutes après mes deux Parisiennes. Elles venaient de se mettre en place. Mademoiselle Vittoria dansait avec Niguet, mademoiselle Laurence dansait avec M. Miaud.

J'ai raconté les douleurs imaginaires de Pitou sur les mêmes localités; je n'ai

Digitized by Google

eu qu'à les calquer sur des douleurs réelles.

Pendant toute cette contredanse, mes yeux ne quittèrent pas la belle Laure, on l'appelait ainsi dans l'intimité de la famille, par abréviation. A chaque sourire qu'elle échangeait avec son danseur, le rouge de la colère et de la honte me montait tout ensemble au front; il me semblait que j'étais l'objet de la conversation, et que cette conversation ne devait rien avoir de flatteur pour mon amour-propre.

La contredanse finie, Miaud reconduisit Laure à sa place. Je m'approchai aussitôt du banc sur lequel nos deux Parisiennes étaient assises, élégantes et belles, au milieu des plus élégantes, des plus belles et des plus aristocratiques jeunes filles des environs.

Digitized by Google

Vers le milieu de l'espace que j'avais à franchir pour arriver jusqu'à elle, je rencontrai Miaud.

— Voilà, dit-il, en me croisant et comme s'il se fût parlé à lui-même, ce que c'est que de porter des culottes.

On devine que cette apostrophe fut loin de changer en tendresse le mouvement de répulsion que m'inspirait un homme dans lequel je sentais déjà un rival. Mais je compris tout le ridicule qu'il y aurait à moi de chercher une querelle à M. Miaud pour une pareille cause, et je continuai mon chemin.

Arrivé derrière ma Parisienne :

— C'est moi, mademoiselle Laure, lui dis-je.

— Ah! tant mieux, répondit-elle; en vous voyant partir ainsi, je craignais

Digitized by Google

qu'il ne vous fut arrivé quelque accident.

La conversation prenait, du premier coup, une tournure assez embarrassante.

— En effet, mademoiselle, répondis-je en balbutiant, je m'étais aperçu que....

— Que vous aviez oublié vos gants. Je comprends cela. Vous ne vouliez pas danser sans gants, et vous aviez raison.

Je jetai les yeux sur mes mains nues, et je devins pourpre. Je portai machinalement mes mains à mes poches.

Hélas ! je n'avais pas de gants.

Je fis un pas en arrière et je jetai avec égarement les yeux autour de moi.

Un jeune homme, nommé Fourcade, envoyé de Paris pour établir et diriger, à Villers-Cotterêt, une école d'enseigne-

Digitized by Google

ment mutuel, était justement, à quatre pas de moi, occupé à mettre avec assez de difficulté une paire de beaux gants tout neufs, dont il venait évidemment de faire un quart-d'heure auparavant l'acquisition.

Fourcade était un charmant garçon qui m'avait, malgré notre différence d'âge, pris en affection. Il appartenait presque autant au siècle qui venait de finir qu'à celui qui commençait. Il en résultait, que comme moi, Fourcade portait une culotte de nankin et un habit bleu barbeau.

Cette similitude dans nos costumes eût achevé de me donner toute confiance en lui, quand bien même cette confiance n'eût pas existé antérieurement.

Digitized by Google

— Mon cher ami, lui dis-je, rendez-moi un service énorme.

— Lequel ?

— Donnez-moi vos gants.

— Mes gants ?

— Oui, j'ai invité à danser mademoiselle Laurence, cette jeune femme qui est là assise, et je me suis aperçu, au moment de me mettre en place, que j'ai oublié mes gants ; vous comprenez la situation.

— Mon cher ami, je ne vous dirai pas : Vous êtes plus heureux qu'amoureux, car vous me paraissez fort amoureux ; mais je vous dirai : Mon cher ami, vous tombez à merveille ; j'en ai justement deux paires.

Et il tira de sa poche une seconde paire de gants neuve comme la première, tout en me donnant celle-ci.

Digitized by Google

Ce luxe inouï m'étonna.

— Pourquoi deux paires de gants? demandai-je.

— Mais parce que la première peut crever en la mettant, me répondit-il avec la plus grande simplicité et comme tout étonné que je lui fisse une pareille question.

Cette réplique m'atterra. Elle m'ouvrit des horizons de prodigalité inconnues; il y avait donc des gens qui avaient la précaution de prendre deux paires de gants, quand il y en avait d'autres qui n'avaient pas même songé à se munir d'une seule.

— Avez-vous un vis-à-vis, demandai-je à Fourcade.

— Non; j'arrive.

— Voulez-vous être le mien?

— Parfaitement.

Digitized by Google

— En place pour la contredanse! cria le ménétrier en chef.

Je m'élançai vers Laure et lui présentai fièrement ma main gantée.

Fourcade invita sa voisine Vittoria.

Nous nous mîmes en place, Fourcade et moi. — Nous étions les deux seules culottes courtes du bal.

Nous faisions l'un et l'autre nos débuts. — Fourcade était arrivé depuis quinze jours à peine à Villers-Cotterêts, et les danses en plein air ne commençaient qu'à la Pentecôte.

Cette solennité, jointe à nos deux culottes courtes, attiraient bon nombre de regards.

Les moins curieux n'étaient pas ceux de nos Parisiennes.

Les figures commencèrent.

Aux premiers pas que fit Fourcade, un

Digitized by Google

murmure d'approbation se fit entendre. Ceux qui ne dansaient pas montèrent sur leurs bancs, ceux qui dansaient allongeaient leurs chassés-croisés ou leurs traversés pour saisir un entrechat ou un flic flac ; le début de Fourcade était un triomphe.

Ce fut à cette occasion que se révéla pour moi cette faculté d'assimilation dont la nature m'a doué. Pendant le court en avant-deux que fit mon vis-à-vis, je compris toute la supériorité qu'une pareille danse avait sur la mienne. Je démêlai dans les tricotements compliqués de ses chevilles, dans les liés et les déliés par ses jambes, ceux qui étaient à ma portée en les simplifiant, et lorsque vint mon tour à débuter à l'ombre de l'immense succès de mon partner, une bienveillante rumeur m'apprit que je ve-

Digitized by Google

nais de faire mieux qu'on n'attendait de moi.

A partir de ce moment, je devins un danseur frénétique, et cette frénésie dura jusqu'au moment où il fût de mode, pour les jeunes gens de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, de se déclarer trop blasés et trop rêveurs pour prendre part à un plaisir si puéril que l'est celui de la danse.

Je suis en train de dire les ridicules de mon enfance. Que l'on soit tranquille, je ne cacherai pas davantage ceux de ma jeunesse: Je serai plus courageux que Rousseau. Rousseau n'a avoué que des vices.

En reconduisant ma danseuse à sa place, je recueillis les fruits de mon triomphe.

— Mais savez-vous que vous dansez

Digitized by Google

ser l'année où j'ai fait ma première communion, et l'abbé Grégoire m'avait défendu de valser avec des femmes; de sorte que mon maître de danse, pensant qu'il fallait absolument que je tinsse quelque chose dans mes bras, m'y mettait une chaise; de cette façon, je prenais ma leçon sans pécher.

Ma valseuse s'arrêta court. Je crus qu'elle allait suffoquer à force de rire.

— En vérité, me dit-elle, quand elle eut repris la faculté de parler, vous êtes un drôle de garçon, et je vous aime beaucoup. Valsons.

Et nous nous élançâmes de nouveau dans le tourbillon, qui nous emporta avec lui.

C'était, je l'ai dit, la première fois que je valsais avec une femme; c'était la première fois que je respirais une ha-

Digitized by Google

leine, que je sentais des cheveux passer sur mon visage; que mes yeux s'arrêtaient et plongeaient sur des épaules nues; que mon bras enlaçait une taille rebondie, cambrée, mouvante.

Je poussai une espèce de soupir frémissant et joyeux.

—Eh bien! me demanda ma valseuse, en fixant sur moi cet œil espagnol qui brille même à travers la dentelle d'une mantille; qu'avez-vous?

— J'ai, répondis-je tout en valsant, j'ai que je trouve qu'il est bien plus agréable de valser avec vous qu'avec une chaise.

Pour cette fois, elle m'échappa des mains et alla s'asseoir près de sa compagne.

Digitized by Google

— Eh bien ! qu'as-tu donc ? demanda Laure.

— Ah ! ma chère, qu'il est drôle !

— C'est singulier ; il ne m'a pas fait cet effet là, à moi.

C'est que tu n'as pas valsé avec lui, répondit-elle à demi-voix. Quant à moi, je te jure que je le trouve charmant. Allons ! continua-t-elle en revenant d'elle-même se placer dans mes bras, encore un tour.

Je ne demandais pas mieux.

Nous reprîmes notre rang.

J'ignore le succès que j'eus pour mon compte, mais ma valseuse en eut un immense.

Cette taille souple, cambrée, frémissante, habituée à la cachucha et au fan-

Digitized by Google

dango, infiltrait dans la valse française une partie de cette voluptueuse énergie qui appartient essentiellement à la danse espagnole, quelque chose d'électrique jaillissait de tout son corps onduleux comme celui d'un serpent.

Elle avait cette qualité des Andalouses qui aiment la valse pour la valse, qui sont doublement gracieuses parce qu'elles se laissent aller sans calculer leurs mouvements, doublement belles parce qu'elles ne songent pas à être belles.

La musique s'arrêta. Nous restâmes fermes à notre place, moi le sourcil froncé, les dents découvertes, le regard fixe, elle, souple, haletante, abandonnée.

Un immense changement venait de

Digitized by Google

s'opérer en moi. Ce souffle, ces cheveux, cette émanation féminine, m'avaient fait homme en quelques minutes.

— Valserons-nous encore ensemble? lui demandai-je.

— Tant que vous voudrez, me répondit-elle.

Elle alla s'asseoir auprès de sa compagne, qui se pencha à son oreille. J'écoutai à la fois avec l'ouïe et la vue.

— Voyons, dit Laure avec un sourire qui indiquait le côté railleur de la réclamation, ne va pas me prendre mon collégien; tu sais bien que c'est à moi que mon oncle l'a donné.

— Non, répondit l'Espagnole en montrant ses blanches dents qui semblaient

Digitized by Google

aussi prêtes à mordre qu'à causer; seulement tu me le prêteras pour la valse et je te le rendrai pour la danse.

Il y avait au fond de tout cela une moquerie que je devinai ; il était évident qu'aux mains de ces deux belles créatures à la beauté si différente, j'étais un joujou sans importance, une espèce de volant qu'on pouvait impunément renvoyer d'une raquette à l'autre, dût la violence des coups faire sauter quelques-unes de ses plumes.

J'avais bien vieilli depuis dix minutes; car cette fois, ce ne fut point une honte que j'éprouvai, ce fut une tristesse que je ressentis; ce n'était plus une rougeur humide, c'était une morsure aiguë qui me faisait saigner le cœur.

Digitized by Google

J'entrais réellement dans le second cercle de la vie humaine, je souffrais.

Et cependant malgré cette souffrance, il s'élevait au fond de mon âme quelque chose comme un chant inconnu, disant un hymne mystérieux; cet hymne glorifiait la douleur qui, pour la première fois, criait à l'enfant : « Courage ! tu es homme. »

Le premier besoin que j'éprouvai fut celui de la solitude.

Les musiciens jouèrent les premiers accords d'une contre-danse ; chacun s'élança pour prendre la main de sa danseuse.

Fourcade me fit un signe interrogateur de la tête, qui signifiait : Me faites-vous toujours vis-à-vis ? Je répondis par un signe négatif, et comme les deux

Digitized by Google

Parisiennes allaient prendre leurs places avec deux nouveaux danseurs, je m'éloignai.

Il me serait impossible de dire ce qui se passa dans mon esprit pendant l'heure qui s'écoula et que je passai à rêver.

Toute ma vie venait de disparaître, comme dans un tremblement de terre disparaissent les villages et villes, vallées et montagnes, lacs et rivières. Le présent seul m'apparaissait.

Chaos immense rayé par des nuances fugitives qui n'étaient, ni comme ensemble, ni comme détail, rien d'assez positif pour être saisi, soit par les regards de mon corps, soit par ceux de mon esprit.

La seule chose positive, incontestable,

Digitized by Google

réelle, c'est que depuis un quart d'heure j'aimais.

Qui ?

Personne encore, l'amour.

Je revins au bout d'une heure.

— Vous êtes charmant, me dit Vittoria : vous m'invitez à valser, et vous vous en allez.

— C'est vrai, lui répondis-je, mais pardonnez-moi, j'avais oublié.

— Vous êtes poli.

Je souris.

— Je vous assure, lui dis-je, que ce n'est point par impolitesse.

— D'où venez-vous au moins ?

— Vous voulez le savoir ?

— Il me semble que j'en ai bien le droit.

Digitized by Google

— Tenez, lui dis-je, voyez-vous d'ici cette belle allée si sombre?

— Oui, après?

— Elle s'appelle l'allée des Soupirs; je viens de là.

J'avais répondu dans toute la naïveté de mon âme; je n'avais l'intention de faire ni esprit ni sentiment.

Ces deux défauts-là me sont venus plus tard.

— Quand je te disais qu'il était charmant, dit Vittoria à Laure.

Je ne comprenais ni comment ni pourquoi j'étais charmant. Aussi, au lieu de remercier l'Espagnole du compliment qu'elle m'adressait, lui fis-je une moue qui me fut payée par les éclats de rires des deux jeunes filles.

Digitized by Google

Je fus prêt à retourner dans mon allée des Soupirs ; mais je n'en eus pas le courage.

J'étais déjà comme ces amoureux de Molière, qui remontent toujours vers la porte, mais qui ne peuvent jamais se décider à la franchir.

On se remettait en place pour la contre-danse.

— Voyons, dit Laure, ne boudez pas, monsieur l'écolier ; je vous invite à danser cette fois, acceptez-vous ?

— Hélas ! oui, répondis-je.

— Comment, hélas ?

— Oui, je m'entends.

Et je lui donnai la main.

Le reste de la soirée, et une partie de la nuit, s'écoula à danser et à valser.

Digitized by Google

Nous rentrâmes à une heure du matin.

Niguet, mon maître-clerc, reconduisait mademoiselle Vittoria; je reconduisis mademoiselle Laurence.

Le reste de la nuit se composa des heures les plus agitées que j'aie eues de ma vie.

Digitized by Google

Digitized by Google

Un chapitre inédit du Diable boiteux.

Quinze jours environ après cette fameuse soirée pendant laquelle j'avais passé par tant d'émotions nouvelles et inconnues, j'étais occupé chez Me Mennesson en l'absence de Piquet, qui était allé faire un contrat de mariage à Pisseleux, et de Ronsin, qui était allé en recouvrement à Haramont, à grossoyer

Digitized by Google

tristement l'expédition d'un acte de vente, lorsque M. ***, un des confrères de mon patron, entra dans l'étude, et après m'avoir regardé d'un air assez goguenard, alla s'asseoir près de maître Mennesson, dans la chambre voisine qui était son cabinet.

On saura tout à l'heure la cause de ma tristesse.

Lorsque la porte qui séparait les deux pièces était ouverte, — et cette porte pour la facilité des demandes que nous adressait maître Mennesson, restait constamment ouverte, à moins que le client ne la fermât pour entretenir le patron d'affaires secrètes, lors, dis-je, que cette porte était ouverte, on entendait de notre étude tout ce qui se disait dans le cabinet de maître Mennesson, de même que du cabinet de

Digitized by Google

maître Mennesson on entendait tout ce qui se disait dans notre étude.

Ce M.*** tenait avec maître Mennesson une conversation à voix basse, entremêlée de quelques éclats de rire.

Malheureusement pour mon amour-propre — et j'ai dit à quel point était développé chez moi ce sentiment, qui serait si ridicule s'il n'était si douloureux, — Malheureusement pour mon amour-propre, je ne pus douter longtemps qu'il était question de moi.

J'ai dit que maître Mennesson était fort moqueur et assez spirituel. Partout où il trouvait à mordre, il enfonçait sa dent. Vertu de femme, réputation d'homme, peu lui importait. Quand la rage mue de la raillerie s'emparait de lui, il s'en donnait à cœur joie et en pleine chair.

Digitized by Google

Ce jour-là, n'ayant probablement rien trouvé à mordre, il s'en prenait à moi. La pâture était maigre, mais enfin mieux valait faire craquer mes pauvres os que de mâcher à vide et de gueleter l'air.

Donc, après un de ces chuchottements et de ces éclats de rire étouffés qui avaient éveillé mon inquiétude, M. Mennesson éleva la voix :

— Mon cher collègue, dit-il, c'est un chapitre du *Diable boiteux* retrouvé et encore inédit, que je compte faire imprimer à mon prochain voyage à Paris, pour compléter l'œuvre de Lesage.

— Ah ! dites-moi cela, reprit ***, je le raconterai à ma femme, qui le racontera à ses sœurs, qui le raconteront à tout le monde, cela posera d'avance notre publication.

M. Mennesson commença :

Digitized by Google

« Il y avait autrefois à Salamanque un écolier qui descendait d'une race arabe et que l'on nommait Samud (1). Il était encore si jeune que si on lui eût tordu le nez, il en serait bien certainement sorti du lait, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir le ridicule de se croire un homme. Peut-être aussi, car pour être juste il faut tout dire, ce ridicule ne lui fut-il inspiré que par l'événement que nous allons raconter. »

On devine si j'écoutais attentivement. J'avais reconnu aux premiers mots que c'était bien de moi qu'il était question, et je me demandais avec inquiétude où allait tendre ce début, que je trouvais pour mon compte plus impertinent que pittoresque.

(1) Je n'ai pas besoin de dire que Samud est l'anagramme du mot Dumas.

Digitized by Google

M. Mennesson continua, et l'oreille tendue, ma plume inactive à la main, j'écoutai :

« Le jour de la fête de la Pentecôte de l'an.... — je ne sais point parfaitement le millésime de l'année, mais enfin c'était le jour de la fête de la Pentecôte, qui est en même temps celle de la ville, — deux belles senoras arrivèrent, venant de Madrid, et descendirent chez un brave chanoine, qui était l'oncle de l'une d'elles.

» Par hasard, le chanoine était le même chez lequel le jeune Samud avait appris le peu de latin qu'il savait. Or, comme il fallait aux deux belles Madrilègnes un cavalier servant qui ne pût faire soupçonner leur vertu, le chanoine jeta les yeux sur son écolier, et le pria de mettre ses deux bras à la disposition

Digitized by Google

des nouvelles arrivées, pour leur faire voir le parc de Salamanque, qui est fort beau, fort étendu, et qui appartenait au duc de Rodelnas. (2).

» Je ne m'appesantirai pas sur les aventures de ce premier jour. Cependant, je noterai en passant deux événements. Le premier, fut la rencontre que fit notre écolier d'un jeune élégant de Madrid, qui fut du premier coup d'œil remarqué par la signora Lorenza, à laquelle notre écolier, vêtu comme on l'est en province, c'est à dire à dix ans de date de la capitale, donnait le bras.

» Ce jeune homme s'appelait Audim.

» Le second fut un accident des plus graves qui arriva au haut-de-chausses de

(1) Rodelnas est l'anagramme de d'Orléans, comme Samod est celui de Dumas, et comme tout à l'heure Audim sera celui de Mlaud.

Digitized by Google

l'écolier, au moment où, pour donner à la belle Lorenza une preuve de sa légèreté, il sautait un fossé de quatorze pieds de large.

» Ce qui avait surtout frappé la belle Lorenza, c'était la mise du jeune élégant, tout au contraire de l'écolier affublé d'un costume gothique emprunté à la garde-robe de ses aïeux. Le seigneur Audim était vêtu à la dernière mode, c'est à dire d'un pantalon collant, s'enfonçant dans de charmantes petites bottes découpées à cœur, et d'un pourpoint de couleur sombre, sorti de l'atelier d'un des premiers tailleurs de Madrid.

» L'écolier n'avait pas été insensible à cette attention toute particulière accordée par sa compagne au costume du bel Audim, et comme il commençait à comprendre l'influence que peut avoir sur

Digitized by Google

une femme un habit taillé d'une certaine façon, ou un pantalon teinté d'une certaine couleur, il résolut dans la nuit qui suivit la fête, nuit pendant laquelle il décida qu'à quelque prix que ce fût il plairait à Lorenza, il résolut de se faire faire un costume en tout point pareil à celui que portait le jeune homme, qui, par une fatalité du destin, paraissait destiné à devenir son rival.

» Le point le plus important et surtout le plus coûteux du costume était les bottes. Ce fut donc celui dont il s'occupa le premier.

» De l'autre côté de la place qu'habitait la mère de Samud, et qu'on appelait la place de la Fontaine, était le magasin du premier bottier de la ville. Il chaussait d'habitude l'écolier, mais ne lui avait fait encore que des souliers, son jeune

Digitized by Google

âge n'ayant donné à personne, pas même à lui, l'idée qu'il pût, sans risquer une trop grande ressemblance avec le vénérable chat botté de Perrault, porter une autre chaussure que des souliers ou des spadrilles.

» Maître Landereau (1) fut donc fort étonné quand son client se présenta chez lui et lui demanda résolument combien lui coûterait une paire de bottes.

» Il regarda Samud à deux fois.

» — Une paire de bottes! lui demanda-t-il, et pour qui?

» — Mais pour moi, répondit fièrement l'écolier.

» — Et vous avez l'autorisation de

(1) Cette fois le narrateur ne se donnait même pas la peine d'anagramiser le nom.

Digitized by Google

votre mère pour commander des bottes?

» — Je l'aurai.

» Le bottier secoua la tête d'un air de doute. Il savait que la mère de Samud n'était pas riche, et que ce serait une folie à elle de passer une pareille fantaisie à son fils.

» — C'est cher des bottes, dit-il.

» — N'importe! dites toujours le prix.

» — Pour vous, ce sera quatre douros tout au plus.

» — Bien; prenez-moi la mesure.

» — Je vous ai dit que je ne ferais rien sans l'autorisation de votre mère.

» — Je vous l'enverrai.

» En rentrant, l'écolier hasarda la demande d'une paire de bottes.

» La prétention parut si singulière à la mère de Samud, qu'elle lui fit répéter cette demande deux fois.

Digitized by Google

» — Une paire de bottes, répéta-t-elle, mais avec quoi mettras-tu cela ?

» — Avec un pantalon collant, ma mère.

» — Avec un pantalon collant ! Mais tu ne sais donc pas que tu es jambé comme un coq !

» — Pardon, ma mère, répondit l'écolier qui ne manquait pas d'une certaine logique, mais si j'ai assez de mollets pour porter des culottes courtes, j'en aurai assez pour porter des pantalons collants.

» La mère admira l'esprit de son fils, et, à moitié vaincue par la répartie :

» — Le pantalon collant, dit-elle, c'est encore possible en recourant à l'armoire aux habits, mais les bottes, où trouveras-tu des bottes ?

» — Pardieu ! chez Landereau.

Digitized by Google

» — Mais cela coûte cher, mon enfant, des bottes, dit la pauvre femme avec un soupir, et tu sais que nous ne sommes pas riches.

» — Bah! maman, Landereau te fera crédit.

» — On a beau avoir crédit, mon enfant, tu sauras un jour qu'il faut finir par payer, et que plus on tarde à payer, plus on paie cher.

» — Oh! maman, je t'en prie.

» — Et combien cela coûte-t-il, des bottes ?

» — Quatre douros, ma mère.

» — C'est six mois de ton éducation, au prix que me la faisait payer le bon chanoine don Grégorio.

» — Tu paieras en quatre mois, bonne mère, insista l'écolier.

» — Mais encore veux-tu me dire

Digitized by Google

quel bénéfice tu espères tirer de ce pantalon collant et de cette paire de bottes?

» — Je compte plaire à dona Lorenza, sa nièce.

» — Comment cela?

» — Oui, elle raffole des pantalons collants et des bottes, il paraît que c'est la dernière mode à Madrid.

» — Eh bien! que t'importe ce dont raffole ou ce dont ne raffole pas la nièce de don Grégorio, je te le demande?

» — Cela m'importe beaucoup ma mère.

» — Et pourquoi?

» L'écolier prit un air de suprême fatuité :

» — Parce que je lui fais la cour, dit-il. »

C'était mot à mot le dialogue que j'a-

Digitized by Google

vais échangé avec ma mère à mon retour de chez Landereau ; aussi la sueur de la rage me coulait-elle sur le front.

» A ces mots : *Parce que je lui fais la cour*, continua le narrateur, la mère de Samud fut saisie d'un invincible étonnement. Son fils, qu'elle voyait encore courant les rues avec sa grande robe à fleurs, ou renouvelant les vœux du baptême, son cierge à la main ; son fils *faisant sa cour* à la belle dona Lorenza, lui apparaissait comme une de ces énormités à laquelle elle n'avait jamais songé.

» Sur quoi, voyant son doute, son fils retroussa la manche de sa veste et lui montra un bracelet de cheveux avec une agrafe en mosaïque.

» Seulement, il se gardait bien de lui dire que ce bracelet, il l'avait pris à

Digitized by Google

dona Lorenza sans que dona Lorenza le lui donnât, et que même elle en était fort inquiète, ne sachant pas ce qu'il était devenu.

» A cette vue, la mère de Samud leva les mains et les yeux au ciel, et comme la pauvre femme ne sait rien refuser à son fils, elle lui dit avec un soupir :

» — Eh bien! soit, puisqu'une paire de bottes peut te rendre heureux, va commander des bottes.

» L'écolier ne fit qu'un bond de chez lui chez Landereau. Il arrêta le prix à trois douros et demi, et quatre mois furent accordés pour le paiement.

» Puis, on visita l'armoire aux habits. On en tira un pantalon d'uniforme bleu clair, à bandes d'or.

» On vendit à un orfèvre la bande d'or, qui rapporta un douro et demi, lequel

Digitized by Google

douro et demi fut donné à l'écolier comme argent de poche, sa mère jugeant que ses naissantes amours l'entraîneraient nécessairement à quelques dépenses extraordinaires.

» Quant à l'habit, on arrêta que ce serait celui de la première communion, qui serait retaillé sur un patron moderne et remis à la nouvelle mode.

» Pendant que tous ces préparatifs de séduction se faisaient, l'écolier, comme il avait dit à sa mère, continuait de faire sa cour ; mais, fort brave en paroles, fort habile en théorie loin de la belle dona Lorenza, il était fort timide d'action, fort maladroit en pratique près d'elle. Tout en ayant l'air d'attendre avec impatience le tête-à-tête, il ne craignait rien tant que de rester seul avec elle. Alors il perdait complétement l'esprit, se taisait au

Digitized by Google

lieu de parler, se tenait coi au lieu d'agir. Les plus belles occasions lui étaient offertes et il les laissait échapper. L'impatiente Madrilègne avait beau lui faire comprendre que tout ce temps était du temps perdu et que le temps perdu ne se rattrape jamais, il était de son avis au fond du cœur, il enrageait contre lui-même. Chaque soir, en rentrant chez lui, et en récapitulant les occasions de la journée, il se promettait de ne pas laisser échapper ces occasions le lendemain si ces occasions se représentaient; puis il lisait, pour se monter la tête, un chapitre de *Faublas*, s'endormait là-dessus, faisait des rêves pendant lesquels il était d'une audace étourdissante.

Le jour venu, il se faisait serment à lui-même de continuer ses rêves de la

Digitized by Google

nuit; puis en attendant ses bottes et le pantalon collant, qui se confectionnaient avec une lenteur toute provinciale, il repassait sa culotte courte, son gilet de bazin, son habit bleu barbeau, et reprenait ses promenades stériles dans la forêt, regardant avec un œil de tristesse les beaux matelas de mousse qu'il foulait aux pieds, et sur lesquels il n'osait pas même offrir à sa compagne de s'asseoir, les belles profondeurs de verdure sous lesquelles elle ne demandait pas mieux que de s'enfoncer avec lui. Il allait jusqu'aux frémissements, jusqu'aux soupirs, jusqu'aux serrements de main, mais c'étaient les limites les plus avancées de sa hardiesse. Une fois seulement, il baisa la main de dona Lorenza, c'était la veille du jour où il devait se présenter à elle sous son costume de conquête; mais

Digitized by Google

il lui fallut un tel effort pour accomplir cet acte de témérité, qu'à la suite de cette acte de témérité, il faillit se trouver mal.

» Ce fut ce jour-là que la belle dona Lorenza perdit, à ce qu'il paraît, l'espoir de voir l'enfant devenir un homme, et que, sans en rien dire à son maladroit adorateur, elle prit une résolution décisive.

» On se quitta comme d'habitude, après avoir passé la soirée à jouer aux jeux innocents, que détestait tant madame de Longueville.

» Le lendemain, nous l'avons dit, était le grand jour. Le tailleur et le bottier furent exacts. La réunion habituelle des jeunes gens était de midi à une heure, après quoi on partait pour la promenade, la signora Vittoria avec un jeune bache-

Digitized by Google

lier duquel je tiens une grande partie de ces détails, et l'écolier avec la signora Lorenza. Malheureusement, si étroit que fût le pantalon collant, il fallut faire une pince au mollet; cette pince prit du temps, et Samud ne fut complètement prêt qu'à une heure.

» Il se sentait en retard, il s'élança rapidement vers la demeure du chanoine Grégorio, où avait lieu le rendez-vous quotidien. Sa nouvelle toilette produisait un effet du meilleur augure dans les rues où il passait. On accourait aux portes, on se mettait aux fenêtres, et lui saluait de la tête en disant à lui-même : « Eh bien! oui, c'est moi, qu'y a-t-il d'étonnant à cela? Avez-vous cru qu'on ne pouvait pas avoir des bottes, un pantalon collant et un habit à collet piqué, comme M. Audim? Si vous avez cru cela, dé-

Digitized by Google

trompez-vous. » Et il continuait son chemin en redressant de plus en plus la tête, convaincu qu'il était de s'approcher d'un éclatant triomphe.

» Mais, nous l'avons dit, la malheureuse pince avait amené un retard de près d'une heure, et quand l'écolier arriva à la maison du chanoine, les deux senoras étaient parties.

» Jusque-là, c'était un petit malheur. Nourri dans le parc de Salamanque, comme Osmin dans le sérail de Bajazet, l'écolier en connaissait tous les tours et tous les détours. Il allait donc s'élancer à la poursuite de la dame de ses pensées, lorsque la sœur du chanoine lui remit une lettre qu'en sortant dona Lorenza avait laissée pour lui.

» Samud ne douta pas que cette lettre ne lui enjoignît la plus grande dili-

Digitized by Google

gence. Au reste, c'était la première qu'il recevait. Il sentit tout le prix de cette faveur, baisa tendrement la lettre, la décacheta, et, le cœur bondissant, la respiration haletante, il lut ce qui suit :

« Mon cher enfant,

» Depuis quinze jours je me reproche » d'abuser comme je le fais de la com- » plaisance que vous croyez devoir à » mon oncle, qui vous a fort indiscrète- » ment prié d'être mon cavalier. Quel- » ques efforts que vous fassiez pour ca- » cher l'ennui que vous causent des oc- » cupations au dessus de votre âge, je » me suis aperçu des dérangements que » je cause dans vos habitudes, et je me » les reproche. Retournez donc à vos » jeunes camarades qui vous attendent » pour jouer aux barres et au petit palet.

Digitized by Google

» Soyez, du reste, sans inquiétude sur » moi; j'ai accepté, pour le peu de temps » que j'ai à passer chez mon oncle, le » bras de M. Audim.

» Recevez donc, mon cher enfant, » tous mes remercîments pour votre com- » plaisance, et croyez-moi votre bien » reconnaissante

» LORENZA. »

» La foudre tombée aux pieds de notre écolier ne l'eût pas plus anéanti que ne fit cette lettre. A la première lecture il ne sentit que le coup. Il la relut deux ou trois fois, et alors il sentit la douleur.

» Alors il lui vint à l'esprit que puisqu'il avait négligé jusque-là tous les moyens de prouver à la belle Lorenza qu'il n'était pas un enfant, il lui en res-

Digitized by Google

tait un seul pour lui prouver qu'il était un homme : c'était de provoquer Audim et de se battre avec lui ; et, ma foi, séance tenante, notre écolier, qui est fort rageur, écrivit à son rival la lettre suivante :

« Monsieur,

» Je n'ai pas besoin de vous dire pour » quelle cause je désire vous rencontrer » dans une des allées de la forêt avec » deux témoins, vous la savez aussi bien » que moi.

» Comme vous pourriez prétendre que » vous ne m'avez pas insulté et que c'est » moi qui vous provoque, je vous laisse » le choix des armes.

» J'ai l'honneur de vous saluer.

» *P.S.* Comme vous ne rentrerez pro-

Digitized by Google

» bablement ce soir qu'assez tard, je ne » puis exiger une réponse pour ce soir, » mais, je désire la recevoir demain » d'aussi bon matin que possible. »

« Le lendemain matin, en se réveillant, il reçut une poignée de verges avec la carte de son Audim.

» C'était l'arme qu'avait choisie son rival. »

On juge l'effet que produisit sur moi la fin de ce récit. Hélas! c'était la narration fidèle de tout ce qui m'était arrivé. Ainsi avaient fini mes premières amours, et s'était terminé mon premier duel.

Je poussai un cri de rage, et m'élançant hors de l'étude, je revins tout courant chez ma mère, qui jeta les hauts cris en voyant l'état dans lequel j'étais.

Digitized by Google

Dix minutes après, j'étais couché dans un lit bien bassiné, et l'on avait envoyé chercher le docteur Lecone, lequel me traita pour une fièvre cérébrale, qui, prise à temps, n'eut pas de suites.

Je prolongeai au reste, ma convalescence à dessein, et ne sortis que lorsque les deux Parisiennes eurent quitté Villers-Cotterêts.

Je ne les ai jamais revues ni l'une ni l'autre.

Digitized by Google

Digitized by Google

Le second chapitre de mon roman.

Au reste, comme François 1er après la bataille de Pavie, je n'avais pas tout perdu après ma défaite.

D'abord, il me restait mes bottes et mon pantalon collant, ces deux objets de mes ardents désirs, lesquels étaient devenus pour ces jeunes compagnons

Digitized by Google

auxquels m'avait si cruellement envoyé la belle Laure, un objet d'envie et d'admiration.

Puis, dans cette fréquentation, pendant quinze jours, de deux femmes élégantes, j'avais acquis cette première éducation que donnent seules les femmes. Cette éducation m'avait fait comprendre le soin de moi-même, qui jusque-là ne s'était jamais présenté à mon esprit comme une des nécessités de la journée qui s'ouvre et de la journée qui se ferme. Sous le ridicule orgueil de mon changement de toilette, sous ce malheureux essai tenté par moi, pauvre provincial, d'atteindre à l'élégance d'un Parisien, s'était glissé le premier sentiment d'élégance réelle, c'est à dire de la propreté.

J'avais les mains assez belles, les on-

Digitized by Google

gles bien faits, les dents fortes mais blanches, les pieds singulièrement petits pour ma taille. J'ignorais tous ces avantages, mes deux Parisiennes me les firent remarquer en me donnant des conseils qui devaient doubler la valeur de mes qualités naturelles. Ces conseils que j'avais d'abord suivis pour leur faire plaisir, je continuai à les suivre pour ma satisfaction personnelle, de sorte qu'au moment de leur départ, j'avais en réalité franchi le passage qui sépare l'enfance de la jeunesse.

Il est vrai que ce passage avait été rude, et que je l'avais franchi les larmes aux yeux, conduit d'une main par la coquetterie et de l'autre par la douleur.

Puis, comme ces voyageurs altérés qui, en entrant dans un pays inconnu,

Digitized by Google

mordent dans ces fruits à la saveur amère, qui néanmoins laissent aux dents qu'ils ont agacées l'irrésistible désir de mordre dans d'autres fruits, après avoir effleuré des dents à peine cette pomme d'Eve qu'on nomme l'amour, j'avais hâte de faire un second essai, dût-il être encore plus douloureux que le premier.

Au reste, sous le rapport de ses jeunes filles, peu de villes pouvaient se vanter d'être aussi favorisées que Villers-Cotterêts. Jamais grand parc, fût-ce celui de Versailles, jamais vertes pelouses, fût-ce celles de Brighton, ne furent émaillés de plus ravissantes fleurs que le parc de Villers-Cotterêts, que les pelouses de son parterre. Trois classes bien distinctes se disputaient cette couronne de beauté que se plaît encore parfois à décerner l'An-

Digitized by Google

gleterre : l'aristocratie, la bourgeoisie et, je ne sais comment appeler cette troisième classe, intermédiaire charmant entre la bourgeoisie et le peuple, qui n'était ni l'une ni l'autre, et qui exerçait dans la ville les professions de faiseuses de modes, de lingères, de marchandes.

La première classe était représentée par la famille Collard, dont j'ai déjà tant parlé à propos de mon enfance. Des trois folâtres jeunes filles errantes dans le parc de Villers-Hellon, libres comme les papillons et les hirondelles, deux étaient devenues femmes. L'une, Caroline, avait épousé le baron Capelle; l'autre, Hermine, avait épousé le baron de Martens; la troisième, Louise, qui n'avait encore que quinze ans, était restée la plus ra-

Digitized by Google

vissante tête de vierge qu'il fût possible de voir.

Leur mère, cette fille de madame de Genlis et du duc d'Orléans, dont j'ai raconté la naissance et l'histoire, était, avec ses trois enfants, le centre aristocratique autour duquel venaient se grouper les jeunes gens et les jeunes filles des châteaux environnants. C'était, en hommes surtout, ce qu'il y avait de mieux alors en élégance : les Monbreton, les Courval, les Mornay.

Rien de tout ce monde là n'habitait Villers-Cotterêts ; on résidait dans les châteaux. Aux grandes solennités seulement les ruches essaimaient et on voyait se répandre, dans les rues de la ville et dans les allées du parc, ce monde d'abeilles aux ailes d'or.

La seconde classe était représentée

Digitized by Google

par la famille Deviolaine. Sur cinq filles de M. Deviolaine, deux étaient mariées, comme je l'ai dit, c'étaient Léontine et Eléonore; trois restaient : Cécile, Augustine et Louise. Cécile avait vingt ans, Augustine seize, Louise n'avait pas encore d'âge.

Cécile avait conservé son esprit changeant et fantasque, sa physionomie mouvante et railleuse, ses mouvements plus masculins que féminins, sa peau brunie par le soleil, dont elle ne s'était jamais inquiétée de combattre les rayons.

Augustine, au contraire, avait la peau blanche comme du lait, de grands yeux bleus pleins de sérénité; des cheveux châtains-foncés encadraient admirablement son visage; des épaules arrondies d'une forme charmante, une taille svelte sans exiguïté, et, au contraire de sa

Digitized by Google

sœur Cécile, une grâce toute féminine.

Entre elle et Louise Collard, Raphaël eût été embarrassé pour prendre un modèle de sa madone, et comme le sculpteur grec, il eût choisi les beautés de l'une et de l'autre pour en faire cette œuvre de perfection que l'on atteint parfois en dépassant la nature.

Autour de la famille Deviolaine se groupaient les autres jeunes filles de la bourgeoisie.

Les deux demoiselles Troisvalet, — Henriette et Clémentine. — Clémentine, brune avec d'admirables cheveux noirs, des yeux d'une puissance étrange, un teint romain, un type de Velletri ou de Subiaco, une tête d'Augustin Carrache.

Henriette, grande, blonde, rose, mince, gracieuse, pliant sous cette double brise

Digitized by Google

de la jeunesse, comme un roseau, comme un épi, comme un saule; une de ces têtes de Greuse, moitié mélancolique, moitié souriante, le passage de l'ange à la femme, tous les besoins de la terre, mais toutes les aspirations du ciel.

Puis les demoiselles Perrot, charmantes toutes deux, Sophie et Pélagie; Louise Moreau, douce jeune fille, et depuis adorable mère de famille.

Léonor Picot, dont j'ai parlé, cette excellente personne attristée par la mort de son frère Stanislas, et l'infâme accusation qui avait pesé un instant sur son frère Victor.

Puis d'autres encore, dont les noms m'échappent, mais dont les visages riants m'apparaissent encore, comme ces fantômes des rêves, comme ces apparitions glissant sur les fleuves d'Allemagne,

Digitized by Google

comme ces esprits mirant leurs rondes nocturnes aux lacs d'Ecosse.

Enfin, après la bourgeoisie, venait, comme je l'ai dit, le groupe de jeunes filles qu'il m'est impossible de classer dans la hiérarchie sociale, qui tenaient dans ce petit monde, enfermé dans la ceinture verte de sa belle forêt, la place que tiennent parmi les fleurs, les muguets, les paquerettes, les bluets, les jacinthes et les roses pompons.

Oh! celles-là, c'était une merveille que de les voir le dimanche avec leurs robes blanches, leurs ceintures roses et bleues, leurs petits bonnets chiffonnés par elles-mêmes et posés de cent façons coquettes, car pas une d'elles n'eût osé porter de chapeau. C'était une joie que de les voir, libres de toute étreinte, ignorantes de toute étiquette, jouer, courir, nouer et

Digitized by Google

dénouer la longue chaîne de leurs bras charmants, ronds, nus; oh! les belles créatures! oh! la ravissante génération que cela faisait!

Peu importe, je le sais bien, à mes lecteurs, de savoir leurs noms; mais moi qui les ai vues, moi qui les ai aimées, moi qui ai passé avec elles les premières années de ma jeunesse, ces jours veloutés du matin de la vie; moi je veux les nommer; moi je veux les décrire; moi je veux dire à quel point elles étaient belles, et alors j'espère qu'elles me pardonneront mes indiscrétions, en faveur de mes indiscrétions même.

D'abord, deux charmantes filles, rieuses et coquettes, Joséphine et Nanette Thiéry : Joséphine, brune, rose, riche de tournure, régulière de visage, créature parfaite, si de belles dents eussent

Digitized by Google

complété un ravissant ensemble; Nanette, une pomme d'api, toujours chantant pour faire entendre sa voix, toujours riant pour montrer ses dents, toujours courant pour laisser voir son pied, sa cheville, son mollet même : la Galatée de Virgile, qu'elle ne connaissait pas, même de nom, fuyant pour être poursuivie, se cachant pour être vue, avant de s'être cachée.

Que sont-elles devenues? Je les ai revues depuis, assez malheureuses, l'une à Versailles, l'autre à Paris, fruits égrenés et flétris de ce chapelet sur lequel j'ai épelé les premières phrases de l'amour.

Elles étaient filles d'un vieux tailleur et demeuraient près de l'église, dont elles n'étaient séparées que par la mairie.

Digitized by Google

Presqu'en face d'elles, Louise Brezette, dont j'ai déjà dit un mot, la nièce de mon maître de danse et de valse, vigoureuse fleur de quinze ans, à laquelle je pensais en écrivant l'histoire de cette tulipe noire, chef-d'œuvre d'horticulture vainement cherché, vainement sollicité, vainement attendu par les amateurs hollandais. Les cheveux de la belle madame Ronconi, qui ont inspiré à Théophile Gautier l'un de ses plus merveilleux feuilletons, ces cheveux, près desquels le charbon devient gris et l'aile du corbeau devient pâle, n'étaient pas plus noirs, plus bleus, plus brillants que les siens, lorsque pareils à un acier poli, ils renvoyaient au soleil ses rayons en reflets sombres et moirés. Oh! la belle, la fraîche brune que cela faisait, avec sa chair ferme et dorée comme celle du

Digitized by Google

brugnon, avec ses dents de perles qui éclairaient son visage sous une petite moustache d'ébène entre deux lèvres de corail. Comme on sentait la vie et l'amour bouillir là dessous! comme on sentait qu'à la première flamme tout cela déborderait.

Elle était dévote, la plantureuse jeune fille, et comme il fallait qu'une pareille organisation aimât, elle aimait Dieu.

En faisant quelques pas vers la place, un peu au-delà de la rue de Soissons, en appuyant à gauche, s'ouvraient une porte et une fenêtre formant toute la façade de la maison. A la fenêtre pendaient des chapeaux, des collerettes, des bonnets, des broderies, des gants, des mitaines, des rubans, tout l'arsenal enfin de la coquetterie féminine; derrière la porte flottaient des rideaux destinés à

Digitized by Google

empêcher les regards des curieux de pénétrer dans le magasin, mais qui, par une fatalité étrange, soit entêtement de la tringle sur laquelle ils glissaient, soit caprice du vent, laissaient toujours, soit à droite, soit à gauche, quelqu'indiscrète ouverture par laquelle l'œil du passant pénétrait dans le magasin, et qui, par la même occasion, permettait que du magasin on pût voir dans la rue.

Au dessus de cette porte et de cette fenêtre était écrite en grandes lettres l'inscription suivante : MESDEMOISELLES RIGOLOT, MARCHANDES DE MODES.

En vérité, ceux qui s'arrêtaient devant l'ouverture que j'ai dénoncée et qui parvenaient à plonger leurs regards dans l'intérieur du magasin ne perdaient pas leur temps et ne regrettaient pas leurs peines.

Digitized by Google

Ce que nous disons là n'a aucun rapport avec les deux propriétaires de l'établissement, toutes deux vieilles filles, ayant dépassé la quarantaine, et ayant depuis longtemps, je présume, perdu toute prétention à inspirer un autre sentiment que le respect.

Non, ce que nous disons là a rapport à deux têtes, les plus adorables que l'on puisse voir, l'une blonde, l'autre brune, placées à côté l'une de l'autre, comme pour se faire valoir mutuellement.

La tête brune avait nom Albine Hardy.

La tête blonde s'appelait Aglaé.

La tête brune : avez-vous connu la belle Marie Duplessis, cette charmante courtisane aux airs de reine, sur laquelle mon fils a fait le roman de la *Dame aux Camélias?* c'était Albine. Ne l'avez-vous

Digitized by Google

pas connue, ? je vais vous dire ce qu'Albine était.

C'était une jeune fille de dix-sept ans, au teint brun et mat, aux grands yeux bruns veloutés, surmontés d'un sourcil noir qu'on eût cru tracé au pinceau, tant l'arc en était à la fois ferme et régulier. C'était une duchesse, c'était une reine, si l'on voulait; mieux que cela encore, c'était quelque chose comme une nymphe de la suite de Diane, mince, svelte, droite et fière; une chasseresse qui eût été splendide à voir avec un feutre sur la tête, une plume sur ce feutre, une amazone flottante au vent, conduisant une troupe de piqueurs sonnant, guidant une meute aboyante. Au théâtre, son aspect eût été grandiose, presque surhumain dans la vie ordinaire. On était tenté de la trouver trop belle, et,

Digitized by Google

pendant un certain temps, personne n'osa l'aimer, tant il semblait probable que cet amour serait perdu et qu'elle n'y répondrait pas.

L'autre, Aglaé, était rose et blonde : je n'ai jamais vu plus jolis cheveux dorés, plus gentils yeux, plus charmant sourire. Plutôt petite que grande, plutôt potelée que mince, plutôt gaie que triste, c'était quelque chose comme un de ces chérubins de Murillo qui baisent les pieds des vierges à moitié voilés par les nuages. Ce n'était ni une bergère de Watteau, ni une paysanne de Greuze. C'était quelque chose entre les deux et participant des deux. Celle-là, on sentait qu'il était doux et facile de l'aimer, quoiqu'il ne fût point facile d'être aimé d'elle.

Son père et sa mère étaient de bons

Digitized by Google

vieux cultivateurs, souche honnête, mais vulgaire, de laquelle on était tout étonné que fût sortie une fleur si fraîche et si parfumée.

Avant l'arrivée des deux étrangères à Villers-Cotterêts, je n'avais pas même remarqué cette couronne printannière à laquelle chaque classe de la société apportait l'une son étoile, l'autre sa fleur.

Les deux étrangères parties, le bandeau que j'avais sur les yeux tomba, et je pus dire : Non-seulement je vis, mais j'existe.

Je me trouvais justement placé par mon âge entre les enfants jouant encore aux barres et au petit palet, comme avait très bien dit la nièce de l'abbé Grégoire, et les jeunes gens déjà en train de devenir des hommes.

Au lieu de redescendre vers les pre-

Digitized by Google

miers, comme m'en avait donné le conseil ma belle Parisienne, je m'accrochai aux seconds en me haussant sur la pointe du pied pour atteindre à mes seize ans.

Au reste, quand on me demandait mon âge, je m'en donnais dix-sept.

Les trois jeunes gens avec lesquels j'étais en liaison la plus intime étaient, le premier, Fourcade, ce directeur de l'enseignement mutuel, envoyé de Paris à Villers-Cotterêts, et qui m'avait servi de vis-à-vis, lors de mon début chorégraphique.

C'était un garçon d'une éducation solide, d'un esprit distingué, fils d'un homme honorablement connu aux affaires étrangères; son père avait très longtemps habité l'Orient, et avait été consul à Salonique.

Digitized by Google

Son choix amoureux s'était fixé sur Joséphine Thiéry, et il passait auprès d'elle tout le temps que lui laissait sa classe.

Le second se nommait Saunier; il avait été mon condisciple chez M. Grégoire, il était second clerc chez Me Perrot, notaire; son père et son grand-père étaient serruriers, et dans les temps de flânerie de ma première jeunesse, je passais une partie de mon temps dans leur forge, à ébrécher leurs limes et à faire des feux d'artifice avec de la limaille de fer.

Saunier avait deux passions entre lesquelles il partageait ses loisirs : l'une, qui, je le crois bien, passait avant l'autre, était la clarinette; l'autre était Manette Thiéry.

Le troisième était Chollet : il servait

Digitized by Google

de lien comme âge entre Fourcade et Saunier; il habitait chez un de mes cousins, nommé Rouny, le père de cet enfant dont j'avais été parrain, à neuf mois, avec Augustine Deviolaine; il y étudiait l'exploitation forestière. Je ne sais pas ce qu'était sa famille, sans doute riche, car lorsque j'allais chez lui, un certain nombre de pièces de 5 fr. éparses sur la cheminée, et au milieu desquelles brillait toujours fastueusement deux ou trois pièces d'or, éblouissaient mes yeux et me causaient une admiration profonde pour la richesse.

Chollet n'avait pas reçu d'éducation, mais il ne manquait pas d'un certain esprit naturel. Il était assez beau garçon, grâce à des yeux magnifiques et à des dents splendides, d'ailleurs grêlé de visage et un peu vulgaire de façons.

Digitized by Google

Il essayait de changer chez Louise Brezette l'amour du créateur en amour pour la créature.

Voilà quels etaient mes trois amis les plus familiers. Il en résulta que, lorsqu'il s'agit pour moi de faire un choix à mon tour, quoique j'eusse été élevé mi-partie chez M. Deviolaine, mi-partie chez M. Collard, ce ne fut ni à la société aristocratique, ni à la société bourgeoise, qui d'ailleurs se serait moquée de moi, que je demandai de m'initier à ce charmant mystère de la vie qu'on appelle l'amour, mais à la société à laquelle s'étaient presque exclusivement consacrés mes trois amis.

Chacune des jeunes filles que j'ai nommées avait une liaison, sérieuse ou non. Au reste, elles jouissaient toutes d'une liberté charmante, et qui tenait sans

Digitized by Google

doute à la confiance que les parents avaient dans leurs vertus. Mais enfin, à quelque cause que cela tînt, il y avait à Villers-Cotterêts une habitude toute anglaise, c'était une facilité de fréquentation entre jeunes gens de sexe différents que je n'ai jamais vue dans aucune autre ville de France.

Liberté d'autant plus singulière que tous les parents de ces jeunes filles étaient parfaitement honnêtes, et avaient, au fond du cœur, la conviction profonde que toutes ces barques, lancées sur le fleuve du Tendre, étaient gréées de voiles blanches et couronnées de fleurs d'oranger.

Et, chose plus singulière encore, c'était vrai pour la plus grande partie des dix ou douze couples amoureux qui formaient notre société.

Digitized by Google

J'attendis patiemment qu'un de ces nœuds se dénouât ou se rompît.

Le hasard me servit. Après six semaines ou deux mois de surnumérariat, une de ces liaisons à peine nouée se dénoua. Le fils d'un cultivateur, nommé Richoux, avait songé à épouser sa voisine, Aglaé. Les parents du jeune homme, plus riches que ceux de la jeune fille, mirent opposition à ces naissantes amours, et la belle blonde, charmante comme la Grâce dont elle portait le nom, se trouvait libre.

Pendant ces six semaines j'avais beaucoup gagné en voyant faire les autres. D'ailleurs, cette fois, je n'avais plus affaire à une Parisienne exigeante et railleuse, connaissant son monde autant que moi je le connaissais peu. Non, j'avais affaire à une jeune fille plus timide que

Digitized by Google

moi, qui prenait au sérieux mes semblants de courage, et qui, pareille à cette grenouille de la fable, qui saute dans son étang quand un lièvre effaré passe près d'elle, avait la bonté de me craindre et de me prouver qu'il était possible que je rencontrasse encore moins hardi que moi.

Alors commença pour moi cette première série de jours dorés dont le reflet se prolonge sur toute la vie, cette charmante lutte de l'amour qui demande sans cesse et qui ne se lasse pas d'un éternel refus, ces conquêtes successives de petites faveurs dont chacune, au moment où on l'obtient, vous remplit l'âme de joie; période matinale et fugitive d'une vie qui, pareille à l'aurore, plane au dessus du monde en secouant à pleines mains des fleurs sur la tête de

Digitized by Google

tous les hommes, et précède, noyée dans l'aube juvénile de la puberté, le soleil ardent des grandes passions.

En effet, c'était une douce vie que celle-là : le matin, à mon réveil, ma mère, avec son œil souriant et ses longs baisers, suspendus à ses lèvres; de neuf heures à quatre heures, le travail, travail qui eût été ennuyeux, c'est vrai, si j'eusse été obligé de comprendre ce que j'écrivais; mais qui était facile et commode en ce que, tout en copiant des yeux et de la main, l'esprit restait libre et s'amusait à causer avec le cœur. Puis, de quatre heures à huit heures, ma mère encore, et à huit heures, la joie, l'amour, la vie, l'espérance, le bonheur.

En effet, c'était à huit heures l'été, à six heures l'hiver que nos jeunes amies,

Digitized by Google

libres à leur tour, venaient nous rejoindre à un endroit convenu, nous tendaient leurs fronts ou leurs joues roses, et nous serraient la main, sans prendre la peine, par une coquetterie mal entendue, ou par un hypocrite calcul, de nous cacher leur joie de se retrouver avec nous. Alors, si c'était l'été et si le temps était beau, le parc était là avec sa pelouse moussue, ses sombres allées, ses brises tremblantes dans les feuilles, et pendant les nuits de lune, ses larges partis pris d'obscurité et de lumière. Alors un promeneur solitaire eût vu passer cinq ou six couples espacés à des distances calculées, pour avoir l'isolement sans avoir la solitude.

Si c'était l'hiver ou s'il faisait mauvais, on se réunissait chez Louise Brezette presque toujours. La mère et la tante se

Digitized by Google

retiraient au fond, nous abandonnant les deux premières pièces, dont nous nous emparions; puis, éclairés seulement par une lampe brûlant dans la troisième, et à la lueur de laquelle la mère de Louise brodait, tandis que la tante lisait l'*Imitation de Jésus-Christ* ou le *Parfait Chrétien*, nous causions, serrés les uns contre les autres, presque toujours à deux sur une seule chaise, nous répétant ce que nous nous étions dit la veille, mais trouvant ce que nous disions toujours nouveau.

A dix heures, la soirée était rompue. Chacun reconduisait chez elle la jeune fille dont il s'était fait le serviteur. Arrivée à la porte de la maison, elle accordait encore à son cavalier une demi-heure, une heure parfois, aussi douce pour elle que pour lui. Assis tous deux

Digitized by Google

sur le banc qui avoisinait cette porte, ou debout dans l'allée même qui conduisait à la chambre maternelle, dont on entendait de temps en temps sortir une voix grondeuse qui appelait et à laquelle on répondait dix fois avant que d'obéir : Me voilà, maman.

Le dimanche, on se réunissait à trois heures, c'est à dire après vêpres ; on se promenait, on dansait, on valsait, on ne rentrait qu'à minuit.

Puis il y avait les fêtes des villages voisins, moins élégantes, moins fashionnables, moins aristocratiques certainement que celle de Villers-Cotterêts, où l'on allait par troupes joyeuses, et desquelles on revenait par couples espacés et silencieux.

A l'une de ces fêtes, je rencontrai

Digitized by Google

un jeune homme d'un an moins âgé que moi.

Je demande la permission d'en parler avec quelques détails, car il a eu une immense influence sur ma vie.

Digitized by Google

Digitized by Google

Adolphe de Leuwen.

C'était à la fête d'un charmant village situé à une lieue de Villers-Cotterêts et nommé Torcy, perdu au beau milieu de grands bois comme un nid l'est dans les hautes branches. J'avais pour un instant laissé mes compagnons dans le rond de danse, et je m'étais éloigné pour al-

Digitized by Google

ler faire une visite à un fermier, vieil ami de mon père, dont la ferme était distante du village d'un quart de lieue à peu près.

La route que je suivais pour me rendre chez lui était un joli sentier tracé au pied d'une colline, bordé à droite et à gauche d'une double haie d'épines blanches, et tout parsemé de ces petites paquerettes à cœurs d'or et à feuilles teintées de rose à leur extrémité.

Tout à coup, au coude du chemin, dans un rayon de soleil qui les baignait tous trois de lumière, je vis apparaître, venant à moi, trois personnes dont deux m'étaient bien connues, mais dont la troisième m'était totalement étrangère.

Les deux personnes qui m'étaient connues étaient, l'une Caroline Collard,

Digitized by Google

devenue, comme je l'ai dit plus haut, baronne Capelle.

L'autre était sa fille, Marie Capelle, âgée de trois ans, alors, et qui depuis, pour son malheur, fut madame Lafarge.

La troisième personne, celle qui m'était étrangère et qui ressemblait au premier aspect à un étudiant allemand, était un jeune homme de seize à dix-sept ans, vêtu d'une veste grise, d'une casquette de toile cirée, d'un gilet chamois et d'un pantalon bleu clair ; presque aussi collant que le mien, et qui n'offrait avec lui que cette différence, que chez moi c'étaient les bottes qui recouvraient le pantalon, tandis que chez lui, au contraire, c'était le pantalon qui recouvrait les bottes.

Ce jeune homme, grand, sec, brun, aux cheveux noirs coupés en brosse, aux

Digitized by Google

yeux admirables, au nez fortement accentué, aux dents blanches comme des perles, à la démarche nonchalante et aristocratique, était le vicomte Adolphe Ribbing de Leuwen, futur auteur de *Vert-Vert* et du *Postillon de Lonjumeau*, et fils du comte Adolphe-Louis Ribbing de Leuwen, l'un des trois seigneurs suédois inculpés dans le meurtre de Gustave, roi de Suède.

C était une vieille et noble famille que celle des comtes de Leuwen, habitués à soutenir les luttes royales et habitués à traiter de Majesté à Majesté avec les puissants de la terre.

Ce fut un Ribbing qui se leva, en 1520 contre le tyran Christiern, qui avait fait égorger ses deux enfants.

Il y avait une triste et mélancolique légende dans la famille : c'était celle de

Digitized by Google

ces deux enfants décapités, l'un à douze ans, l'autre à trois ans.

Le bourreau venait de trancher la tête à l'aîné et s'emparait du second pour l'exécuter à son tour, lorsque le pauvre petit lui dit avec sa douce voix :

« Oh ! je t'en prie, ne salis pas ma collerette comme tu viens de le faire à mon frère Avel, car maman me gronderait. »

Le bourreau avait deux enfants, juste du même âge que ceux-là. Emu à ces paroles, il jeta son épée et se sauva tout éperdu.

Christiern envoya à sa poursuite des soldats qui le tuèrent.

Le père d'Adolphe, que j'ai beaucoup connu depuis, et qui m'aimait comme son second enfant, était alors un homme de cinquante ans, d'une distinction suprême, d'un esprit charmant, quoi-

Digitized by Google

qu'un peu railleur, d'un courage à toute épreuve.

Il avait été élevé à l'école militaire de Berlin, était venu très jeune en France, en qualité de capitaine dans un de ces régiments étrangers que le roi Louis XVI avait à sa solde, et qui lui firent d'autant plus de tort qu'ils le défendirent plus loyalement. Il avait été présenté à Marie-Antoinette par le comte de Fersen, et sous les auspices de l'illustre favori, il avait été admirablement reçu par la reine.

Il avait, au reste, gardé de la pauvre femme un souvenir tout de respect et de vénération, et trente ans après sa mort, je l'ai souvent entendu parler d'elle avec une voix pleine de larmes.

Il fut rappelé en Suède vers la moitié de l'année 1791. Fiancé à une de ses

Digitized by Google

cousines qu'il adorait, il croyait revenir pour l'épouser, lorsqu'arrivé à Stockholm, il apprit qu'un ordre du roi Gustave III avait disposé de sa main, et qu'elle était la femme du comte d'Essen.

Dans un premier jet de désespoir, le comte de Ribbing provoqua le mari, un duel s'en suivit, et le comte d'Essen tomba la poitrine traversée d'un coup d'épée, qui le cloua pendant six mois sur son lit.

La Suède, à cette époque, était dans un grand trouble, le roi venait de forcer la diète d'accepter l'acte d'union et de sûreté : c'était à Gèfle que s'était accompli ce coup d'Etat qui investissait le roi seul du droit de paix et de guerre.

Au reste, depuis longtemps la lutte existait entre la royauté et l'aristocratie. Marié en 1766 à Sophie-Madeleine de

Danemarck, le roi n'avait pas encore d'héritier de sa couronne en 1766. Or, la noblesse suédoise attribuait la stérilité de la reine aux mêmes causes apparentes auxquelles on attribuait celle de Louise de Vaudemont, femme de Henri III. Comme le dernier Valois, Gustave avait des favoris dont la familiarité faisait tenir sur le prince les propos les plus étranges. Les seigneurs décidèrent en conséquence un beau jour qu'il serait fait au roi des remontrances sur la stérilité de la reine, et qu'il serait supplié de faire cesser cette stérilité par tous les moyens qu'il aurait en son pouvoir.

Gustave promit d'aviser.

Alors, on dit qu'il se passa une chose étrange.

Le soir même du jour où il avait engagé sa parole aux seigneurs suédois,

Digitized by Google

il prit son écuyer Monck, le conduisit au lit de la reine, et là, devant la pauvre femme toute rougissante, il lui exposa le service qu'il demandait de lui, et sortit en l'enfermant dans la chambre royale.

Quelque temps après, la grossesse fut proclamée, et la reine accoucha d'un prince qui, après la mort de son père, règna sous le nom de Gustave IV.

On sait qu'en 1809 les Etats de Suède proclamèrent sa déchéance.

J'ai beaucoup connu son fils en Italie, où il voyageait sous le nom du comte de Vasa.

En 1770, Gustave, alors âgé de vingt-quatre ans, était venu en France sous le nom de comte de Haga. Sous ce nom, il avait visité une espèce de devineresse qui, dans des extases magnétiques, pré-

Digitized by Google

disait l'avenir. A peine lui eût-elle touché la main, qu'elle l'invita à prendre garde à l'année 1792, lui annonçant que dans le cours de cette année il devait, par un coup d'arme à feu, courir danger de mort.

Gustave était brave, il avait souvent payé de sa personne; il raconta plus d'une fois la prédiction en riant, mais ne s'en inquiéta jamais.

A la suite de cette diète de 1792, pendant laquelle la noblesse avait perdu le reste de ses priviléges, une conspiration déjà entamée se renoua.

Les principaux conjurés furent : Ankarstroëm, le comte de Ribbing, le comte de Horn, le baron d'Erenswared et le colonel Liliehorn.

Ankarstroëm et Ribbing, outre les griefs généraux qui aigrissaient la noblesse

Digitized by Google

contre le roi, avaient des motifs particuliers de haine.

Ankarstroëm avait perdu, par l'intervention du roi, un procès qui avait entraîné avec lui la moitié de sa fortune.

Le comte de Ribbing, comme nous l'avons dit, avait à venger sur le roi une perte bien autrement douloureuse que celle d'un procès, la perte de sa fiancée.

Les autres faisaient du meurtre projeté de Gustave, une affaire de caste, voilà tout.

On résolut d'exécuter ce meurtre au milieu d'un bal masqué qui devait avoir lieu dans la salle de l'Opéra, pendant la nuit du 15 au 16 mars 1792.

La veille, le roi reçut une lettre anonyme qui lui donnait avis du complot

Digitized by Google

et qui lui annonçait qu'il serait assassiné pendant la nuit.

— Ah! oui, dit Gustave, en effet, même chose a été prédite, il y a vingt-deux ans, au comte de Haga; mais il n'ajouta pas plus de foi alors à la prédiction que n'en ajoute aujourd'hui le roi de Suède.

Et haussant les épaules, il froissa le billet entre ses mains et le jeta au feu.

Cependant on assure que, dans la nuit du 14 au 15, Gustave, déguisé, alla consulter la fameuse sibylle Arfvedson, laquelle, confirmant la prédiction de la somnambule française et l'avis de la lettre anonyme, lui déclara qu'il devait être assassiné avant que trois jours fussent écoulés.

Soit courage réel, soit incrédulité, Gustave ne voulut rien changer aux

Digitized by Google

projets arrêtés ni prendre aucune précaution, et le soir, à 11 heures, il se rendit au bal masqué.

La veille, on avait tiré au sort pour arrêter lequel des conjurés devait tuer le roi. Gustave était si fort détesté de la noblesse, que chacun réclamait le dangereux honneur de porter le coup mortel.

Le sort avait désigné Ankarstroëm.

On assure qu'un des conjurés lui offrit alors une donation, non seulement des biens qu'il possédait à cette époque, mais encore de ceux qui devaient lui revenir un jour, s'il voulait lui céder sa place; Ankarstroëm refusa.

Le moment venu, comme plusieurs seigneurs étaient vêtus de costumes pareils à celui du roi, Ankarstroëm pensa

Digitized by Google

tout à coup qu'il pouvait se tromper et tirer sur un autre que sur Gustave.

Mais le comte de Horn le rassura en lui disant :

— Tire hardiment sur celui à qui je dirai : *Bonjour, beau masque.* Ce sera le roi.

Il était deux heures du matin. Gustave se promenait, appuyé au bras de ce même comte d'Essen qu'il avait marié à la fiancée de Ribbing, lorsque le comte de Horn s'approcha de lui et lui dit : *Bonjour, beau masque.*

Au même instant, une détonation sourde se fit entendre, Gustave chancela, en disant :

— Je suis mort!

A part ceux qui entouraient le roi, personne ne s'était aperçu de l'événement : le pistolet était caché dans un

Digitized by Google

manchon; au milieu du bruit des conversations et des accords de l'orchestre, la détonation s'était perdue.

Quant à la fumée, elle était restée ensevelie dans le manchon.

Cependant, au cri du roi et en le voyant tomber pâlissant au bras d'Essen, chacun accourut. Dans le mouvement qui se fit, il fut alors facile à Ankarstroëm de s'éloigner du roi et même de sortir de la salle; mais dans le trajet il avait laissé tomber un de ses pistolets.

Le pistolet fut ramassé chaud et fumant encore.

Le lendemain tous les armuriers de Stockholm furent interrogés, et l'un d'eux reconnut le pistolet pour l'avoir vendu à Ankarstroëm.

Une heure après, Ankarstroëm était

Digitized by Google

arrêté chez lui et une commission spéciale était nommée pour le juger.

Il avoua le crime, mais en le glorifiant. Quant à ses complices, quelque promessse qui lui fût faite, il refusa de les dénoncer.

Le procès fut mené lentement; on espérait toujours qu'Ankarstroëm parlerait. Enfin le 29 avril 1792, c'est-à-dire quarante-quatre jours seulement après le meurtre, il fut condamné.

L'arrêt portait qu'il serait battu de verges pendant trois jours, puis décapité.

Malgré la longueur et l'ignominie du supplice, Ankarstroëm conserva sa fermeté jusqu'au dernier moment. Traîné au supplice dans une charrette, il étendit des regards parfaitement tranquilles sur les milliers de spectateurs, pressés

Digitized by Google

autour de l'échafaud. Arrivé sur la plate-forme, il demanda quelques secondes pour se réconcilier avec Dieu; ce délai lui fut accordé; il se mit à genoux, fit sa prière et se livra aux exécuteurs.

Il n'avait pas encore trente-trois ans accomplis.

Ribbing, qui avait été arrêté en même temps qu'Ankarstroëm, n'en avait, lui, que vingt-et-un. Il allait être condamné à mort comme Ankarstroëm, et le duc de Sudermanie, régent du royaume pendant la minorité de Gustave IV, pressait l'instruction, lorsqu'un illuminé, disciple de Swedenborg, vint le trouver et lui annonça que le maître lui était apparu, lui avait déclaré que non seulement Ribbing était innocent, mais encore que chaque cheveu qui tomberait de sa tête coûterait un jour de vie au duc de Su-

Digitized by Google

dermanie. Le duc, swedenborgiste lui-même, s'effraya à cette idée, et Ribbing, au lieu de partager le sort d'Ankarstroëm, fut condamné à un exil éternel.

Comme on ne pouvait faire moins pour le comte de Horn et pour Lilliehorn que l'on faisait pour Ribbing, tous deux obtinrent la même faveur.

La confiscation des biens suivait l'exil.

Heureusement la confiscation de ces biens ne devait avoir lieu, pour le comte de Ribbing, qu'après la mort de sa mère, qui, lui vivant, héritait de lui, et sa mere était encore jeune.

Le comte partit pour la France, qui était en pleine révolution, et y arriva pour voir les 2 et 3 septembre et le 21 janvier. Son adoration pour la reine le fit éclater en reproches contre ces jours

Digitized by Google

terribles. Il fut arrêté, et lui, régicide, allait être livré au tribunal révolutionnaire, comme trop sympathique aux malheurs d'un roi, lorsque Chaumette le fit mettre en liberté, lui donna un passeport et l'aida à sortir de Paris.

Le comte se rendit alors en Suisse. Il était jeune, il était si beau qu'on ne l'appelait que le beau régicide. Il fut présenté à madame de Staël, qui lui accorda une grande part dans son amitié. Deux ou trois cents lettres de madame de Staël, que le comte de Ribbing reçut d'elle pendant tout le cours de la vie de l'illustre auteur de *Corinne*, prouvent que cette amitié ne fut point passagère.

Madame de Staël était entourée d'un cercle d'amis, dont quelques-uns avaient été ceux du comte de Ribbing. Cette pe-

Digitized by Google

tite cour, moitié politique, moitié littéraire, ne s'occupa alors que d'une chose, ce fut de secourir, de cacher, de protéger les émigrés contre les persécutions des magistrats des cantons helvétiques, qui avaient la main forcée par les exigences continuelles du gouvernement révolutionnaire de Paris.

Après le 9 thermidor, le comte de Ribbing put rentrer en France, où il acheta à très bas prix trois ou quatre châteaux et deux ou trois abbayes. Au nombre des châteaux étaient Villers-Hellon, Brunoy et Quincy.

Le comte avait fait toutes ces acquisitions, sur simples recommandations, soit de ses amis, soit de son notaire. Villers-Hellon, entre autres, lui était complétement inconnu. Un beau matin, il résolut d'aller visiter cette charmante

Digitized by Google

propriété qu'on lui avait beaucoup vantée. Malheureusement, le moment était mal choisi pour en apprécier tous les charmes; un arrêté de la commune de Villers-Hellon avait livré le château à une association de cordonniers, qui exécutaient des souliers pour l'armée. Les honorables disciples de saint Crépin s'étaient, en conséquence, emparés du domaine, avaient établi leurs ateliers dans les salons et dans les chambres, et, pour plus de facilité de communication, ils avaient fait des ouvertures dans les plafonds. Quand c'était une communication orale qu'ils avaient à se faire, elle se faisait de cette façon par le judas, sans que celui qui avait à faire cette communication eût besoin de quitter sa place. Quand c'était une visite à accomplir de bas en haut, ou de haut en bas, des

Digitized by Google

échelles appliquées aux ouvertures économisaient les tours et détours que nécessite toujours un escalier.

On comprend que de pareils locataires nuisaient fort à l'aspect du château que venait d'acheter le comte; aussi fut-il effrayé de la vue et surtout de l'odeur, et s'enfuit-il précipitamment à Paris.

Quelques jours après il racontait, avec l'esprit qui lui était particulier, sa mésaventure devant M. Collard, alors attaché à la fourniture des armées. M. Collard, plus habitué à l'appréciation des choses matérielles que le noble proscrit, lui offrit alors de reprendre son marché. M. de Ribbing y consentit, et Villers-Hellon devint, à partir de ce moment, la propriété de M. Collard.

Heureusement le comte de Ribbing avait encore deux ou trois autres châ-

Digitized by Google

teaux, où, à défaut de celui qu'il venait de vendre, il pouvait établir sa résidence. Il choisit Brunoy, qu'il céda plus tard à son ami Talma, comme il avait cédé Villers-Hellon à son ami Collard, et s'établit au château de Quincy.

Pendant tout le règne de Napoléon, le comte de Ribbing demeura fort tranquillement, l'hiver à Paris, l'été à la campagne, se livrant à l'agriculture, pêchant dans ses étangs, dans lesquels on prit un jour un si énorme brochet, que, mis dans le plateau d'une balance et Adolphe dans l'autre, le brochet eut l'honneur de l'emporter.

Plusieurs fois, Napoléon offrit du service à M. de Ribbing ; mais, dans cette prévision qu'avec les idées envahissantes du conquérant il serait forcé de porter les armes contre lui, il refusa.

Digitized by Google

Au second retour des Bourbons, les vengeances rétrospectives qui s'exercèrent allèrent chercher M. de Ribbing dans sa retraite; forcé de s'exiler, il passa la frontière, et sous un nom supposé se rendit à Bruxelles avec sa femme et son fils.

Mais l'incognito du comte de Ribbing devait bientôt être trahi, dans des circonstances qui donneront une idée de son caractère.

A Bruxelles, le comte se trouva à table d'hôte avec des officiers étrangers qui, tout enorgueillis de la victoire de Waterloo, maltraitaient fort la France et surtout les Français. Un colonel, couvert de décorations, se faisait surtout remarquer par l'exagération de ses attaques : la conversation avait lieu en allemand; mais pour le comte de Ribbing,

Digitized by Google

élevé à Berlin, l'allemand était presque une langue nationale; il ne perdait donc pas un mot de la conversation, à laquelle il paraissait complétement étranger. Tout à coup il se leva, s'avança avec son calme habituel vers le colonel, lui donna une paire de soufflets, accompagna cette paire de soufflets de l'énumération de ses prénoms et qualités, et revint tranquillement à sa place.

Cauchois-Lemaire était à cette table, tout jeune homme encore, avec le poète Arnault, déjà vieux. Tous deux, au risque de ce qui pouvait leur en arriver de mal, offrirent comme témoins leurs services au colonel Ribbing.

Par bonheur, ces services furent inutiles, le colonel ne se battit point.

C'est qu'en effet, la liste des trente-huit, avait, aux dépens de la France, en-

Digitized by Google

richi Bruxelles. Arnault, Excelmans, Regnault de Saint-Jean-d'Angely, Cambacérès, Maret, Cauchois-Lemaire, étaient proscrits. M. de Ribbing se lia avec eux, et avec eux fonda le *Nain jaune*, journal dont la réputation fut bientôt européenne.

A la suite d'un article publié dans ce journal, le gouvernement prussien demanda que l'auteur de cet article fut livré.

Il ne s'agissait rien moins que d'emprisonnement à perpétuité dans une citadelle. La Prusse, on le sait, est encore le pays des citadelles, et a été longtemps celui des emprisonnements.

Cependant le roi Guillaume laissa au comte de Ribbing le choix d'être livré à la Prusse ou à la France, à peu près comme le cuisinier laisse au poulet le

Digitized by Google

choix d'être mis à la broche ou en fricassée. M. de Ribbing opta pour la France.

Il fut pris, mis dans une chaise de poste avec son fils, et conduit aux portes de Condé.

Là il s'orienta, cherchant auquel de ses anciens amis il pouvait aller demander l'hospitalité.

Le plus proche de lui était M. Collard.

Il s'achemina vers Villers-Hellon.

Il va sans dire qu'il y fut reçu cœur et bras ouverts; il habitait depuis trois jours ce charmant domaine, si fort changé depuis le temps des cordonniers, qu'il ne voulait pas absolument le reconnaître, quand je rencontrai son fils Adolphe de Leuwen, donnant le bras à madame Capelle, et la main à la petite Marie.

Digitized by Google

Digitized by Google

Le vicomte Adolphe Ribbing de Leuwen.

Il y avait longtemps que je n'avais vu quelqu'un de la famille Collard, madame Capelle, qui était parfaite pour moi, et qui, dans les ridicules que l'on me reprochait, et que je possédais, je ne m'en cache pas, à un certain degré, faisait la part de la jeunesse, madame Capelle,

Digitized by Google

en me présentant Leuwen comme un futur ami à moi, m'invita, pour faire plus ample connaissance, à un déjeûner qui devait avoir lieu le lendemain dans la forêt, et, à la suite du déjeûner, à venir passer deux ou trois jours au château de Villers-Cotterêts.

On comprend que j'acceptai tout cela.

La fête de Torcy se passa comme toutes nos charmantes fêtes de village avaient l'habitude de se passer, c'est à dire avec force danses, force rires.

Je ne me rappelle rien de charmant comme ce retour à dix ou onze heures du soir, sous la voûte épaisse et tremblante des grands arbres, au milieu du silence majestueux de la nuit; on eût dit une vue de l'Elysée antique, avec ses ombres se promenant muette dans l'obscurité.

Digitized by Google

Car les ombres qui se promenaient dans ces Elysées terrestres parlaient si bas, si bas, qu'on eût juré qu'elles étaient muettes.

J'avais été obligé de retourner à Villers-Cotterêts pour reconduire Adèle, à laquelle j'avais été obligé de faire comprendre, à force de diplomatie, la nécessité où j'étais de conserver des relations avec la famille Collard. C'était une si excellente personne, elle avait le cœur si bon, l'esprit si droit, qu'elle comprit cela, et que, le cœur un peu gros de me prêter à un pareil groupe de jeunes filles, belles et aristocratiques à faire mourir des princesses de jalousie, elle me donna un congé de trois jours.

A neuf heures du matin je partis, afin d'être à dix heures au lieu du rendez-vous. Tout le monde avait passé la nuit

Digitized by Google

à Torcy, chez M. Leroy, où j'eusse passé la nuit comme les autres, si je n'eusse pas été impérieusement rappelé à Villers-Cotterêls par la nécessité que j'ai dite. Mais qu'était-ce qu'une pareille course! J'avais de bonnes jambes, et à ces jambes des bottes qui pouvaient défier celles de l'ogre du *Petit-Poucet*.

En moins de trois quarts d'heure j'aperçus les premières maisons du village, avec l'étang au fond de la vallée, tranquille et resplendissant comme un miroir. Au bord de l'étang se promenait Adolphe de Leuwen.

Je me doutai bien que personne n'était encore levé à la ferme, et j'allai à Adolphe. Il tenait à la main un crayon et des tablettes et gesticulant; lui si flegmatique, d'une façon qui m'eût inquiété pour l'état de son esprit, si je

Digitized by Google

n'eusse cru qu'il répétait une leçon d'armes.

En m'apercevant, il s'arrêta et rougit légèrement.

— Que diable faisiez-vous donc là ? lui demandai-je.

— Mais, répondit-il avec quelque embarras, je faisais des vers.

— Des vers ! vous faites des vers ?.....

— Mais oui..., quelquefois, dit-il en souriant.

— Et à qui faisiez-vous des vers ?

— A Louise.

— Louise Collard ?

— Oui.

— Tiens, tiens, tiens !

L'idée qu'on pût faire des vers à Louise Collard, si adorable qu'elle fût, ne m'était jamais venue à l'esprit. Pour moi, Louise était toujours la charmante en-

Digitized by Google

fant portant des robes courtes et des pantalons festonnés, mais pas autre chose.

— Ah ! vous faisiez des vers à Louise, repris-je et à quel propos ?

— Vous savez qu'elle va se marier?

— Louise ! Non... je ne savais pas cela, et à qui ?

— A un Russe... Comprenez-vous... Il faut empêcher ce mariage.

— Il faut empêcher ce mariage ?

— Oui, il ne faut pas permettre qu'une si charmante personne quitte la France.

— Tiens, au fait, j'en serais fâché, moi, qu'elle quittât la France. Je l'aime beaucoup... et vous ?

— Moi ! je ne la connais que depuis trois jours.

— Eh bien ! mais c'est bien d'empê-

Digitized by Google

cher qu'elle ne quitte la France; mais comment l'empêcherons nous?

— Je lui ai fait des vers de mon côté. Faites-lui en du vôtre.

— Moi!

— Oui, vous... Vous avez été élevé avec elle, cela lui fera plaisir.

— Mais moi, je ne sais pas faire des vers; je n'ai jamais fait que des bouts-rimés avec l'abbé Grégoire, et il m'a toujours dit qu'ils n'étaient pas bons.

— Ah bah! quand vous serez amoureux, cela viendra tout seul.

— Non. Je suis amoureux et cela ne vient pas. Montrez-moi donc vos vers.

— Oh! c'est un simple quatrain.

— Montrez toujours.

Digitized by Google

Adolphe tira ses tablettes et me lut ces quatre vers :

« Pourquoi, dans la *froide Ibérie*,
» Louise, ensevelir de si charmants attraits?
» Les Russes, en quittant notre belle patrie,
» Nous juraient cependant une éternelle paix. »

Je demeurai émerveillé. C'étaient de vrais vers, des vers dans le genre de Demoustiers. J'avais donc devant moi un poète; je fus tenté de saluer.

— Comment trouvez-vous mon quatrain? demanda de Leuwen?

— Ma foi! très beau.

— Tant mieux.

— Et vous allez le donner à Louise?

— Oh! non, je n'oserai pas; je l'écrirai sur son album sans lui rien dire, et en le feuilletant, elle le trouvera.

— Bravo!

Digitized by Google

— Et vous, que ferez-vous?

— A propos de quoi?

— A propos de ce mariage.

— Oh! moi, comme je ne me sens point capable de faire un quatrain de la force du vôtre, je lui dirai : Tu vas donc te marier avec un Russe, ma pauvre Louise... ; tu as bien fort.

— Je ne crois pas, dit Adolphe, que cela fasse l'effet de mon quatrain.

— Je ne crois pas non plus; mais enfin, que voulez-vous? chacun se sert de ses armes. Ah! si le Russe voulait se battre avec moi au fusil, je suis bien sûr qu'il n'épouserait pas Louise.

— Vous êtes donc chasseur?

— Un peu. Comment voulez-vous qu'on ne soit pas chasseur au milieu d'une pareille forêt? Eh! tenez, une poule d'eau! Et je lui montrai du doigt,

Digitized by Google

en la mettant en joue avec ma canne, une poule d'eau qui nageait dans les roseaux de l'étang.

— Pan !

— C'est une poule d'eau, cela?

— Mais oui. D'où venez-vous donc que vous ne connaissez pas une poule d'eau?

— Je viens de Bruxelles.

— Je vous croyais Parisien.

— Je suis né à Paris, en effet, mais en 1815 nous avons quitté Paris et nous avons été habiter Bruxelles, où nous étions depuis trois ans quand on nous a forcés d'en sortir, mon père et moi.

— Et qui vous a forcés d'en sortir?

— Mais Guillaume.

— Qu'est-ce que cela, Guillaume?

— Qu'est-ce que Guillaume? C'est le roi des Pays-Bas. Vous ne saviez pas

Digitized by Google

que le roi des Pays-Bas s'appelât Guillaume.

— Ma foi, non.

— Eh bien! il doit vous sembler moins extraordinaire maintenant que je ne sache pas ce que c'est qu'une poule d'eau.

En effet, comme on voit, nous avions chacun notre ignorance; seulement la mienne était moins pardonnable que celle de Leuwen.

De Leuwen grandit d'une seconde coudée dans mon esprit. Non seulement il était poète, mais encore il avait dans le monde une si grande importance, que le roi Guillaume s'était inquiété de lui et de son père au point de les mettre tous deux hors de ses Etats.

Et maintenant, lui demandai-je, vous demeurez à Villers-Hellon?

Digitized by Google

— Oui; M. Collard est un ancien ami de mon père.

— Pour combien de temps y demeurez-vous?

— Pour tout le temps qu'il plaira aux Bourbons de nous laisser en France.

— Ah ça, mais vous avez donc quelque chose à démêler avec les Bourbons?

— Nous avons, dit en souriant Adolphe, quelque chose à démêler avec tous les rois.

Cette phrase, dite assez majestueusement, acheva de m'étourdir. Par bonheur, à ce moment parut sur le seuil de la ferme toute la nuée rose et blanche de nos belles convives. Deux ou trois chars-à-bancs attendaient pour les conduire au lieu désigné; les hommes devaient aller à pied. Le rendez-vous était

Digitized by Google

distant d'un quart de lieue à peine du village.

Une longue table de trente couverts était dressée sous une voûte de feuilles, à dix pas à peine d'une source claire, fraîche, murmurante. Toutes ces jeunes filles, toutes ces jeunes mères, tous ces petits enfants semblaient des fleurs des bois, s'ouvrant à l'air plein de brises et d'arômes : les unes pâles et cherchant l'ombre et la verdure, les autres aux vives couleurs, demandant du jour, du bruit, du soleil, des admirateurs.

Oh ! mes beaux bois, mes vastes ombrages, mes solitudes chéries ! Je vous ai revus depuis, mais aucune ombre ne glissait plus sous vos arceaux verts et dans vos lointains bleuâtres ! Qu'avez-vous fait de tout ce monde charmant, évanoui avec ma jeunesse ? Pourquoi

Digitized by Google

donc d'autres générations ne sont-elles pas venues, pâles et roses, vives ou nonchalantes, bruyantes ou silencieuses, remplacer celles-là ? Est-ce que cette efflorescence d'un instant est disparue à jamais ? Est-ce elle qui manque réellement ou sont-ce mes yeux qui ne voient plus ?

Le soir, on partit pour Villers-Hellon. Tout était si bien distribué dans le délicieux petit château, que chacun avait sa chambre et son lit; et quelquefois nous nous y trouvions trente ou quarante.

J'ai raconté de quelles persécutions nocturnes le pauvre Héraux avait été victime quand il venait nous visiter aux Fossés. Cette fois, c'était à notre tour à les subir.

Nos chambres avaient été machinées d'avance comme un théâtre de féerie.

Digitized by Google

Le machiniste en chef était le médecin de la maison Manceau. Il avait remplacé un vieux médecin de Soissons, nommé M. Paroisse.

Je dirai tout à l'heure à quelle occasion il l'avait remplacé.

Les aides machinistes étaient Louise, Cécile et Augustine.

Les victimes désignées d'avance, Hippolyte Leroy, de Leuwen et moi.

Hippolyte Leroy était à cette époque un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, cousin de M. Leroy, de Torcy.

Il sortait des gardes-du-corps, et était secrétaire de l'inspection à Villers-Cotterêts.

Il devint plus tard mon cousin, en épousant Augustine Deviolaine.

Nos trois chambres communiquaient.

Digitized by Google

Nous montâmes dans nos chambres vers minuit et demi.

De Leuwen se coucha le premier. A peine fut-il dans son lit qu'il commença à se plaindre de démangeaisons insupportables. Son lit était saupoudré de cette substance que vendent les charlatans et qu'on appelle du poil à gratter.

Ceux qui ne connaissent pas cette poudre peuvent se rappeler la fameuse scène de Robert-Macaire, dans laquelle les deux héros de l'ouvrage trouvent une malle, et dans cette malle un nombre indéfini de petits paquets contenant une substance inconnue dont la propriété leur est révélée par le contact.

Au bout de cinq minutes, Adolphe de Leuwen se grattait à lui seul comme Robert-Macaire et Bertrand à la fois.

Nous accordâmes à de Leuwen la

Digitized by Google

somme de commisération qui lui était raisonnablement due.

Nous lui donnâmes le conseil de s'épiler de son mieux, de s'envelopper dans le rideau de son lit et de s'endormir sur un canapé.

Puis nous regagnâmes nos lits à nous, bien convaincus que nous allions les trouver en tout pareils à celui de Leuwen.

Mais nous les découvrîmes inutilement. Ils nous apparurent purs de toute préparation du même genre.

Nous nous couchâmes. Au bout de cinq minutes, Hippolyte Leroy poussa des cris aigus.

En s'allongeant, il avait senti au bout de ses pieds un bout de ficelle. Il avait tiré cette ficelle, et, en la tirant, avait dénoué un sac plein de grenouilles. Les

Digitized by Google

grenouilles rendues à la liberté s'étaient hâtées de se répandre dans le lit, et c'était le contact de la peau animale avec la peau humaine qui avait fait pousser à Hippolyte les cris susmentionnés.

Hippolyte jeta ses couvertures en l'air et sauta à bas du lit.

Les grenouilles sautèrent après lui. On lui avait fait la mesure bonne : il y en avait bien deux douzaines.

Je me croyais le seul épargné, lorsque, dans une armoire contre laquelle la tête de mon lit était appuyée, il me sembla entendre un grand mouvement. Mes yeux se portèrent sur la serrure. Il n'y avait pas de clé.

Cela ne faisait plus aucun doute pour moi : un animal quelconque était enfermé dans cette armoire. Seulement, à

Digitized by Google

quelle espèce appartenait cet animal?

Je ne demeurai pas longtemps dans le doute. A une heure sonnant, un coq chanta à la tête de mon lit, et renouvela son chant à chaque heure qui nous séparait encore du jour.

Je ne reniai pas le Christ, comme saint Pierre, mais j'avouerai que je sacrai un peu Dieu.

A sept heures, nous dormions, de Leuwen, malgré son poil à gratter; Hippolyte Leroy, malgré ses grenouilles, et moi, malgré mon coq, lorsque Manceau entra dans notre chambre et nous réveilla en nous annonçant qu'ayant appris par voie détournée que nous avions passé une mauvaise nuit, il venait mettre sa science à notre disposition.

Manceau se dénonçait lui-même.

Nous avions si mal dormi pendant

Digitized by Google

cette malheureuse nuit, que nous avions dévoué, par un serment terrible, aux divinités infernales, notre persécuteur, quel qu'il fût.

Manceau se dénonçant lui-même, l'expiation devait suivre le crime, le serment prononcé devait s'accomplir.

Sur un signe, de Leuwen ferma la porte. Je me jetai sur Manceau. Hippolyte le bâillonna. Nous le déshabillâmes complétement, nous l'enveloppâmes dans le drap de lit d'Adolphe, nous le ficelâmes comme un saucisson, nous le descendîmes par un escalier dérobé, et nous allâmes le déposer à l'endroit le plus désert du parc, au beau milieu de la petite rivière, à un endroit où il avait pied, mais où, empêtré comme il l'était, il courait grand risque de le perdre au premier pas qu'il ferait.

Digitized by Google

Puis nous remontâmes tranquillement nous coucher et reprîmes notre somme interrompu.

A dix heures, nous descendîmes pour déjeûner.

Notre arrivée était attendue avec impatience.

Tout le monde pouffait de rire en se regardant.

Ces demoiselles s'étaient partagé les rôles : les unes faisaient semblant de se gratter, les autres imitaient à demi-voix le coassement des grenouilles, les autres simulaient le chant du coq.

Nous restâmes impassibles, seulement nous demandâmes indifféremment des nouvelles de Manceau.

Personne ne l'avait vu.

On se mit à table. Le poulet était dur,

Digitized by Google

disait Cécile. On eût dit d'un coq qui aurait chanté toute la nuit.

Augustine réclamait les grenouilles qu'elle avait vues, disait-elle, la veille à la cuisine. Avait-on changé leur destination? Les grenouilles étaient perdues, il fallait que les grenouilles se retrouvassent.

Louise demandait à Adolphe s'il n'était pas atteint d'une maladie contagieuse; depuis qu'il lui avait donné le bras pour passer dans la salle à manger, elle se sentait d'effroyables démangeaisons.

— Si Manceau était là, dis-je à Louise, tu pourrais lui demander une ordonnance pour les faire passer.

— Mais, en effet, dit madame Collard, où donc est Manceau?

Même ignorance qu'à la première question.

Digitized by Google

La chose devenait grave, et l'on commençait à s'inquiéter du cher docteur. Cette absence n'était point naturelle ; son habitude n'était point de s'absenter aux heures des repas.

On fit demander au concierge si Manceau n'était pas sorti pour aller visiter quelque malade dans le village.

Le concierge n'avait pas aperçu Manceau.

— Moi, dis-je, je crois qu'il s'est noyé, le pauvre garçon.

— Et pourquoi cela ? demanda madame Collard.

— Mais parce que hier soir, il nous avait proposé une partie de bain ; mais nous avons si bien dormi que nous avons manqué au rendez-vous qu'il nous avait donné dans sa chambre ; ne nous

Digitized by Google

voyant pas venir, il aura été au bain tout seul.

— Oh ! mon Dieu ! dit madame Capelle, le malheureux docteur, il ne sait pas nager.

Sur ces paroles, ce fut parmi ces dames un chœur de désolations, près duquel celui des Israélites exilés était bien peu de chose.

Il fut convenu qu'aussitôt après le déjeûner on se mettrait à la recherche de Manceau.

— Bon, me dit tout bas de Leuwen, je profiterai de l'absence de tout le monde pour écrire mes vers sur l'album de Louise.

— Et moi, répondis-je, je ferai sentinelle à la porte pour que vous ne soyez pas dérangé.

Digitized by Google

Chaque chose s'accomplit comme elle avait été projetée.

Toute cette ruche, qu'on appelait le château, essaima dans le jardin.

Les hommes graves, M. de Leuwen, le père Collard, M. Méchin, demeurèrent au salon à lire les journaux.

Hippolyte fit une partie de billard avec Maurice.

De Leuwen et moi nous montâmes à la chambre de Louise attenante à celle de M. Collard, et tandis que je guettais sur le palier, il écrivit ses quatre vers sur l'album.

A peine avait-il écrit le dernier, que nous entendîmes de grands cris, et qu'en nous approchant de la fenêtre, nous vîmes revenir tout courant au château Louise et Augustine.

Quant à Cécile, plus brave, elle était

Digitized by Google

restée ferme à sa place, et regardait du côté de la rivière avec plus de curiosité.

— Bon, dis-je à Adolphe, voilà Manceau qui fait son effet.

Nous descendîmes vivement.

— Un revenant! un revenant! criaient Louise et Augustine, un revenant dans la rivière!

— Oh! mon Dieu! s'écria de Leuwen, serait-ce déjà l'âme de ce pauvre Manceau qui s'ennuie là-bas?

Ce n'était pas son âme, mais c'était son corps. A force de lutter contre ses cordes, Manceau avait dégagé un bras, puis deux; ses deux bras dégagés, il avait ôté le mouchoir qui lui fermait la bouche; le mouchoir ôté, il avait crié pour qu'on vînt à son aide; malheureusement, le jardinier était au bout opposé du jardin.

Digitized by Google

Il avait bien essayé de dénouer les cordes qui liaient ses jambes comme il avait fait des cordes qui liaient ses mains, mais, arrivé à cela, il lui avait fallu mettre sa tête sous l'eau, et, comme l'avait dit madame Capelle, le malheureux docteur, ne sachant point nager, s'était abstenu de toute tentative pareille, retenue qu'il était par la crainte de la suffocation. Enfin, ses cris avaient attiré les jeunes filles; mais, à la vue de cette figure enveloppée d'un drap et faisant des gestes désespérés, la peur s'était emparée d'elles, et n'ayant aucune idée que Manceau pût se trouver au milieu de la rivière, affublé d'un pareil costume, elles avaient crié : Au spectre! et s'étaient enfuies.

On envoya au malheureux Manceau le jardinier tant réclamé.

Digitized by Google

Il demandait ses habits à cor et à cris. Il était resté dans la rivière depuis sept heures du matin jusqu'à midi, et quoique nous fussions à la fin de juillet, ce bain, infiniment trop prolongé, l'avait quelque peu refroidi.

On lui bassina son lit et on le coucha.

A partir de ce moment, Manceau fut l'objet de la pitié générale, et nous de l'exécration universelle.

Car Manceau, Dieu lui fasse miséricorde! Manceau eut la lâcheté de nous dénoncer.

De Leuwen eut beau invoquer ses mains rouges comme des écrevisses, et offrir de montrer le reste de sa personne bien autrement rouge encore que ses mains; Hippolyte eut beau réunir les grenouilles éparses dans sa chambre et les apporter

Digitized by Google

au milieu du salon; j'eus beau aller chercher à la basse-cour le coq avec lequel j'avais dialogué toute la nuit, rien ne toucha nos juges. Nous fûmes déclarés bannis de la société pour tentative d'homicide, avec préméditation, sur le docteur Manceau.

Aussi nous promîmes-nous, à la première occasion, de le noyer tout à fait.

Exilé de la société des dames, je me réfugiai dans la salle de billard, où je reçus de Maurice ma première leçon.

On verra que cette leçon me profita, et que quatre ans après, dans une circonstance solennelle de ma vie, je tirai parti de l'art du doublet et du carambolage, dans lequel j'avais fait quelques progrès.

La condamnation tint pendant toute la soirée, devenue pluvieuse, et que les

Digitized by Google

jeunes filles passèrent dans la chambre de Louise.

Plusieurs fois de Leuwen essaya de s'introduire dans cette chambre, mais il fut constamment repoussé.

Il s'était fait en lui, depuis quatre heures de l'après-midi, un changement notable à la suite d'une conversation qu'il avait eue avec son père, et dans laquelle celui-ci m'avait paru s'être singulièrement moqué de lui. Adolphe était devenu inquiet, presque soucieux, et quoique repoussé avec obstination de la chambre de Louise, où se tenait comme je l'ai dit, la réunion, il s'y représentait toujours avec acharnement.

— Ah ! bon, dis-je en moi-même après avoir réfléchi, il veut avoir des nouvelles de son quatrain et savoir s'il a réussi.

Digitized by Google

Et comme la raison pour que de Leuwen insistât me paraissait suffisante, je n'en cherchai point d'autre.

Seulement, je regrettai, à part moi, de n'avoir pas, pour me faire pardonner mes fautes, les moyens que la nature partiale avait mis à la disposition d'Adolphe.

Ce regret me poursuivait dans la chambre d'Hippolyte, où nous nous étions retirés en nous demandant ce que pouvait être devenu de Leuwen, disparu depuis près d'une heure, lorsque tout à coup un grand bruit, au milieu duquel nous distinguions les cris : Au voleur! au voleur! retentirent dans le château. Comme nous étions encore tout habillés, nous nous élançâmes hors de notre appartement et descendîmes vivement l'escalier.

Digitized by Google

Au bas de l'escalier était M. Collard, en chemise, et tenant Adolphe au collet.

Le spectacle était étrange.

M. Collard avait l'air très furieux et Adolphe fort contrit.

Sur ces entrefaites, M. de Leuwen, qui n'était pas encore couché, arriva calme, comme toujours, les mains dans les goussets de son pantalon, mâchant un cure-dent, selon son habitude.

Ce cure-dent était, pour M. de Leuwen, une distraction obligée.

— Eh bien ! qu'y a-t-il donc, Collard, et qu'avez-vous après ce garçon ?

— Ce que j'ai ! ce que j'ai, s'écriait M. Collard, s'exaspérant de plus en plus ; j'ai que cela ne peut pas se passer ainsi.

— Bah ! et qu'est-il donc arrivé ?

Digitized by Google

— Ce qui est arrivé, je vais vous le dire.

— Pardon, mon père, disait Adolphe, qui tenait à placer quelques mots de justification, — de quel crime? nous n'en savions rien encore, — pardon, mon père, c'est que M. Collard se trompe, il croit...

— Veux-tu bien te taire, malheureux! s'écriait M. Collard en frappant du pied.

Puis se retournant vers le comte de Ribbing :

— Venez, mon cher de Leuwen, lui dit-il, et je vais vous dire où j'ai trouvé monsieur votre fils.

— Mais puisque je vous proteste, cher monsieur Collard, que c'était purement et simplement pour...

— Tais-toi, interrompit M. Collard;

Digitized by Google

viens avec nous, tu te justifieras si tu peux.

— Oh! dit de Leuwen, ce ne sera pas difficile.

— C'est ce que nous verrons.

Et poussant Adolphe devant lui, il fit signe au comte de Ribbing d'entrer dans sa chambre, y entra lui-même et ferma la porte à double tour.

Nous nous retirâmes silencieusement, Hippolyte, moi et les autres spectateurs de cette scène étrange.

Au bout d'un quart-d'heure, Adolphe revint.

Il avait l'oreille si basse que nous n'osâmes point lui demander de détails; nous nous couchâmes ignorant la cause de tout ce bruit; mais quand Hippolyte fut endormi, de Leuwen vint me trouver et me raconta tout.

Digitized by Google

Voilà ce qui était arrivé.

Adolphe, comme je l'ai raconté, avait le matin écrit le fameux quatrain sur l'album de Louise.

Le quatrain écrit, nous étions sortis aussi vivement que possible de la chambre.

Vers quatre heures, Adolphe n'avait pas pu y tenir, et tirant son père à part, il lui avait dit son quatrain.

M. de Ribbing avait gravement écouté jusqu'à la dernière syllabe du quatrième vers, puis il avait dit :

— Répète-moi donc un peu cela.

Et Adolphe avait répété complaisamment.

Pourquoi dans *la froide Ibérie*,
Louise, ensevelir de si charmants attraits?...
Les Russes, en quittant notre belle patrie,
Nous juraient cependant une éternelle paix.

Digitized by Google

— Il n'y a qu'un malheur, dit alors M. de Ribbing.

— Lequel ? demanda Adolphe.

— Oh! presque rien; tu as pris le sud pour le nord, l'Espagne pour la Russie.

— Ah ! s'écria Adolphe désespéré, c'est ma foi vrai, j'ai mis Ibérie pour Sibérie.

— Je comprends, dit le comte; cela fait mieux le vers, mais c'est moins exact.

Et, haussant les épaules, il s'éloigna en chantonnant un petit air et en mâchant son cure-dent.

Adolphe était resté foudroyé. Il avait signé ce malheureux quatrain de toutes les lettres de son nom. Si l'album était ouvert, si le quatrain était lu, Adolphe était un homme déshonoré.

Digitized by Google

C'était cette épée de Damoclès suspendue sur la tête du pauvre Adolphe, qui l'avait rendu soucieux toute la soirée.

C'était pour arriver jusqu'à l'album de Louise, qu'il avait tenté tous les efforts que j'ai racontés.

Mais on a vu que tous ses efforts avaient été infructueux. La nuit venue, Adolphe prit une résolution désespérée, c'était de pénétrer dans la chambre de Louise, pendant son sommeil, de s'emparer de l'album et de déchirer la page accusatrice.

Cette résolution, vers onze heures, il l'avait mise à exécution.

La porte, ouverte sans trop grincer, avait donné passage à Adolphe, qui, le plus légèrement possible, sur la pointe du pied, n'ayant d'autre but, d'autre désir, d'autre espérance que d'arriver vers

Digitized by Google

l'album, avait fait son invasion dans la chambre virginale de sa jeune amie.

Tout avait bien été jusqu'à l'album. L'album pris sur la table, serré par Adolphe contre sa poitrine, allait restituer, bon gré, mal gré, les quatre vers qui rendaient ce pauvre poète si malheureux, quand tout à coup Adolphe accroche un guéridon qui tombe, et qui, en tombant, réveille Louise; Louise réveillée, crie *au voleur!* A ces cris *au voleur!* M. Collard, dont la chambre touche à celle de sa fille, saute en chemise à bas de son lit, se heurte sur le palier contre de Leuwen, l'empoigne au collet, et comme nous l'avons vu, le soupçonnant, pauvre innocent Adolphe, d'un tout autre crime, le fait entrer chez lui avec son père, entre à son tour et ferme la porte derrière lui.

Digitized by Google

Là tout s'était expliqué, grâce à l'album qu'Adolphe s'était bien gardé de lâcher. M. Collard s'était convaincu *de visu* de l'erreur géographique qu'Adolphe avait commise; il avait compris l'importance de cette erreur, et, rassuré sur l'intention, il l'avait bientôt été sur le fait.

Il en résulta que la réputation de Louise ni celle d'Adolphe n'eurent aucune tache de cet événement.

Comme le lendemain on continuait à nous bouder, Hippolyte et moi, pour l'aventure de Manceau, nous quittâmes Villers-Hellon sans rien dire à personne, et nous prîmes le chemin de Villers-Cotterêts.

Chose étrange! depuis ce jour, je ne suis jamais rentré à Villers-Hellon.

Digitized by Google

Cette bouderie de jeune fille a duré trente ans.

Une seule fois j'ai revu Hermine, devenue madame de Martens.

C'était à une représentation de *Caligula*.

Une seule fois j'ai revu Louise, devenue madame Garat, c'était à un dîner à la Banque.

Une seule fois j'ai revu Marie Capelle, c'était un mois avant qu'elle ne devint madame Lafarge.

Je n'ai jamais revu ni madame Collard ni madame Capelle.

Toutes deux sont mortes.

Oh ! mais, malgré ces trente ans d'absence, quand je ferme les yeux, morts et vivants, comme je revois tout cela !

A propos, j'ai promis de raconter l'his-

Digitized by Google

toire de certain médecin auquel Manceau avait succédé.

Ce serait faire tort à mes lecteurs de ne pas leur tenir parole.

M. Paroisse habitait Soissons; une clientèle fort clairsemée lui permettait de venir une fois par semaine dîner à Villers-Cotterêts, où il était toujours parfaitement reçu.

Cela durait depuis dix ans.

Un beau jour, M. Collard reçut un assez gros manuscrit signé du digne docteur.

C'était la note de ses visites.

Il comptait chaque visite à vingt francs ce qui ne laissait pas que de lui faire un somme.

M. Collard paya, mais pria M. Paroisse de ne venir désormais à Villers-Hellon que quand il y serait appelé.

Digitized by Google

C'est à la suite de cet événement que Manceau avait été installé à demeure au château, comme médecin ordinaire de la famille.

J'ignore ce qu'est devenu Manceau, je crois que le pauvre diable est mort.

Heureusement, ce n'est pas des suites du bain que nous lui avons fait prendre.

Digitized by Google

Voyage à Soissons.

A la suite du jugement injuste porté contre moi à Villers-Hellon, j'étais revenu à Villers-Cotterêts, et las de mon séjour dans les régions aristocratiques, d'où je venais d'être précipité, je m'étais retrouvé avec bonheur dans le monde que j'avais préféré à celui-là, et où je

Digitized by Google

trouvais la satisfaction complète de tous mes désirs de cœur et de tous mes besoins d'orgueil.

Adèle m'avait d'abord assez mal reçu, mais j'en avais été quitte pour une bouderie de quelques heures. Au bout de ce temps, son joli visage s'était éclairé peu à peu et avait fini par me sourire, avec le parfum et la fraîcheur d'une fleur qui s'ouvre.

On pourrait dire de cette charmante enfant qu'elle avait le sourire rose.

En même temps que se développaient ces premiers amours, qui devaient, hélas! avoir la durée éphémère des amours de seize ans, des amitiés, qui devaient durer toute ma vie, prenaient racine dans mon cœur.

J'ai déjà parlé d'Adolphe de Leuwen, arrivé tout à coup pour prendre, en de-

Digitized by Google

hors de mes amitiés d'enfance, une place importante dans ma vie.

Qu'on me permette de dire un mot d'un autre ami à moi, qui devait achever, en m'ouvrant certains horizons, l'œuvre d'avenir commencée par le fils du comte de Ribbing.

Un jour on vit passer dans les rues de Villers-Cotterêts un jeune homme de vingt-six à vingt-sept ans, portant avec une rare élégance, l'uniforme d'officier de hussards.

Il était impossible d'être à la fois plus beau et plus distingué que ce jeune homme, peut-être même eût-on pu reprocher à son visage quelque chose de trop féminin, si un magnifique coup de sabre qui, sans rien gâter à la régularité de ses traits, commençait au côté gauche du front et finissait à l'angle droit de la lè-

Digitized by Google

vre supérieure, n'eût mis sur cette douce physionomie le cachet du courage et de la virilité.

On le nommait Amédée de la Ponce.

Quel hasard, quel caprice, quel besoin l'amenait à Villers-Cotterêts, je n'en sais rien; venait-il en touriste désœuvré dépenser ses cinq ou six mille livres de rentes, c'est probable. Le pays lui plût, il s'y arrêta, et au bout d'un an de séjour y devint le mari d'une charmante et douce jeune fille, amie de ma sœur et qu'on nommait Louise Moreau.

Il en résulta une belle jeune fille, blonde, que je voudrais bien revoir aujourd'hui et qu'alors nous baptisâmes, à cause de sa douceur, de la blancheur de sa peau et de ses cheveux de lin, du nom de Mouton.

Digitized by Google

Depuis bien longtemps je vous ai perdu de vue, mon cher de la Ponce; quelque part que vous soyiez, si vous lisez ces lignes, retrouvez-y le témoignage toujours vivant, toujours réel de mon éternelle amitié.

Car vous avez fait beaucoup pour moi, mon ami; vous m'avez dit : — Croyez-moi, mon cher enfant, il y a autre chose dans la vie que le plaisir, que l'amour, que la chasse, que la danse et que les folles aspirations de la jeunesse, il y a le travail; apprenez à travailler, c'est apprendre à être heureux.

Et vous aviez raison, mon ami. Pourquoi, à part la mort de mon père, la mort de ma mère et la mort du duc d'Orléans, pourquoi n'ai-je jamais eu une douleur que je n'aie fait plier sous moi, ni chagrin que je n'aie surmonté? C'est

Digitized by Google

que vous m'avez fait faire la connaissance du seul ami qui console le jour, qui console la nuit, que l'on a sans cesse près de soi, accourant au premier soupir, vous versant le baume à la première larme; vous m'avez fait faire la connaissance du *travail*.

O bon et cher travail, qui as emporté dans tes bras puissants ce lourd fardeau de l'humanité qu'on appelle douleur! divinité au double visage toujours souriant, à la main toujours ouverte et étendue! ô bon et cher travail! toi qui ne m'as jamais donné l'ombre d'une déception, travail, je te remercie.

De la Ponce parlait comme sa langue maternelle l'italien et l'allemand. Il m'apprit, dans mes moments perdus, et Dieu sait si, à cette époque, j'avais des

Digitized by Google

moments perdus! il m'offrit de m'apprendre l'allemand et l'italien.

Nous commençâmes par l'italien. C'était la langue facile, c'était ce miel dont parle Horace, et dont on dore, pour l'enfance malade, les bords de la tasse au breuvage amer.

Un des livres dans lesquels j'appris l'italien fut un roman de Hugo : Foscolo, que j'ai traduit depuis sous le nom de *Dernières lettres de Jacopo Ortis*.

Ce livre me donna une idée, un aperçu, une intuition de la littérature romanesque, qui m'était tout à fait inconnue.

Au bout de deux mois, je parlais assez correctement l'italien, et je commençais à traduire la poésie.

Je préférais de beaucoup cela à mes ventes, à mes contrats de mariage et à

Digitized by Google

mes obligations et transports de maître Mennesson.

Au reste, il s'était fait dans l'étude un changement tout à l'avantage de mon éducation littéraire, s'il était au désavantage de mon éducation notariale. Niguet, ce fameux maître clerc qui avait dénoncé à M. Mennesson tous mes désappointements amoureux, avait acheté dans une petite ville voisine de la nôtre une étude que Lafarge, je crois, avait été obligé de revendre, n'ayant pas trouvé de femme qui la lui payât, et Payet, un de mes amis plus âgé que moi de six ou huit ans, avait succédé à Niguet en qualité de maître clerc.

Paillet était riche. Paillet avait une charmante propriété à deux lieues de Villers-Cotterêts. Paillet avait des goûts de luxe, par conséquent il me pardon-

Digitized by Google

nait bien plus facilement que Niguet, vieux basochien sans caprice et tout entier à son affaire, le seul luxe que je puisse me donner, celui de la chasse, de la danse et de l'amour.

Il en résultait qu'au lieu de m'encourager dans la voie étroite et ardue du notariat de province, Paillet me permettait d'ouvrir mes yeux vers tous les horizons, comprenant instinctivement, sans doute, que celui qu'on me faisait n'était pas le mien.

On verra de son côté, à part l'influence morale de de la Ponce et de Leuwen, quelle influence matérielle Paillet eut sur ma destinée.

J'étais donc parfaitement heureux de l'amour de ma mère, d'un amour plus jeune et plus naissant, naissant à côté de celui-là, sans lui nuire : de l'amitié

Digitized by Google

de la Ponce et de Paillet, quand de Leuwen vint compléter ce bien-être, auquel ne manquait que cette médiocrité dorée, dont parle Horace, pour ne me laisser à peu près rien à désirer.

On apprit tout à coup que M. Deviolaine se retirait, avec sa femme, dans sa propriété de Saint-Remy, et laissait sa maison de Villers-Cotterêts au comte de Ribbing.

Ainsi, cette maison dans laquelle j'avais été élevé, cette maison peuplée pour moi d'un monde de souvenirs, passait des mains d'un parent aux mains d'un ami.

Ce qui avait surtout séduit M. de Leuwen, c'était ce beau jardin dans lequel il allait reprendre ses exercices de jardinage, interrompus par les ventes successives de Brunoy et de Quincy.

Au reste, le comte de Ribbing n'avait

Digitized by Google

pas éprouvé la moindre persécution, et, soit que Louis XVIII ignorât son séjour en France, soit qu'il fermât les yeux sur ce séjour, il n'était nullement inquiété.

De Leuwen et son père vinrent donc s'établir à Villers-Cotterêts, où madame de Leuwen les rejoignit au bout de quinze jours.

De son côté, de la Ponce loua une maison située à l'extrémité de la rue de Largny, ayant un grand jardin et une grande cour, et qui était la première à gauche en venant de Paris.

Il y eut bientôt trois parts de mon temps faites : une pour mes amitiés, l'autre pour mes amours, et la troisième pour mon travail et le notariat.

Ma mère était peut-être un peu oubliée dans tout cela, me dira-t-on.

Est-ce qu'une mère est oubliée ? Est-ce

Digitized by Google

qu'elle n'est pas toujours là, présente ou absente; est-ce que je ne rentrais pas dix fois, vingt fois par jour à la maison; est-ce que chaque fois que je rentrais, je n'embrassais pas ma mère?

Tous les jours nous nous réunissions, de Leuwen, de la Ponce et moi; c'était en général chez de la Ponce le rendez-vous. Nous avions transformé en tir au pistolet la cour dont j'ai dit un mot, et chaque jour nous usions chacun vingt ou trente balles.

De Leuwen avait d'excellents pistolets allemands, des Kukenreiter. Ces pistolets étaient d'une justesse merveilleuse, et nous étions arrivés tous trois à tirer avec une telle précision, que l'on doutait de notre adresse. Chacun de nous tenait à son tour la carte qui servait de but tandis que l'autre tirait.

Digitized by Google

Jamais l'un de nous ne fit une égratignure à l'autre.

Je me souviens qu'après un jour de grande pluie, nous trouvâmes, je ne sais comment, cette cour sombre et humide, pleine de grenouilles; c'était un nouveau but tout trouvé : nous exterminâmes les grenouilles à coups de pistolet.

De temps en temps, de Leuwen nous lisait ou une fable, ou une élégie de sa façon; seulement, guéri de ses erreurs géographiques par l'événement nocturne de Villers-Hellon, il ne prenait plus le Midi pour le Nord, l'Espagne pour la Sibérie.

Un matin, une grande nouvelle se répandit dans la ville. Trois étrangers venaient d'arriver chez M. de Leuwen, M. Arnault et ses deux fils, Telleville et Louis Arnault. M. Arnault, l'auteur de

Digitized by Google

Germanicus et de *Marius à Minturne*, était à cette époque un magnifique vieillard d'une soixantaine d'années, encore plein de verdeur sous les boucles blanches de ses cheveux fins comme de la soie. Il était impossible d'avoir plus d'esprit que lui, esprit de riposte surtout, frappant aussi rapidement à son but que le fait, après la parade et par un coup droit, le maître le plus exercé.

Le seul défaut qu'on pût reprocher à cet esprit, c'était sa mordante incisiveté. Mais, comme les blessures faites par de belles dents, les morsures du poète ne portaient jamais de venin avec elles.

M. Arnault avait fait connaissance avec M. le comte de Ribbing, à cette fameuse table d'hôte où ce dernier avait donné un soufflet à un colonel étranger.

Depuis ce jour-là, M. de Leuwen, si

Digitized by Google

Français par le cœur, et M. Arnault, si Français par l'esprit, s'étaient voués une amitié que rompit la mort, mais en la léguant des pères aux enfants.

Telleville Arnault était un jeune officier d'une jolie figure, d'un esprit charmant, d'une bravoure éprouvée. Un duel, qu'il venait d'avoir avec Martainville, avait fait grand bruit dans le monde littéraire.

Ce duel avait eu lieu à propos de *Germanicus*.

Louis était encore un enfant de notre âge, à peu près. Je me privai par discrétion d'aller chez Adolphe pendant tout le temps qu'y demeurèrent M. Arnault et ses fils; mais M. Deviolaine les ayant invités à une chasse au lapin au bois du Tillet, je fus de cette chasse, et la connaissance, commencée par raccroc dans

Digitized by Google

les promenades au parc, s'acheva le fusil à la main.

Telleville avait un petit fusil de Prélat avec lequel il fit des miracles. Ce fusil, qui n'avait pas quatorze pouces de canon, faisait mon admiration, à moi qui croyais encore à la longueur du canon et qui chassais avec des fusils de Liége.

En quittant Villers-Cotterêts, M. Arnault emmena de Leuwen.

Ce fut un profond crève-cœur pour moi que de voir partir Adolphe. J'avais deux souvenirs de Paris, l'un pris en 1806, l'autre pris en 1814 : ces deux souvenirs suffisaient à me faire envier ardemment le sort de tout élu partant pour Paris.

Je restai avec de la Ponce, et je redoublai d'ardeur dans mon étude de l'italien. Bientôt je fus assez fort sur la

Digitized by Google

langue de Dante et de l'Arioste pour passer à celle de Schiller et de Gœthe. Mais là ce fut autre chose.

Après trois ou quatre mois de travail, de la Ponce me mit à même d'un roman d'Auguste de Lafontaine. La tâche était trop difficile. Je m'y brisai.

L'allemand fut abandonné sans que j'aie eu le courage de m'y remettre.

La première impression dramatique que j'éprouvai d'une façon sérieuse remonte à cette époque.

Je ne sais quel nabab était venu passer un acte chez Me Mennesson, et dans sa générosité inouïe avait laissé cent cinquante francs pour l'étude.

La répartition avait été faite par Me Mennesson de cette façon :

Soixante-quinze francs à Paillet.

Trente-sept francs cinquante centimes

Digitized by Google

à chacun de nous deux Ronsin et moi.

C'était la première fois que je me trouvais en possession d'une si forte somme.

Je me demandai ce que j'en pourrais faire.

Une des quatre grandes fêtes de l'année allait nous donner un dimanche et un lundi de congé. Paillet nous proposa de réunir nos trente-sept francs cinquante centimes chacun aux soixante-quinze francs qu'il possédait à lui tout seul, et d'aller enfouir cette somme fabuleuse de cinquante écus dans les délices que pouvait nous offrir Soissons, en sa qualité de sous-préfecture.

La proposition fut acceptée avec joie, Paillet, nommé caissier, et nous prîmes bravement la diligence de Paris, qui passait à Villers-Cotterêts trois heures et

Digitized by Google

demie du matin et qui arrivait à Soissons à six.

Au nombre des plaisirs qui nous étaient promis par la seconde capitale du département de l'Aisne, nous avions mis au premier rang le spectacle.

Une troupe d'élèves du Conservatoire, courant la province, jouait ce soir-là, *par extraordinaire*, l'*Hamlet* de Ducis.

J'ignorais complétement ce que c'était qu'Hamlet, je dirai plus, j'ignorais complétement ce que c'était que Ducis.

Il était difficile d'être plus ignorant que je l'étais.

Ma pauvre mère avait voulu me faire lire des tragédies de Corneille, de Ra-

Digitized by Google

cine; mais je dois l'avouer à ma honte, cette lecture m'avait prodigieusement ennuyé. J'ignorais à cette époque ce que c'était que le style, ce que c'était que la forme, ce que c'était que le fond. J'étais l'enfant de la nature dans toute la force du terme, ce qui m'amusait était bon, ce qui m'ennuyait était mauvais.

Je lus donc avec un certain effroi sur l'affiche le mot : *Tragédie.*

Mais, au bout du compte, comme cette tragédie était encore ce que Soissons nous offrait de mieux pour nous faire passer la soirée, nous nous mîmes à la queue en temps utile, et malgré la grande affluence, nous parvînmes à nous placer au parterre.

Il y a quelque chose comme trente-

Digitized by Google

deux ans que cette soirée est écoulée. Eh bien! elle produisit une telle impression sur mon esprit, que les moindres détails en sont encore présents à ma mémoire.

Le jeune homme qui jouait le rôle d'Hamlet était un grand garçon pâle et brun, nommé Cudot; il avait de beaux yeux, une voix puissante et de tels souvenirs de Talma que lorsque je vis Talma jouer le même rôle, je fus tenté de croire qu'il imitait Cudot.

J'ai dit que, pour moi, la question d'art était complétement absente; j'ignorais même qu'il existât de par le monde un auteur nommé Shakespeare, et lorsqu'à mon retour, instruit par Paillet qu'*Hamlet*, n'était qu'une imitation, je prononçai devant ma sœur, qui connais-

Digitized by Google

sait l'anglais, le nom de *Roméo et Juliette* de *Macbeth*, je le prononçai comme je l'avais vu écrit, ce qui me valut de la part de ma sœur une de ces longues railleries qu'elle ne m'épargnait jamais à l'occasion.

Il va sans dire que cette occasion, je la lui fournissais à lui faire plaisir.

En somme, comme Hamlet, de Ducis, ne pouvait pas perdre dans mon esprit, par la comparaison, puisque je n'avais jamais entendu même parler de celui de Shakespeare, l'*Hamlet* de Ducis, avec son entrée fantastique, son apparition visible à lui seul, sa lutte contre sa mère, son urne, son monologue, le sombre interrogatoire adressé par le doute à la mort, — l'*Hamlet* de Ducis me parut un chef-d'œuvre et me produisit un effet prodigieux.

Digitized by Google

Aussi, en revenant à Villers-Cotterêts, la première chose que je fis fut-elle de réunir les quelques francs échappés au voyage de Soissons et d'écrire à Fourcade, qui avait cédé sa place à ce même Camusat, dont j'ai déjà parlé à propos du père Héraux, et qui était revenu à Paris, de m'envoyer la tragédie d'*Hamlet*.

Fourcade, je ne sais, pourquoi, tarda cinq ou six jours à me l'envoyer. Mon impatience était si grande que je lui écrivis une seconde lettre, pleine des plus vifs reproches sur son défaut de complaisance et d'amitié.

Fourcade, qui n'aurait jamais dû croire qu'on accusât un homme d'être un mauvais ami, parce qu'il ne se hâtait pas d'envoyer *Hamlet*, me répondit une let-

Digitized by Google

tre charmante, mais dont je ne pus comprendre l'esprit que lorsqu'une étude plus approfondie du bon et du mauvais m'eût mis à même de classer l'œuvre de Ducis au rang qui lui était dû.

Quoiqu'il en soit, je devins fou; je demandais à chacun : Connaissez-vous *Hamlet?* connaissez-vous Ducis?

La tragédie arriva de Paris. Au bout de trois jours je savais le rôle d'Hamlet par cœur, et, qui pis est, j'ai une si fatale mémoire que je n'ai jamais pu l'oublier.

Quoiqu'il en soit, *Hamlet* fut la première œuvre dramatique qui produisit sur moi une impression profonde, pleine de sensations inexplicables, de désirs sans but, de mystérieuses lueurs aux clartés

Digitized by Google

desquelles je ne voyais encore que le chaos.

J'ai retrouvé depuis, à Paris, le pauvre Cudot qui jouait Hamlet. Hélas! ce grand talent qui m'avait si fort séduit, n'avait pu trouver nulle part la moindre place, et je crois que depuis longtemps il a renoncé même à l'espérance, cette fille de l'orgueil qui meurt si difficilement chez l'artiste, de se faire une position au théâtre.

Or, comme si le démon de la poésie, une fois éveillé en moi, avait juré de ne pas se rendormir, et employant tous les moyens pour arriver à son but, était parvenu à faire Me Mennesson lui-même son complice, à peine de retour de Soissons, au lieu d'une vente à expédier, d'une obligation à grossoyer ou d'une course à faire, Me Mennesson me donna une pièce

Digitized by Google

de vers à copier en triple expédition.

Cette pièce de vers était intitulée : *Les Bourbons en* 1815.

Je l'ai dit, M. Mennesson était républicain; républicain je l'ai retrouvé en 1830; républicain je l'ai revu en 1846.

Celui-là n'a pas changé.

En outre, en tout temps et sous tous les régimes, c'est une justice à lui rendre, il disait tout haut son opinion.

Si haut que ses amis s'en effrayaient et lui faisaient tout bas leurs observations.

Mais lui haussait les épaules.

— Que diable voulez-vous qu'ils me fasse? Mon étude est payée, mon répertoire au courant. Je les défie de trouver une nullité dans un seul de mes actes. Avec

Digitized by Google

cela on se moque des rois et des calotins.

Il avait raison, ledit maître Mennesson, car malgré toutes ces démonstrations taxées d'imprudentes par les esprits timorés, son étude était la meilleure de Villers-Cotterêts, et allait se bonifiant encore tous les jours.

Cette fois, il était à l'apogée de la satisfaction.

Il avait attrapé je ne sais pas où, une pièce de vers manuscrite contre les Bourbons. Il l'avait lue à toute la ville, et après l'avoir lue à toute la ville, il venait, comme je l'ai dit, de me donner l'ordre d'en faire deux ou trois copies pour ceux de ses amis qui seraient curieux, comme lui, de posséder ce poétique pamphlet.

Digitized by Google

Je ne l'ai jamais vu imprimé, je ne l'ai jamais relu depuis ce jour où j'en fis trois copies, et cependant ma mémoire est telle que je pourrais le dire d'un bout à l'autre.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

Fontainebleau imprimerie de E. Jacquin.

Digitized by Google

MES MÉMOIRES.

Digitized by Google

Ouvrages de G. de La Landelle.

Le Herne aux Serpents.	2 vol.
Les Iles de Glace.	4 vol.
Une Haine à Bord	2 vol.
Les Princes d'Ébène	5 vol.

Sous presse :

Le dernier des Flibustiers.

Ouvrages de Xavier de Montépin.

Le Vicomte Raphaël.	5 vol.
Mignonne	3 vol.
Brelan de Dames	4 vol.
Le Loup noir	2 vol.
Confessions d'un Bohême	5 vol.
Les Chevaliers du Lansquenet	10 vol.
Les Viveurs d'autrefois	4 vol.
Pivoine	2 vol.
Les Amours d'un Fou	4 vol.

Sous presse.

Les Oiseaux de Nuit.
Vicomte et Marquise.

Ouvrages d'Alexandre Dumas fils.

Tristan le Roux.	5 vol.
La Dame aux camélias.	1 vol.
Aventures de quatre femmes	6 vol.
Le docteur Servans	2 vol.
Le Roman d'une femme	4 vol.
Césarine	1 vol.

Sous presse.

Monsieur Théodore.
Henri de Navarre.
Les Amours véritables.

Impr. de E. Dépée, à Sceaux (Seine).

Digitized by Google

MES

MÉMOIRES

PAR

ALEXANDRE DUMAS.

6

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE.

1852

Digitized by Google

Digitized by Google

Adolphe de Leuwen.

(SUITE).

Je ne sais qui a dit, peut-être est-ce moi, que la révolution de 1830 était le dernier coup de fusil de Waterloo.

C'est une grande vérité.

A part ceux qui avaient un intérêt de race, de position ou de fortune, ressortant de la royauté bourbonnienne, il est im-

Digitized by Google

possible de se faire une idée du sentiment d'opposition toujours croissante qui se manifestait en province. C'était, au point que sans savoir pourquoi, malgré tous les motifs que nous avions de haïr Napoléon, ma mère et moi, nous en étions arrivés à haïr bien davantage encore les Bourbons, qui ne nous avaient jamais rien fait, ou qui même nous avaient fait plutôt du bien que du mal.

C'est qu'aussi tout concourait à cette dépopularisation de la branche régnante : l'envahissement du territoire français par l'ennemi, la honte des traités de 1814; l'occupation de trois ans qui avait suivi la seconde rentrée des Bourbons; les réactions du Midi; Ramel assassiné à Toulouse, Brune, massacré à Avignon ; Murat, toujours populaire, malgré son ineptie et sa trahison, fusillé au Pizzo ;

Digitized by Google

les proscriptions de 1816, les trahisons, les hontes, les marchés infâmes révélés chaque jour; les chansons d'Emile Debraux; les chants de Béranger; les *Messéniennes* de Casimir Delavigne; les tabatières à la charte; les Voltaire-Touquet, les Rousseau de tous les formats; les vers inédits dans le genre de ceux que j'ai cités; les anecdotes vraies ou fausses attribuées au duc de Berry, et dans lesquelles les vieilles gloires de l'empire étaient toujours sacrifiées à quelque jeune ambition aristocratique; tout, jusqu'à ce roi impotent, avec ses guêtres noires, son habit bleu à boutons d'or, ses épaulettes de général et sa petite queue, tout, dis-je, tendait, ou à la dépréciation, à la haine, ou à ce qui est bien pis, au ridicule.

Les *Vêpres siciliennes* avaient été jouées

Digitized by Google

à l'Odéon le 23 octobre 1819 avec un succès foudroyant; pourquoi ? il eût été difficile de le dire à quelqu'un qui eût lu la pièce en se plaçant en dehors de toutes les passions. — Pourquoi faisait-on queue dès trois heures à la porte de l'Odéon, pourquoi s'entassait-on à étouffer dans cette magnifique salle, où dès cette époque on était d'ordinaire si à l'aise? Pour entendre quatre vers dans lesquels on voyait une allusion aux empiétements politiques que se permettait, disait-on, le ministre favori du roi.

Voici ces quatre vers; ils étaient pourtant bien innocents, on en conviendra :

De quel droit un ministre, avec impunité,
Ose-t-il attenter à notre liberté?
Se reposant sur vous des droits du diadème,
Le roi vous a-t-il fait plus roi qu'il n'est lui-même?

Digitized by Google

Eh bien! ces quatre vers soulevaient des tonnerres d'applaudissements, des salves de bravos.

Et puis, il fallait entendre le concert d'admiration entonné par toutes les feuilles libérales, en l'honneur du jeune poète national!

Le parti tout entier le caressait, l'adulait, l'exaltait.

Quelque temps après les *Vêpres siciliennes*, jouées à l'Odéon, le Théâtre-Français, le 5 novembre 1819, avait représenté *Louis IX*.

C'était un pendant royaliste, donné par le premier théâtre, à la tragédie libérale de l'Odéon.

Certes, il y avait une valeur à peu près égale, à cette époque, entre Ancelot et Casimir Delavigne, et *Louis IX*, aux yeux des juges impartiaux, valait

Digitized by Google

bien les *Vêpres siciliennes*. Bast ! tout le bruit, tous les applaudissements, tout le triomphe fut pour le poète libéral.

C'est qu'il y avait dans la nation un souffle puissant, respiration interrompue de 93, et qui poussait l'esprit public vers la liberté.

Je me rappelle qu'au bruit que firent ces deux ouvrages, moi, qui me sentais caresser des premières brises de la poésie, je voulus lire ces objets de controverse qui occupaient le monde littéraire tout entier. J'écrivis à de Leuwen, qui m'envoya l'œuvre libérale et l'œuvre royaliste.

L'œuvre libérale à la main, car c'était celle qui était la plus vantée, je courus annoncer la bonne fortune qui nous arrivait de Paris à nos jeunes amies, Adèle, Albine et Louise. Il fut décidé que, le

Digitized by Google

soir même, on lirait le chef-d'œuvre, et comme c'était moi qui possédais l'ouvrage, je fus naturellement promu au grade de lecteur.

Hélas ! nous pauvres enfants sans passion, jeunes gens naïfs, qui voulions nous amuser pour battre des mains, être remués au cœur pour admirer, nous fûmes bien surpris à la fin du premier acte, plus surpris à la fin du second, qu'il se fît tant de bruit, tant de rumeur, tant de louanges autour d'une œuvre, estimable sans doute, mais qui ne faisait vibrer aucun sentiment, aucun souvenir, aucune passion.

C'est que nous ignorions encore que la passion politique est la plus partiale de toutes, et que celle-là vibrait au fond du cœur ulcéré de la patrie.

Interrompue au deuxième acte, la

Digitized by Google

tragédie des *Vêpres siciliennes* ne fut jamais finie, en société du moins.

Notre auditoire avait naïvement avoué que Montfort, Lorédan et Procida l'ennuyaient à mourir, et qu'il leur préférait de beaucoup le *Petit-Poucet*, le *Chat botté* et l'*Oiseau bleu*, couleur du temps.

Mais l'épreuve ne me suffisait pas. Rentré chez ma mère, je lus non seulement les *Vêpres siciliennes*, mais encore *Louis IX*.

Eh bien! c'est avec un sentiment de profonde satisfaction que, dès cette époque, je constate en moi cette impartiale appréciation des œuvres contemporaines, appréciation puisée bien plutôt dans mes sensations que dans mon jugement, appréciation qui fait que ni opinion politique, ni haine littéraire, n'a jamais pu

Digitized by Google

influer sur l'œuvre de mes confrères, soit que cette œuvre fut l'œuvre d'un ami ou d'un ennemi, d'un familier ou d'un inconnu.

Au reste, je n'ai pas besoin de dire que ni les *Vêpres siciliennes* ni *Louis IX*, n'appartenaient à cet ordre de littérature dont je devais être appelé un jour, à sentir, à comprendre et à essayer de reproduire les beautés. Je restai donc parfaitement froid devant les deux tragédies, en accordant cependant une certaine préférence à *Louis IX*.

Je ne les ai jamais relues depuis, et ne les relirai probablement jamais ; mais je suis certain que si je les relisais, mon opinion serait la même sur elles aujourd'hui qu'elle était à cette époque.

Quelle différence, au reste, de cette sensation terne et monotone que je venais

Digitized by Google

de ressentir à cette ardente émotion que m'avait fait éprouver *Hamlet*, tout amoindri, tout désossé, tout énervé qu'il est par Ducis.

J'avais en moi l'instinct du vrai et la haine du commun. Le vers de Térence,

« Je suis un homme, et rien de ce qui touche à l'humanité ne m'est étranger, »

m'a toujours paru un des plus beaux vers qui aient été faits.

Au reste, j'allais pouvoir réclamer ma part de ce vers. Tous les jours je devenais un peu plus homme. Ma mère seule continuait à me regarder comme un enfant. Aussi fut-elle bien étonnée, un soir, que l'heure à laquelle j'étais habitué à rentrer se passât sans que je rentrâsse; et quand enfin vers le jour, à trois heu-

Digitized by Google

res du matin, je me glissai tout joyeux, le cœur encore bondissant dans ma chambre que, depuis trois mois, dans la prévision de cet événement, j'avais obtenu d'être séparé de la sienne, trouvai-je ma mère en larmes, assise à sa fenêtre d'où elle avait guetté mon retour, et prête à me faire toute la morale que méritait une rentrée si tardive ou plutôt si matinale.

Au bout de plus d'une année de soins, d'attentions, d'amour, de petites faveurs accordées, refusées, prises de force, la porte inexorable qui se fermait en me poussant dehors à onze heures s'était doucement rouverte, et derrière cette porte j'avais trouvé deux lèvres frémissantes, deux bras caressants, un cœur battant contre mon cœur, d'ardents soupirs et de longues larmes.

Digitized by Google

Adèle avait obtenu comme moi d'avoir une chambre séparée de celle de sa mère.

Cette chambre, c'était mieux qu'une chambre, c'était un petit pavillon faisant saillie dans un long jardin fermé de haies seulement.

Une allée, passant entre l'appartement occupé par son frère et l'appartement occupé par sa mère, conduisait à ce jardin, et, par conséquent, à ce pavillon, qui n'était séparé de cette allée que par un escalier conduisant au premier.

C'était la porte de cette allée, donnant d'un côté sur la rue, et de l'autre, comme je l'ai dit, sur ce jardin, qui s'était rouverte devant moi, à onze heures et demie du soir, et ne s'était refermée derrière moi qu'à trois heures du matin; cette nuit où ma mère, debout, inquiète, prête

Digitized by Google

à me venir chercher dans les six cents maisons de la ville, m'avait attendu tout éplorée à la fenêtre de ma chambre.

Mais ce qui tourmentait le plus ma mère, et je m'en aperçus, c'est que, sans qu'elle mît en doute le motif de ce dérangement, elle ne pouvait pas deviner la personne qui l'avait causé.

En effet, elle ne m'avait pas vu venir du côté par où elle m'attendait.

Et c'était bien simple.

C'était une si chaste, si pure et si honnête enfant que celle qui après plus d'un an de lutte se donnait à moi, que, quoique mon orgueil et mon amour fussent intéressés à la divulgation, ma conscience exigeait de moi, de mon honneur, de ma délicatesse, le secret le plus absolu.

Il en résultait que, pour qu'on ne me

Digitized by Google

vît point à une pareille heure, soit aux environs de sa maison, soit dans la rue qui y conduisait, en sortant à trois heures de l'allée bénie qui m'avait donné passage, j'avais pris ma course, et, par une ruelle, gagné les champs, des champs j'étais rentré dans le parc en sautant par dessus un fossé pareil à celui qui m'avait, dans une circonstance bien différente, permis de donner, le jour de la Pentecôte, une preuve de ma légèreté à mademoiselle Laurence; enfin, du parc j'avais gagné ce qu'on appelle chez nous le Manége, et j'étais rentré dans la ville par la cour du château.

Il en résultait que ma mère, qui regardait du côté tout opposé, ne m'avait pas vu rentrer, et ne se doutant point de la ruse employée par moi pour dérouter, le cas échéant, les propos si prompts et

Digitized by Google

si cruels des petites villes, il en résultait, dis-je, que ma mère se donnait au diable pour savoir d'où je venais.

Cette ignorance de ma mère, les soupçons qu'elle fit plus tard naître dans son esprit sur une autre personne, eurent dans ma destinée une influence assez sérieuse pour que j'appuie un instant sur ces détails, si puérils qu'ils paraissent au premier abord.

D'ailleurs, tout n'est-il pas puéril aux yeux de certaines personnes, tandis que pour d'autres, et j'ai bien peur que ceux-là, sans dire du mal des premiers, ne soient les vrais penseurs et les vrais philosophes, tandis que pour d'autres qui veulent suivre, aux mains de la Providence, le fil qui mène l'homme de la naissance à la mort, c'est-à-dire de l'inconnu au doute, tout détail a son impor-

Digitized by Google

tance, car le plus petit détail prend sa part dans l'ensemble de ce grand tout qu'on appelle la vie?

J'étais donc grondé par ma mère, qui ne me gronda pas longtemps, car je l'embrassais pendant qu'elle me grondait, car elle n'était plus inquiète, et avec cet œil de mère, et peut-être plus encore de femme, qui lit jusqu'au fond des cœurs, elle me voyait profondément heureux.

La joie est un abîme comme la douleur. L'extrême joie touche de si près à la souffrance que, comme la souffrance elle a des larmes.

Ma mère me quitta pour aller se coucher, non point parce qu'elle était fatiguée, pauvre mère, mais parce qu'elle sentait que j'avais besoin d'être seul avec moi-même, seul avec mes souve-

Digitized by Google

nirs récents que je les tenais encore tout palpitants dans mon cœur, comme on tient dans sa poitrine toute une nichée d'oiseaux qui cherchent à s'envoler.

Oh! comme l'étude de Me Mennesson fut abandonnée ce jour-là! comme le parc me parut beau! comme les grands bois, avec leurs feuilles murmurantes, avec leurs oiseaux chanteurs sur ma tête et leurs chevreuils effarouchés à l'horizon, étaient bien le cadre qu'il fallait à l'espace dans lequel ma pensée souriait et dansait comme une nymphe joyeuse! Amour! premier amour! sève de la jeunesse, comme tu fais éclore la vie en nous! comme tu la fais circuler par les canaux les plus secrets jusqu'aux extrémités de nos sens, vaste domaine où chaque homme, renfermé dans le

Digitized by Google

monde, enferme à son tour le monde tout entier !

Sur ses entrefaites, après cinq ou six mois d'absence, de Leuwen revint à Villers-Cotterêts. Ce retour allait ouvrir un nouveau champ à mes désirs, désirs que cependant je croyais comblés.

Jetez une pierre au milieu d'un lac, si large qu'il soit, et le premier cercle qu'elle tracera autour d'elle en s'abîmant, ira s'élargissant et se multipliant comme nos jours et comme nos désirs, jusqu'à ce que le dernier, presqu'effacé, touche la rive, c'est à dire l'éternité.

Adolphe était revenu et avait ramené avec lui Lafarge.

Pauvre Lafarge, vous vous le rappelez, n'est-ce pas, ce maître-clerc si brillant qui revenait au pays natal, dans un élé-

Digitized by Google

gant cabriolet attelé d'un cheval fringant? Eh bien il avait acheté une étude, mais là s'était arrêté le cours de sa fortune ascendante ; par une de ces incroyables fatalités, jeune, beau garçon, spirituel, élégant, peut-être même parce qu'il était tout cela, ce qui est parfaitement inutile pour un notaire, il n'avait pas trouvé de femme pour payer cette étude ; il avait en conséquence été obligé de la revendre, et, dégoûté du notariat, il s'était jeté dans la littérature.

De Leuwen, qui l'avait aperçu à Villers-Cotterêts, l'avait retrouvé à Paris, et était revenu avec lui à Villers-Cotterêts.

Il restait encore au pauvre garçon quelque chose de son ancienne splendeur ; cependant, au milieu de ses nouveaux plans d'avenir, on cherchait vai-

Digitized by Google

nement une conviction réelle; à peine y voyait-on passer l'espérance à l'état de nuage flottant.

Pendant son voyage à Paris, un grand changement s'était opéré chez Adolphe, changement qui allait réagir sur moi.

Chez Arnault, dont il était devenu l'hôte, Adolphe avait vu de près un monde entrevu déjà par lui chez Talma : le monde littéraire.

Là, il avait connu Scribe, déjà à l'apogée de sa gloire; là, il avait connu mademoiselle Duchesnois, maîtresse de Telleville à cette époque, et qui répétait *Marie Stuart*. Là, il avait connu M. de Jouy, qui achevait son *Sylla*; Lucien Arnault, qui commençait son *Régulus*; Pichat, qui, en exécutant *Brennus* et en rêvant *Léonidas* et *Guillaume Tell*, embrassait un avenir où, sa première cou-

Digitized by Google

ronne sur la tête, sa première palme à la main, l'attendait la mort.

De ces hauteurs splendides de l'art, il était ensuite descendu aux régions secondaires. Il avait fait connaissance avec Soulié, qui publiait à cette époque des poésies dans le *Mercure*, avec Rousseau, ce Pilade de Romieu, que son Oreste a laissé un jour à l'embranchement du chemin qui le conduisait à sa sous-préfecture, avec Ferdinand Langlée, amant passager de la pauvre petite Fleuriette, sur laquelle, dit-on, un empoisonneur célèbre fit l'essai de la poudre mortelle avec laquelle il devait tuer plus tard son ami; avec Théaulon, esprit charmant, travailleur infatigable, qui ne travaillait que dans l'espoir d'arriver un jour à la paresse, qui n'eut jamais le temps d'être paresseux, et qui, bercé parfois

Digitized by Google

un moment aux bras de l'amour, ne se reposa réellement que sur le sein de la mort.

Aussi avait-il écrit sur la porte de son cabinet de travail, ce pauvre épicurien, qui, à force d'imagination, voyait en rose une vie pour lui toute tendue de noir; aussi avait-il écrit ces quatre vers où respiraient tout ensemble sa molle insouciance et sa douce philosophie :

Loin du sot, du fat et du traître,
Ici ma constance attendra
Et l'amour qui viendra peut-être,
Et la mort qui du moins viendra.

La mort est venue, pauvre Théaulon, venue avant l'heure, pour toi comme pour Pichat, comme pour Soulié, comme pour Balzac; car il y a deux morts chargées par le Seigneur de pousser les

Digitized by Google

hommes dans l'éternité : l'une sourde, froide, impassible, — obéissant aux seules lois de la destruction, — c'est la mort d'Holbein, la mort du cimetière de Barle, la mort incessamment mêlée à la vie, cachant sous les masques les plus capricieux sa face de squelette, voilant son corps osseux sous le manteau du roi, sous les habits dorés de la courtisane, sous les haillons fangeux du mendiant; marchant côte à côte avec nous, spectre invisible, mais toujours présent; hôte sombre, compagnon funèbre, suprême ami qui nous reçoit dans les bras quand nous trébuchons aux limites de la vie, et qui, doucement et pour toujours, nous couche sur la froide et humide pierre du tombeau.

L'autre sœur de celle-là, — fille comme elle de l'Erèbe et de la Nuit; l'autre,

Digitized by Google

inattendue, haineuse, embusquee à l'angle du bonheur, au tournant des prospérités, — prête, comme le vautour et comme la panthère, à fondre ou à bondir sur sa proie, — celle-là c'est la mort vivante, envieuse, qui, le teint terreux, les cheveux aux vents, l'œil étincelant comme celui du lynx, vient prendre Pétrarque au milieu de son triomphe, — Raphaël au milieu de ses amours, — à qui toute joie, toute gloire, toute lumière, toute richesse fait ombrage, et qui passant rapide, insoucieuse et sourde au dessus des malheureux qui l'invoquent, va frapper au milieu des fleurs, des verres et des parfums, le beau jeune homme couronné de myrthe, la belle jeune fille couronnée de roses, le beau poète couronné de lauriers, et les entraîne brutalement au tombeau, les yeux tout ou-

Digitized by Google

verts, le cœur tout palpitant et les bras encore étendus vers la lumière, — vers le jour, — vers le soleil.

O Orcagna, Orcagna, grand sculpteur, grand peintre et surtout grand poète, combien de fois ai-je tressailli, car je voyais avec les yeux de l'âme passer à l'horizon cette mort de Campo-Santo de Pise, sombre et menacante comme un nuage aîlé; puis le lendemain, j'entendais dire : Il est mort, ou elle est morte. Et c'était presque toujours un jeune génie qui s'était éteint, une jeune âme qui était remontée vers Dieu.

Voilà donc le monde que de Leuwen avait connu pendant son voyage à Paris, et il m'apportait, à moi pauvre provincial perdu dans les profondeurs d'une petite ville, un reflet de ce monde resplendissant et inconnu.

Digitized by Google

De Leuwen avait fait plus que de voir, il avait touché, il était entré dans le tabernacle, il avait touché l'arche.

Il avait été admis à l'honneur d'une lecture devant M. Poirson, grand-prêtre du Gymnase. Il va sans dire que la pièce lue avait été refusée. Mais, comme un caillou qui s'approche de la rose et à qui il reste le parfum de ce contact, il était resté à de Leuven ses entrées dans les coulisses.

Oh! les entrées dans les coulisses, la chose la plus ennuyeuse qu'il y ait au monde pour ceux qui les ont, la chose la plus ambitionnée sur la terre de ceux qui ne les ont pas.

Mais Adolphe les avait eues si peu de temps que l'ennui n'avait pas eu le loisir de naître, et qu'il ne lui en était resté que l'éblouissement.

Digitized by Google

Cet éblouissement, il me l'apportait : c'était l'époque où Perlet était dans tout son talent, Fleuriet dans toute sa beauté, Léontine Fay dans toute sa vogue.

La pauvre enfant, nous parlons de cette dernière, on lui faisait faire, à huit ou neuf ans, un métier auquel eût succombé une grande personne. Mais, bah, on se consolait d'avance de tout, même de sa mort, car on avait déjà gagné assez d'argent avec elle pour, si elle mourrait, aller à son enterrement en carrosse.

Ce retour d'Adolphe, c'était donc pour moi un grand événement; comme Don Cléophas, je me pendais au manteau de mon excellent *Diable boiteux*, et enlevant pour moi la toiture du théâtre qu'il avait vue, il me faisait voir en me disant :

Quelles longues promenades fîmes-

Digitized by Google

nous ainsi ! combien de fois, je l'arrêtai, passant d'un artiste à l'autre, en disant, après avoir épuisé les célébrités du Gymnase : Et Talma, et mademoiselle Mars, et mademoiselle Duchesnois ?

Et alors, lui complaisamment s'étendait sur le génie, le talent, la bonhomie des artistes éminents, posant la main sur des touches inconnues du clavier de mon imagination, lesquels faisaient vibrer des cordes sonores et ambitieuses endormies jusqu'alors en moi, et que j'étais tout étonné de sentir s'éveiller frémissantes dans mon cœur.

Alors, pauvre Adolphe ! il lui vint peu à peu une singulière idée, c'était de me faire partager pour mon compte les espérances qu'il avait conçues pour le sien ; c'était de faire naître en moi le désir de devenir, sinon un Scribe, un Alexandre

Digitized by Google

Duval, un Ancelot, un Jouy, un Arnault ou un Casimir Delavigne, mais tout au moins un Fulgence, un Mazère ou un Vulpian.

Et il faut le dire, c'était déjà bien ambitieux; car, je le répète, je n'avais reçu aucune éducation, je ne savais rien, et ce ne fut que bien plus tard, en 1833 ou 1834, lors de la publication de mes premières *Impressions de Voyage*, que quelques personnes commencèrent à s'apercevoir que j'avais de l'esprit.

En 1820, je dois le dire, je n'en avais pas l'ombre.

Huit jours avant le retour d'Adolphe, admettant pour moi cette vie de province à l'horizon restreint et muré qu'un premier reflet du ciel venait de vivifier, j'avais posé comme terme à mon ambition une perception de province, aux ap-

Digitized by Google

pointements de 15 à 1,800 francs; car d'être notaire, il n'y fallait pas songer. D'abord la vocation me manquait, et depuis trois ans que je copiais des ventes, des obligations et des contrats de mariage chez M. Mennesson, je n'étais guère plus fort en droit que je ne l'étais en musique après trois ans de solfège chez le père Héraux.

Il était donc évident que le notariat n'était pas plus ma vocation que la musique, et que je ne jouerais jamais mieux du Code que du violon.

Cela désolait fort ma mère, à qui toutes ses bonnes amies disaient :

— Ma chère, écoutez-bien ce que je vous prédis : Votre fils est un grand paresseux qui ne fera jamais rien.

Et ma mère poussait un soupir et me disait en m'embrassant :

Digitized by Google

— Est-ce que c'est vrai, mon pauvre enfant, ce qu'on me dit de toi?

Et naïvement, je lui répondais :

— Dame! je ne sais pas, moi, ma mère.

Que pouvais-je répondre? je ne voyais pas au delà des dernières maisons de ma ville natale, et si je trouvais dans son enceinte quelque chose qui répondît à mon cœur, j'y cherchais vainement quelque chose qui satisfît mon esprit et mon imagination.

De Leuwen fit une brèche à cette muraille qui m'enveloppait, et à travers cette brèche je commençai d'apercevoir comme un but sans forme dans un horizon infini.

Pendant ce temps, de la Ponce opérait sur moi de son côté.

Je traduisais avec lui le beau roman

Digitized by Google

italien ou plutôt la belle diatribe italienne d'*Ugo Foscolo*, cette imitation du *Werther* de Goëthe, dont l'auteur du poème des *Sépulcres* est arrivé, à force de patriotisme et de talent, à faire une œuvre nationale.

De son côté, de la Ponce, qui voulait m'inspirer le regret d'avoir abandonné l'étude de la langue allemande, m'avait traduit la belle ballade de Cürger, *Lenore*.

La lecture de cette œuvre, appartenant à une littérature qui m'était complètement inconnue, produisit sur moi une profonde impression : c'était comme un de ces paysages qu'on voit en rêve et dans lesquels on n'ose se hasarder à entrer, tant ils vous semblent différents des horizons ordinaires. Ce terrible refrain que répète sans cesse à la fiancée

Digitized by Google

qu'il emporte frémissante sur son cheval-spectre le cavalier fantôme : Hurrah! les morts vont vîte! ressemblait si peu aux sornettes de Demoustier, aux rimes amoureuses de Parny ou aux élégies du chevalier Berthin, que ce fut tout une révolution qui se fit dans mon esprit quand je commençai de lire la sombre ballade allemande.

Dès le même soir, j'essayai de la mettre en vers ; mais, comme on comprend bien, la tâche était au-dessus de mes forces. J'y brisai les premiers élans de ma pauvre muse, et je commençai ma carrière littéraire, comme j'avais commencé ma carrière amoureuse, par une défaite d'autant plus terrible qu'elle était secrète, mais incontestable à mes propres yeux.

Mais n'importe, ce n'en étaient pas

Digitized by Google

moins les premiers pas essayés vers l'avenir que Dieu me destinait ; pas inexpérimentés et chancelants comme ceux de l'enfant qui commence à marcher, qui trébuche et tombe dès qu'il s'arrache aux lisières de sa nourrice, mais qui, tout en se relevant endolori de chaque chute, n'en continue pas moins d'avancer, poussé par l'espérance qui lui dit tout bas :

— Marche, marche, enfant, c'est par la douleur qu'on devient homme, c'est par la constance qu'on devient grand.

Six mois s'écoulèrent entre ces premiers amours et ces premiers travaux. Outre nos réunions chez Louise Brezette, réunions qui avaient lieu tous les soirs, nous nous voyons, Adèle et moi, deux ou trois fois par semaine dans le pavillon où sa mère lui avait, à no-

Digitized by Google

tre grande joie à tous deux, permis d'établir son nouveau domicile.

Cette obligation pour elle de me venir rouvrir la porte de l'allée, cette obligation pour moi de passer devant la chambre à coucher de sa mère, présentait de telles difficultés, que j'avais rêvé longtemps à un autre moyen de parvenir jusqu'à elle.

Ce moyen, à force d'y rêver, je l'avais trouvé.

En examinant bien la topographie des environs, j'avais avisé, à trois portes de la maison d'Adèle, une porte d'allée donnant sur une espèce de passage, lequel donnait lui-même dans une espèce de jardin. Un mur et deux haies séparaient ce jardin de celui-ci d'Adèle.

De son jardin, où j'avais libre entrée le jour, j'étudiai soigneusement les lo-

Digitized by Google

calités, et je vis que toute la difficulté était d'ouvrir la porte de la rue, de traverser le passage, de pénétrer dans le jardin, de franchir le mur et d'enjamber les deux haies.

Après quoi, je venais frapper aux contrevens, Adèle m'ouvrait, et tout était dit.

Mais, comme je l'ai dit, il s'agissait d'ouvrir la porte et de traverser le passage.

La porte fermait à clé et le passage était la nuit gardé par un chien, moins dangereux par sa taille et par la lutte qu'il pouvait livrer que par le bruit qu'il pouvait faire.

Tout cela fut l'affaire de huit nuits.

Une nuit pour m'assurer, au milieu des aboiements de Muphti, le chien s'appelait Muphti, une nuit, dis-je, pour

Digitized by Google

m'assurer, au milieu de ces aboiements, que la serrure ne fermait qu'à un tour, je pouvais ouvrir cette serrure avec la pointe de mon couteau; sept autres pour faire connaissance avec Muphti, que je séduisis, peu à peu, en lui passant, par dessous la porte, des croûtes de pain et des os de poulet.

Les deux ou trois dernières nuits, Muphti, habitué à l'aubaine qui l'attendait, impatient de mon arrivée, m'attendait longtemps d'avance, me sentait venir à vingt pas, et à mon approche grattait de ses deux pattes de devant la porte, et se plaignait tendrement que cet obstacle nous séparait.

Le huitième jour ou plutôt la huitième nuit, convaincu que j'avais dans Muphti, non plus un adversaire, mais un complice, j'ouvris la porte, et, selon mes

Digitized by Google

prévisions, Muphti, tout joyeux de se trouver en rapport plus direct avec un homme qui lui transmettait de si succulents reliefs, Muphti sauta après moi en me donnant les signes d'une amitié à laquelle je ne pouvais faire qu'un reproche, c'était de se manifester d'une façon trop bruyante.

Cependant, comme tout enthousiasme se calme, l'enthousiasme de Muphti se calma, et passant aux témoignages d'une affection plus douce, me permit de me hasarder dans le passage.

J'avais choisi pour cette première tentative d'effraction et d'escalade, une de ces sombres nuits d'automne dont la lune est complètement absente ; j'avais le pied léger, l'oreille active ; je passai sans faire crier un seul grain de sable sous mes pieds.

Digitized by Google

Derrière moi, il me sembla qu'on ouvrait une porte; je précipitai le pas, je gagnai un grand carré de haricots à rames, dans lequel je me précipitai comme Gulliver dans son champ de blé, et là, Muphti caché entre mes jambes, le cou maintenu entre mes deux mains, afin d'avoir la facilité d'intercepter le moindre cri qu'il lui prendrait l'envie de pousser, j'attendis.

C'était en effet un des habitants du passage; il avait entendu du bruit. Pour savoir qui avait causé ce bruit, il fit un tour dans le jardin, passa à deux pas de moi sans me voir, toussa en homme qui commence à s'enrhumer et rentra chez lui.

Je lâchai Muphti, je m'élançai aux espaliers, je sautai de l'autre côté du mur,

Digitized by Google

je franchis les deux haies et je courus au contrevent.

Mais je n'eus pas besoin de frapper. Avant de frapper, j'entendis un souffle, je vis une ombre, je sentis deux bras étendus qui m'enlacèrent tout tremblants, et m'entraînèrent dans le pavillon, dont la porte se referma sur nous.

Oh! si j'eusse été poète à cette époque, les adorables vers que j'eusse faits en l'honneur de ces premières fleurs poussées dans le jardin de nos amours. Mais, hélas! je n'étais pas poète encore pour mon compte, et je me contentais de dire à Adèle les élégies de Parny et de Bertin, ce qui, je crois, l'ennuyait.

J'ai déjà fait remarquer, à propos des *Vêpres siciliennes*, combien cette chère enfant avait l'esprit juste.

Digitized by Google

Je la quittai, selon l'habitude, vers deux ou trois heures du matin ; selon l'habitude encore, je pris par le parc et revins à la maison en faisant un grand détour.

J'ai déjà dit le chemin que je suivais et comment j'étais obligé de sauter par-dessus un grand fossé pour passer de la plaine dans le parc. Afin de n'être pas obligé de faire le même saut trois ou quatre fois par semaine, ce qui, dans les nuits sombres, ne laissaient pas que de devenir assez périlleux, j'avais fait à l'un des angles du fossé un assez fort amas de pierres, de sorte que je n'avais qu'à me laisser glisser dans cet angle, ce qui me permettait de sauter en deux fois.

Cette nuit-là, en sautant dans le fossé,

Digitized by Google

j'aperçus, à quatre pas de moi, une ombre qui me parut un peu moins caressante que celle qui m'attendait dans le jardin et m'avait attiré dans le pavillon.

Cette ombre tenait à la main, non pas l'ombre d'un bâton, mais un bel et bon bâton dans toute sa noueuse réalité.

Du moment où j'ai été homme et où un danger s'est présenté à moi de jour ou de nuit, je puis le dire hautement, j'ai toujours marché droit à ce danger.

Je marchai droit à l'homme au bâton.

Le bâton se leva et retomba dans ma main.

Alors se passa dans ce fossé sombre

Digitized by Google

une des luttes les plus acharnées que j'aie soutenues de ma vie.

C'était bien moi qui était attendu, c'était bien à moi qu'on en voulait.

L'homme qui m'attendait avait le visage noirci; par conséquent, je ne pouvais le reconnaître, mais, sans le reconnaître, je l'avais deviné.

C'était déjà un jeune homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans; j'en avais dix-huit à peine; mais j'étais fort, rompu à tous les exercices du corps, à la lutte surtout.

Je parvins à le prendre à bras-le-corps et à le renverser sous moi; sa tête porta sur une pierre et résonna sourdement.

Tout cela se passait sans qu'il y eût

Digitized by Google

une parole proférée de part ni d'autre; cependant il devait être blessé.

Je sentis qu'il fouillait à sa poche, et je compris qu'il y cherchait son couteau.

Je lui saisis la main au dessus du poignet, et parvins à la lui tordre de telle façon que les doigts s'ouvrirent et que le couteau tomba.

Par un mouvement rapide, je m'emparai du couteau.

Un moment j'eus cette terrible tentation, et c'était bien mon droit, d'ouvrir le couteau et de l'enfoncer dans la poitrine de mon antagoniste.

La vie d'un homme tint en ce moment à un fil; si ma colère eût rompu ce fil; cet homme était mort.

Digitized by Google

J'eus sur moi cette puissance de me relever; je tenais déjà le couteau d'une main, le bâton de l'autre, et, fort de ces deux armes, je laissai mon adversaire se relever à son tour.

Il fit un pas en arrière et se baissa pour ramasser cette même pierre contre laquelle il s'était heurtée sa tête; mais au moment où il se relevait, la pointe du bâton le frappait au milieu de la poitrine, et il roulait à dix pas.

Cette fois il était évanoui sans doute, car il ne se releva point. Je remontai le talus du fossé et m'éloignai à reculons; j'avais senti une telle haine dans cette agression inattendue, que je craignais quelque traîtrise.

Personne ne reparut, et je regagnai

Digitized by Google

la maison fort ému, je l'avoue, de ce qui venait de se passer.

Je venais certainement d'échapper à l'un des dangers les plus réels que j'aie courus de ma vie.

Cet événement eut pour une personne qui y était étrangère des suites assez graves, et m'amena à commettre la seule action mauvaise que j'aie à me reprocher dans le cours de ma vie.

Le reproche est d'autant plus grand que cette action mauvaise, je la commis vis-à-vis d'une femme.

Au moins de ma part n'y eut-il aucune préméditation.

Je regagnai la maison, comme je l'ai dit, fort content d'en être quitte pour quelques contusions, et tout fier au bout

Digitized by Google

du compte d'avoir laissé mon adversaire sur le carreau.

Le lendemain matin, j'allai chez de la Ponce. Comme pareille agression pouvait se renouveler, avec des combinaisons plus dangereuses encore pour moi que celles auxquelles j'avais échappé, je voulais lui emprunter des pistolets de poche que j'avais vu chez lui.

Il était difficile de lui faire cet emprunt sans lui en dire la cause.

Je la lui dis. Seulement, comme lui faire connaître le théâtre de la lutte, c'était lui dénoncer, ou à peu près, la maison d'où je sortais, je lui indiquai une autre localité.

Cette localité, que j'avais prise au hasard, c'était un endroit du Manége où,

Digitized by Google

dans une ruelle assez étroite, venaient aboutir les issues de trois maisons.

Ces trois maisons étaient habitées, l'une par Hippolyte Leroy.

Cet ancien garde-du-corps dont j'ai parlé à propos de nos mésaventures chez M. Collard, et qui devait bientôt devenir mon cousin en épousant Augustine.

L'autre, par la famille de Leuwen.

L'autre, enfin, par M. et madame ***.

D'où pouvais-je sortir à deux heures du matin, lorsque j'avais été attaqué à cet endroit du Manége?

Ce ne pouvait être de chez Hippolyte Leroy, ce ne pouvait être de chez Adolphe de Leuwen.

J'eusse appelé à mon aide, et l'on fût venu.

Digitized by Google

C'était donc de chez monsieur ***, ou plutôt de chez madame ***.

Au reste, ce mauvais propos, tout mensonge qu'il était, pouvait être motivé sur quelques apparences.

Madame *** était jolie, spirituelle, coquette. Elle faisait de loin à ses amis, avec une main charmante, les gestes les plus gracieux du monde; de près, elle laissait regarder, admirer, baiser même cette main, avec le laisser-aller aristocratique des femmes qui en ont une jolie. Hélas! c'était tout son crime.

Le crime était grand, car la main était bien jolie.

J'aimais beaucoup madame ***; je l'aimais même, je puis le dire aujourd'hui, d'une amitié qui eût été plus que

Digitized by Google

de l'amitié, si elle y eût consenti ; mais outre qu'elle ne m'avait jamais donné le moindre encouragement, à peine étais-je près d'elle que son habitude du monde, la supériorité de son esprit sur le mien, ses airs de grande dame surtout, me replongeaient dans les plus profonds abîmes de cette timidité, dont j'avais, lors de mes premiers amours, donné de si éclatantes preuves.

Un jour, sans que je susse d'où venait ce bruit, sans que je me doutasse de la cause qui l'avait fait naître, j'entendis murmurer à mon oreille que j'étais l'amant de madame ***.

J'aurais dû à l'instant même repousser ce bruit avec indignation ; j'aurais dû faire de cette calomnie la justice qu'elle méritait. J'eus le tort de la com-

Digitized by Google

battre faiblement, et tout juste ce qu'il fallait pour que ma vaniteuse dénégation eût tout le poids d'un aveu.

Il faut dire aussi que je fus dans cette circonstance admirablement servi par la malignité publique.

Pauvre esprit faussé que j'étais, j'eus un moment de joie, une heure d'orgueil, à ce bruit qui eût dû me faire rougir de honte, puisque j'avais laissé croire une chose qui n'était pas.

Je portai bientôt la peine de ma mauvaise action ; d'abord ce bruit me brouilla avec la personne qui en était l'objet. Madame *** me crut plus coupable que je ne l'étais. Elle m'accusa d'avoir fait naître cette calomnie. Sur ce point, elle se trompait. Je l'avais laissé vivre, je l'avais laissé grandir, voilà tout.

Digitized by Google

Il est vrai que c'était bien assez.

Elle me ferma sa maison, maison amie à moi et à ma mère, et qui dès-lors nous devint hostile à tous deux.

Madame *** ne me pardonna jamais. Dans deux ou trois circonstances de ma vie, je me sentis piqué de l'aiguillon de la haine qu'elle m'avait vouée. Je n'essayai jamais de rendre la blessure reçue; je sentais dans ma conscience que j'avais mérité de la recevoir.

Partout où j'ai rencontré depuis madame ***, j'ai détourné la tête devant elle, j'ai baissé les yeux devant son regard.

Le coupable avouait tout bas son crime. Aujourd'hui, il l'avoue tout haut.

Mais aussi, cette confession faite, je

Digitized by Google

puis dire hardiment au reste de l'humanité, hommes ou femmes;

Regardez-moi, et essayez de me faire rougir.

Le lendemain de cet événement, j'eus la curiosité de visiter le lieu du combat. Je ne m'étais pas trompé : la pierre sur laquelle avait porté la tête de mon adversaire était ensanglantée à son aspérité la plus aiguë, et quelques cheveux, dont la couleur me confirma dans des soupçons qui d'ailleurs étaient déjà devenus une certitude avant cette dernière preuve, étaient demeurés attachés à ce sanglant vestige.

Le soir, je vis Adèle : elle ignorait encore ce qui m'était arrivé ; je lui contai tout, je lui dis qui je soupçonnais. Elle se refusait à croire.

Digitized by Google

Juste en ce moment, un chirurgien, nommé Raynac, passait. Je l'avais vu le matin revenir dans une direction qui était celle qui conduisait à la maison de mon blessé.

J'allai à lui.

— Qu'a donc un tel, lui demandai-je, qu'on vous a envoyé chercher de chez lui ce matin ?

— Ce qu'il a, garçon ? me répondit-il avec son accent provençal.

— Oui.

— Eh bien, il y a que sans doute cette nuit il n'y voyait pas bien clair, et que, pressé qu'il était de rentrer, il a été donner de la poitrine dans le timon d'une voiture. Le coup s'est trouvé si violent,

Digitized by Google

qu'il en est tombé à la renverse et qu'en tombant il s'est fendu la tête.

— Quand lui faites-vous votre seconde visite ?

— Demain, à la même heure qu'aujourd'hui.

— Eh bien ! docteur, dites-lui de ma part que passant cette nuit derrière lui, à l'endroit même où il est tombé, j'ai trouvé son couteau, et que je le lui renvoie. Ajoutez, docteur, que c'est une bonne arme, mais que cependant l'homme qui n'aurait que cette arme-là aurait tort de s'attaquer à un homme qui aurait deux pistolets pareils à ceux-ci.

Je crois que le docteur comprit.

— Ah ! ah ! fit-il, bon, sois tranquille, je le lui dirai.

Digitized by Google

Je crois que de son coté l'homme au couteau comprit aussi, car je n'en entendis jamais reparler, quoique quinze jours après je dansai vis-à-vis de lui au bal du parc.

Digitized by Google

Louvel.

J'avais naïvement raconté à de Leuwen mon impuissance à traduire la ballade de Büerger ; mais comme c'était un parti pris chez lui de faire de moi un auteur dramatique, de Leuwen m'avait consolé en me disant que l'opinion de son père était que certaines œuvres allemandes

Digitized by Google

se refusaient absolument à la traduction, et que tout particulièrement la ballade de *Lenore* tenait le premier rang parmi ces œuvres-là.

Voyant que de Leuwen ne perdait pas son espoir, j'avais peu à peu repris le mien.

Je dirai plus, à quelque jours de là j'eus même un triomphe.

Lafarge avait beaucoup ri de cette idée qu'avait eue de Leuwen de faire de moi son collaborateur. En effet, quelle connaissance pouvait avoir du théâtre parisien un enfant sans éducation, pauvre provincial perdu dans une petite ville de l'Ile de France, ignorant de la littérature française et de la littérature étrangère, connaissant à peine les noms des maîtres, n'éprouvant pour leurs

Digitized by Google

chefs-d'œuvres les plus vantés dont son défaut d'éducation artistique lui voilait la forme, qu'une médiocre sympathie; se mettant à la pratique sans savoir en théorie ce que c'était qu'un plan, qu'une action, qu'une péripétie, qu'un dénoûment; n'ayant jamais lu jusqu'au bout ni *Gil Blas*, ni *Don Quichotte*, ni le *Diable boiteux* : livres recommandés par les directeurs d'éducation à l'admiration générale, et pour lesquels, je dois l'avouer à ma honte, l'homme qui a succédé à l'enfant n'éprouve pas aujourd'hui même un bien vif intérêt; lisant au contraire tout ce qu'il y a de mauvais dans Voltaire, qui était à la mode à cette époque comme opposition politique et religieuse; n'ayant jamais lu une ligne de Walter Scott ni de Cooper, ces deux grands romanciers, dont l'un a si bien connu

Digitized by Google

l'homme, dont l'autre a si bien deviné Dieu, qu'au contraire il avait dévoré tous les méchants livres de Pigault-Lebrun dont il raffolait, le *Citateur* compris. Ne connaissant de nom ni Gœthe, ni Schiller, ni Uhland, ni André Chénier; ayant entendu parler de Shakspeare, mais comme d'un barbare, du fumier duquel Ducis avait tiré ce collier de perles qu'on appelle *Othello*, *Hamlet* et *Romeo et Juliette*, mais sachant par cœur son Bertin, son Parny, son Legouvé, son Demoustiers.

Décidément Lafarge avait bien raison, et il fallait qu'Adolphe eût bien du temps à perdre pour avoir entrepris cette tâche, à laquelle l'impossibilité seule pouvait ôter de son ridicule.

Mais Adolphe, avec son flegme anglo-

Digitized by Google

allemand, avait bravement continué l'œuvre entreprise, et nous avions fait, tant bien que mal, un plan de vaudeville en un acte intitulé le *Major de Strasbourg.*

Pourquoi le major de Strasbourg plutôt que le major de La Rochelle ou de Perpignan? C'est ce qu'il me serait impossible de dire. Quels étaient l'intrigue, le développement de cet embryon dramatique? C'est ce que j'ai complètement oublié.

Mais ce que je n'ai pas oublié, parce que ce fut la première caresse faite à mon amour-propre, — le voici :

C'était l'époque des pièces patriotiques, une grande réaction intérieure se faisait contre nos revers de 1814 et notre défaite de 1815. Le couplet national fai-

Digitized by Google

sait fureur, le chauvinisme était à la mode; pourvu que l'on fît rimer à la fin d'un couplet *français* avec *succès*, et *lauriers* avec *guerriers*, on était sûr d'être applaudi. On comprend bien que nous n'étions pas de force à innover, et que nous devions nous contenter de suivre et d'adorer les traces de MM. Francis et Dumersan, aussi notre major de Strasbourg était-il de la famille de ces dignes officiers en retraite, dont le patriotisme continuait de battre l'ennemi dans des couplets consacrés à la plus grande gloire de la France, et à venger Leipsick et Waterloo, sur les champs de batailles du Gymnase et des Variétés.

Or, notre major, devenu simple laboureur, était supris par un père et par un fils, lesquels venaient là je ne saurais trop dire pourquoi, au moment où, au

Digitized by Google

lieu de creuser son sillon, il venait de quitter la charrue pour se livrer à une lecture dans laquelle peu à peu il s'absorbait tellement qu'il ne voyait pas entrer ce père et ce fils, circonstance bien heureuse, puisque cette préoccupation du brave officier valait au public le couplet suivant :

JULIEN, *apercevant le major.*

N'approchez pas, demeurez où vous êtes.
Il lit...

LE COMTE.

Sans doute un récit de combats.
Ce livre ?

JULIEN, *regardant par dessus l'épaule du major et revenant à son père.*

C'est *Victoires et Conquêtes.*

LE COMTE.

Tu vois, enfant, je ne me trompais pas.
Son cœur revole aux champs de l'Allemagne ;
Il croit encor voir les Français vainqueurs.

Digitized by Google

JULIEN.

Mon père, il lit la dernière campagne;
Car, de ses yeux, je vois couler des pleurs.

Ma part de travail faite dans l'œuvre, je la portai à de Leuwen. De Leuwen, je dois le dire, était plein d'indulgence; mais cette fois, arrivé au couplet que je viens de citer, son indulgence monta jusqu'à l'enthousiasme; mit le couplet sur l'air :

Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?

Il le chanta deux fois, quatre fois, dix fois, s'interrompant pour dire : Oh! oh! voilà un couplet qui sera bissé, si la censure nous le laisse; car dès cette époque était en vigueur cette honorable institution appelée la censure, et qui n'a fait que croître et prospérer depuis.

Digitized by Google

J'avoue que j'étais bien fier : je ne croyais pas avoir fait un pareil chef-d'œuvre. Adolphe courut chanter le couplet à son père, qui, en mâchant son cure-dent, lui dit :

— C'est toi qui as fait cela ?

— Non, mon père, c'est Dumas.

— Hum ! vous faites donc un vaudeville avec Dumas ?

— Oui.

— Pourquoi n'y glisses-tu pas la froide *Ibérie?* ce serait une occasion de la placer.

Adolphe tourna les talons et alla chanter mon couplet à Lafarge.

Lafarge l'écouta en clignant des yeux.

— Tiens, tiens, tiens, dit-il. Et c'est Dumas qui a fait cela ?

Digitized by Google

— Oui, c'est lui.

— Vous êtes sûr qu'il ne l'a pas copié quelque part?

Touchante confiance!

— J'en suis sûr. Je connais tous les couplets patriotiques qu'on a faits sur tous les théâtres de Paris, et je vous réponds que celui-là est inédit.

— Alors, c'est un hasard, et il se sera trompé.

De la Ponce eut le couplet à son tour. Le couplet chatouilla son cœur de soldat de 1814, et à la première occasion il m'en fit compliment.

Hélas! pauvre couplet, si médiocre que tu sois, à mes yeux surtout, reçois cependant la place qui t'est due. Es-tu d'or ou de cuivre? En tout cas, tu es la première

Digitized by Google

pièce de monnaie littéraire jetée par moi dans le monde dramatique. Tu es l'amulette trouée que l'on met dans le fond du sac pour faire venir un trésor. Aujourd'hui le sac est plein, plein à déborder ; ce qui est venu te recouvrir vaut-il beaucoup mieux que toi? c'est ce que l'avenir décidera, cet avenir qui, pour les poètes, prend la forme superbe d'une déesse et le nom orgueilleux de postérité.

On connaît le côté vaniteux de ma personne; mon orgueil n'avait pas besoin d'être encouragé pour sortir du vase où il était enfermé et grandir comme le géant des *Mille et une Nuits*. Je commençai à croire que j'avais fait un chef-d'œuvre.

Dès-lors je ne pensai plus qu'à la lit-

Digitized by Google

térature dramatique, et comme un jour ou l'autre Adolphe devait retourner à Paris, nous nous mîmes à la besogne, afin qu'il emportât une cargaison d'ouvrages de la force du *Major de Strasbourg*.

Il n'y avait aucun doute que des œuvres si distinguées n'obtinssent, devant le public éclairé de Paris, le succès qu'elles méritaient, et ne m'ouvrissent vers la capitale du génie européen un chemin semé de couronnes et de pièces d'or.

Que diraient alors les personnes bienveillantes qui avaient affirmé à ma mère que j'étais un paresseux et que je ne ferais jamais rien ?

A l'œuvre futur Schiller, à l'œuvre, futur Walter-Scott, à l'œuvre!

Digitized by Google

C'est dès-lors que s'éveilla dans mon cœur une grande force qui peut tenir lieu de toutes les autres, la volonté, — une grande vertu qui n'est certes pas le génie, mais qui le remplace, — la persévérance.

Malheureusement Adolphe n'était pas un guide bien sûr pour moi, il tâtonnait fort; c'est une vérité qui d'elle-même ressortira du choix des sujets que nous prîmes.

Notre second vaudeville fut emprunté au *Gonzalve de Cordoue* de Florian; il était intitulé : *les Abencerrages.*

O intéressants Abencerrages! ô traîtres Zegris! que de crimes du même genre vous avez à vous reprocher! O Gonzalve de Cordoue, que de jeunes poètes tu as égarés dans cette voie où

Digitized by Google

nous entrâmes pleins d'espérances et dont nous sortîmes pleins de confusion.

Pauvre Elisa Mercano, je t'ai vue mourir, caressant ta chimère orientale. Seulement tu t'y cramponnais comme le naufragé à la planche flottante ; tandis que nous, sentant son peu de résistance, nous eûmes le courage de l'abandonner, et de la laisser flotter au hasard sur cet océan sombre où tu la rencontras à ton tour.

Mais alors nous ne savions pas quel serait le sort à venir de ces enfants errants sur les grandes routes, que nous essayions de voler à leurs véritables pères, et que nous vîmes expirer de langueur les uns après les autres dans nos bras.

Ces travaux nous occupèrent un an,

Digitized by Google

de 1820 à 1821 ; pendant cette année, deux grands événements s'accomplirent, qui, pour nous, penchés sur notre œuvre et ne nous préoccupant que d'elle, passèrent inaperçus.

L'assassinat du duc de Berry, le 13 février 1820.

La mort de Napoléon, le 5 mars 1821.

L'assassinat de M. le duc de Berry précipita M. Decazes du pouvoir.

On raconta à cette époque une étrange anecdote. Je la copiai manuscrite chez mon notaire, qui faisait collection de pièces historiques.

Autant que je puis me la rappeler, la voici telle qu'elle était.

Trois jours avant l'assassinat du duc

Digitized by Google

de Berry, le roi Louis XVIII aurait reçu une lettre conçue en ces termes :

« Sire,

» Votre Majesté daignerait-elle, demain à huit heures du soir, recevoir une personne qui a d'importantes révélations à lui faire, lesquelles intéressent particulièrement la famille de Votre Majesté.

» Si Votre Majesté daigne recevoir cette personne, qu'elle envoie d'abord chercher un éclat d'albâtre oriental qui est déposé sur le tombeau du cardinal Caprara, à Sainte-Geneviève.

» En outre, et par une autre personne, Votre Majesté devra faire prendre, dans un volume des œuvres de Saint-Augustin (ci-jointe la désignation),

Digitized by Google

une feuille de papier découpé, dont l'auteur de cette lettre indiquera plus tard l'usage.

» Sous peine de n'obtenir aucun résultat dans les éclaircissements promis, on ne devra ni commencer par l'envoi à la Bibliothèque, ni envoyer en même temps à la Bibliothèque et à Sainte-Geneviève. La sécurité de la personne qui veut donner un bon avis à Sa Majesté reposant sur l'exécution, dans l'ordre indiqué, des deux démarches prescrites. »

La lettre n'était pas signée.

Le côté mystérieux de cette lettre préoccupa Louis XVIII; il fit appeler M. Decazes le lendemain, à sept heures du matin.

Digitized by Google

On remarque bien que je ne cite pas un fait historique; je raconte de souvenir une anecdote que j'ai copiée manuscrite il y a quelque chose comme trente ans.

Seulement plus tard, et dans d'autres circonstances de ma vie, elle se représenta à mon esprit comme font à la vue ces caractères effacés qui reparaissent grâce à une préparation chimique.

Louis XVIII, toujours selon le récit anecdotique, envoya donc, le lendemain matin, chercher M. Decazes.

— Monsieur, lui dit-il en l'apercevant, vous allez aller vous-même à l'Eglise Sainte-Geneviève; vous descendrez dans la crypte; vous vous ferez indiquer le tombeau du cardinal Caprara, et vous me rapporterez l'objet, quel qu'il soit,

Digitized by Google

que vous trouverez sur ce tombeau.

M. Decazes partit, arriva à Sainte-Geneviève, descendit dans la crypte, et, à son grand étonnement, ne trouva sur le tombeau du cardinal Caprara qu'un morceau d'albâtre oriental.

Cependant, la recommandation était précise; disons mieux, l'ordre était positif. Après avoir hésité un instant, il prit le fragment d'albâtre et le rapporta au roi.

Il s'attendait à voir le roi se récrier sur cette obéissance servile qui mettait sous ses yeux un objet sans valeur aucune, quand, au contraire, à la vue de ce fragment d'albâtre, le roi tressaillit.

Puis, le prenant, l'examinant avec soin et le posant sur son bureau :

Digitized by Google

— Maintenant, dit Louis XVIII, envoyez quelqu'un de qui vous soyez sûr à la Bibliothèque royale. Cette personne demandera les *Œuvres de Saint-Augustin*, édition de 1669, et au tome XII, entre les pages 404 et 405, on trouvera une feuille de papier.

— Mais, lui demanda M. Decazes, au lieu de confier cette mission à une autre personne, pourquoi n'irais-je pas moi-même?

— Impossible, mon enfant!

Mon enfant, était le terme d'amitié sous lequel Louis XVIII désignait son ministre favori.

On envoya un homme de confiance à la Bibliothèque royale; il ouvrit le Saint-Augustin à la page dite, et trouva le papier désigné.

Digitized by Google

Rien ne lui fut plus facile que de le prendre; ce papier était tout blanc; il avait la forme de l'in-folio; il était d'une grande finesse et portait de bizarres découpures.

Louis XVIII cherchait les mystérieuses révélations dans les découpures de ce papier, lorsque le secrétaire du roi vint lui remettre une feuille de la même grandeur que celle du Saint-Augustin, mais chargée de lettres sans ordres.

On venait de faire passer cette lettre jusqu'au cabinet du roi, et elle portait sur l'adresse, à l'angle de l'enveloppe, ces deux mots :

(Très pressée).

Le roi comprit qu'il y avait coïncidence entre les deux événements, analogie en-

Digitized by Google

tre les deux feuilles; il posa la lettre découpée sur la lettre écrite, et il vit que les lettres comprises dans les intervalles de la feuille supérieure avaient un sens.

Il congédia le secrétaire, pria M. Decazes de le laisser seul, et quand tous deux furent sortis, il lut les lignes suivantes :

Le lecteur comprend que je ne prends pas plus la responsabilité du billet que je mets sous ses yeux, que je ne prends celle du reste de l'anecdote.

« Roi, tu es trahi, trahi par ton ministre et par le P. F. de ton S.

» Roi, je puis seul te sauver.

» MARIANI. »

Le roi ne parla à personne de ce bil-

Digitized by Google

let; seulement le soir même le ministre de la police, congédié (1) le matin, donnait l'ordre de se mettre à la recherche du nommé Mariani.

Le lendemain, qui était le dimanche 13 février, le roi, en ouvrant son paroissien pour lire la messe, y trouva le billet suivant :

« On a surpris ce que je t'écrivais; on est à ma recherche; presse-toi de me voir, si tu tiens à éviter de grands malheurs dans ta maison. Je saurai si tu veux me recevoir, au moyen de trois pains à cacheter que tu colleras intérieurement sur les carreaux des fenêtres de ta chambre à coucher. »

(1) M. Decazes était ministre de l'intérieur, chargé de la police.

Digitized by Google

Le roi, quoique préoccupé de ce dernier avis, ne crut pas qu'il fût aussi urgent de s'y rendre que le disait la lettre.

Il attendit, il hésita, il remit la chose au lendemain.

Le soir, par extraordinaire, il y avait spectacle à l'Opéra : on y jouait le *Rossignol*, les *Noces de Gamache* et le *Carnaval de Venise*.

Le duc et la duchesse de Berry assistaient à la représentation.

Vers onze heures du soir, à la fin du second acte du ballet, la duchesse de Berry, fatiguée, témoigna à son mari le désir de se retirer. Le prince ne veut pas la laisser sortir seule et la reconduit.

Digitized by Google

Arrivé à sa voiture, qui stationne rue Rameau, au moment où, après avoir donné la main à la princesse pour monter sur le marche-pied, il lui dit :

— Attendez-moi, je ne tarderai pas à vous rejoindre.

Un homme s'élance rapidement, passe comme un éclair entre le factionnaire de garde à la porte de sortie et M. de Clermont-Lodève, gentilhomme de service, saisit le prince par l'épaule gauche, s'appuie fortement contre sa poitrine et lui enfonce, au dessous du sein droit, un carrelet mince et aigu emmanché dans une poignée de buis.

L'homme laisse l'arme dans la plaie, culbute trois ou quatre curieux, et disparaît d'abord à l'angle de la rue de Richelieu, ensuite sous l'arcade Colbert.

Digitized by Google

D'abord, personne ne s'aperçut que le prince fût blessé; il n'avait lui-même ressenti aucune douleur, la secousse seulement que produit un coup de poing.

— Prenez donc garde, maladroit, avait dit M. de Choiseul, aide-de-camp du prince, en repoussant l'assassin, auquel il croyait n'avoir à reprocher qu'une trop indiscrète curiosité.

Tout à coup, le prince sent que la respiration lui manque; il pâlit, chancelle et s'écrie, en portant la main à sa poitrine :

— Je suis assassiné!

— Impossible! dit-on autour de lui.

— Tenez, répond le prince, voici le poignard.

Digitized by Google

Et, effectivement, il venait d'arracher de sa poitrine et tenait à la main le carrelet ensanglanté.

La portière de la voiture n'était pas encore refermée; la princesse s'élança, essayant de soutenir son mari. Mais déjà le prince, même avec cet appui, ne pouvait plus se tenir; il se laissa aller doucement dans les bras de ceux qui l'entouraient, et fut porté dans le salon dépendant de la loge du roi.

Ce fut là qu'il reçut les premiers soins.

Au simple aspect de la plaie, à la forme du poignard, à la longueur du fer, les médecins reconnurent la gravité de la blessure et déclarèrent que le prince ne pouvait être ramené aux Tuileries. On le transporta donc dans l'apparte-

Digitized by Google

ment qu'occupait M. Grandsire, alors secrétaire de l'administration de l'Opéra, et qui avait son logement au théâtre.

Par un rapprochement bizarre, le lit sur lequel on étendit le prince moribond était le même que celui sur lequel, tout joyeux, le prince s'était couché la première nuit de sa rentrée en France.

M. Grandsire était alors à Cherbourg, et avait prêté ce lit pour mettre dans la chambre du prince.

Ce fut là que le prince apprit l'arrestation de son meurtrier.

Il demanda son nom. — Louis-Pierre Louvel, lui répondit-on.

Il parut chercher dans sa mémoire. Puis, comme interrogeant sa propre

Digitized by Google

conscience : « Je ne me rappelle pas, dit-il, avoir jamais rien fait à cet homme. »

Non, prince, non, vous ne lui aviez rien fait ; mais vous portiez au front ce sceau fatal qui pousse les Bourbons, les uns dans la tombe, les autres dans l'exil.

Non, prince, vous ne lui aviez rien fait. Mais vous deviez régner, et c'est assez chez nous pour que le doigt de Dieu vous ait désigné à la douleur.

Voyez, prince, ce que sont devenus tous ceux qui, depuis soixante ans, ont touché cette couronne fatale ou y ont aspiré.

Louis XVI mort sur l'échafaud.

Napoléon mort à Sainte-Hélène.

Digitized by Google

Le duc de Reichstadt mort à Schœnbrunn.

Charles X mort à Prague.

Louis-Philippe mort à Claremont.

Qui sait maintenant, prince, où mourra votre fils, le comte de Chambord, où mourra le comte de Paris?

Vous, prince, vous qui, le premier et le plus jeune de votre race, êtes descendu dans cette éternité qui renferme dans ses entrailles tous les mystères de la vie, tous les secrets de la mort.

Mais ce que nous pouvons dire d'avance, prince, c'est que nul de votre race ne mourra aux Tuileries et ne reposera comme roi dans les caveaux paternels.

C'était un bon et noble cœur au mi-

Digitized by Google

lieu de ses emportements que celui qui allait mourir; aussi, quand à six heures du matin Louis XVIII, prévenu de ce qui s'était passé, arriva pour recevoir le dernier soupir de son neveu, le premier mot du blessé fut-il :

— Sire, la grâce de l'homme.

Louis XVIII ne voulait pas promettre la grâce et ne voulait pas la refuser.

—Vous survivrez, je l'espère, au cruel événement, mon cher neveu, répondit-il, et nous en reparlerons; la chose est importante, d'ailleurs, continua-t-il, et vaut la peine d'être examinée à plusieurs fois.

A peine le roi avait-il prononcé ces paroles, que le prince se sentit étouffer et ouvrit les bras; il demanda qu'on le tournât sur le côté gauche.

Digitized by Google

C'est ma fin, dit-il, tandis qu'on s'empressait de se rendre à son dernier désir.

Et, en effet, à peine le mouvement achevé, tandis que la pendule sonnait six heures et demie du matin, il expira.

On sait la douleur de la duchesse de Berry.

Elle prit des ciseaux qui étaient sur la cheminée, déroula ses beaux cheveux blonds, les coupa près de la racine et les jeta sur le corps de son mari.

Quant à Louis XVIII, sa douleur fut double, ignorant la grossesse de madame la duchesse de Berry. Il pleurait dans le prince mort plus qu'un neveu assassiné, il pleurait une race éteinte.

Rentré aux Tuileries, le roi songea alors à ce qui s'était passé depuis deux

Digitized by Google

jours, à cette lettre reçue le matin même de l'assassinat, avec avis reçu d'un grand malheur qui menaçait la famille royale.

Alors, quoiqu'il n'eût plus rien à attendre du mystérieux inconnu, la légende que nous transcrivons, dit que Louis XVIII se traîna jusqu'à la fenêtre sur ses jambes endolories, et plaça sur une des vitres les trois pains à cacheter qui devaient servir de signal d'encouragement à la visite de l'inconnu.

Deux heures après, le roi recevait sous triple enveloppe une lettre conçue en ces termes :

» Il est trop tard ; qu'un homme de confiance vienne me prendre sur le pont des Arts, où je serai ce soir à onze heures.

Digitized by Google

» Je me fie à l'honneur du roi. »

A onze heures un quart, le mystérieux inconnu fut introduit aux Tuileries et conduit au cabinet du roi.

Il resta avec Louis XVIII jusqu'à une heure du matin.

On ignora complètement ce qui se passa dans cette entrevue.

Le lendemain, M. Clausel de Coussergue proposa à la chambre de porter un acte d'accusation contre M. Decazes, comme complice de l'assassinat du duc de Berry.

Ainsi, en même temps que le parti napoléonnien et libéral semait contre les Bourbons les vers que nous avons cités, multipliait les copies du procès Maubreuil, le parti ultra attaquait par les

Digitized by Google

mêmes moyens le duc d'Orléans et M. Decazes, chacun sapant et détruisant, au profit d'un quatrième parti, qui devait bientôt faire son apparition sous le manteau du carbonarisme.

Nous voulons parler du parti républicain, dont Napoléon mourant à Sainte-Hélène avait annoncé le prochain avénement.

Mais avant d'aborder cette question, un dernier mot sur Louvel, Dieu nous garde, à quelque parti qu'il appartienne, de glorifier l'assassin, mais il va nous passer une telle quantité de régicides qu'il n'est pas mal, historiquement parlant, de consigner la différence qui existe entre un meurtrier et un autre meurtrier.

Nous avons dit que Louvel avait dis-

Digitized by Google

paru d'abord au coin de la rue de Richelieu, puis sous l'arcade Colbert.

Là, il était sur le point d'échapper, lorsqu'un fiacre, en lui barrant le chemin, le força de ralentir sa course. Pendant ce moment d'hésitation, le factionnaire, qui avait jeté son fusil pour le poursuivre et qui l'avait perdu de vue, l'aperçut de nouveau et, redoublant de rapidité, le rejoignit et le saisit à bras le corps, tandis qu'un garçon de café l'arrêtait de son côté en le prenant au collet.

Une fois pris, l'assassin ne se défendit par aucun nouvel effort; on eût dit que, pour la conscience de ce qu'il devait à sa propre conservation, il avait fui, mais que cette première tentative de fuite lui suffisait, et que, le laissât-on

Digitized by Google

libre, c'était fini, il n'abuserait pas de sa liberté.

Louvel fut conduit au corps-de-garde établi sous le vestibule de l'Opéra.

— Misérable! s'écria M. de Clermont-Lodève, qui a pu te porter à commettre un pareil crime?

— Le désir de délivrer la France d'un de ses plus cruels ennemis.

— Qui t'a payé pour accomplir ce crime?

— Payé! s'écria Louvel en relevant la tête; payé!

Puis, avec un sourire de dédain :

— Croyez-vous donc, ajouta-t-il, qu'on fasse ces choses-là pour de l'argent?

Digitized by Google

Le jugement de Louvel fut déféré à la chambre des pairs.

Le 5 juin Louvel comparut devant la haute-cour.

Le lendemain 6, il fut condamné à mort.

Quatre mois avaient été employés à lui chercher des complices, mais on n'avait pu lui en découvrir aucun.

Ramené à la Conciergerie, une heure après le prononcé de l'arrêt, un des gardiens de Louvel s'approcha de lui.

— Vous devriez, dit cet homme au condamné, qui, pendant tout le procès, avait conservé le plus grand calme et la plus grande mesure; vous devriez, lui dit cet homme, faire demander un prêtre.

Digitized by Google

— A quoi bon ? demanda Louvel.

— Mais pour tranquilliser un peu votre conscience.

— Oh ! ma conscience est tranquille, et me dit que j'ai fait ce que je devais faire.

— Votre conscience peut se tromper. Croyez-moi donc, réconciliez-vous avec Dieu. C'est un conseil que je vous donne.

— Et si je me confesse, croyez-vous que cela me mènera en paradis ?

— Peut-être, la miséricorde du Seigneur étant infinie.

— Le prince de Condé, qui vient de mourir, croyez-vous qu'il y soit en paradis ?

— On doit le croire, c'était un prince si parfaitement bon.

Digitized by Google

— En ce cas, j'ai envie d'aller l'y rejoindre, cela m'amuserait bien de faire enrager ce vieil émigré.

La conversation fut interrompue par M. de Sémonville. Celui-ci venait visiter le prisonnier pour tirer de lui quelques aveux.

Voyant que c'était impossible.

— Avez-vous désir de quelque chose? demanda-t-il à Louvel.

— Monsieur le comte, répondit le condamné, depuis que je suis en prison, je couche sur de très gros draps; pour ma dernière nuit, je voudrais bien en avoir de fins.

Ce désir fut accompli : Louvel eut des draps fins et, dans ces draps fins, dormit d'un sommeil parfaitement tranquille

Digitized by Google

de neuf heures à six heures du matin.

Le 7, à six heures du soir, il sortit de la Conciergerie; c'était au moment de ces fameux troubles de juin, dont nous dirons un mot tout à l'heure.

Les rues étaient encombrées; il y avait des spectateurs jusque sur les toits.

Il était coiffé d'un chapeau rond; il avait un pantalon gris, une redingote bleue était attachée sur ses épaules.

Les journaux annoncèrent le lendemain que ses « traits étaient altérés et sa démarche affaiblie. »

Il n'en était rien. Louvel était un assassin de la famille des Ravaillac et des Alibaud, c'est à dire un homme au cœur robuste. Louvel monta à l'échafaud sans forfanterie comme sans faiblesse, et

Digitized by Google

mourut comme meurent les hommes qui ont fait d'avance à une idée le sacrifice de leur vie.

Son cachot est le dernier de la Conciergerie, à droite, au fond du corridor.

Disons, à cette date de 1821, quelques mots du carbonarisme, sur lequel, dans ses longues conversations avec moi, Dermoncourt, cet ancien aide-de-camp de mon père, dont le nom a été si souvent prononcé dans la première partie de ces mémoires, a pu me donner quelques détails curieux et inconnus.

Dermoncourt, en outre, fut un des principaux chefs de la conspiration de Béfort.

Vous vous rappelez les troubles de juin, la mort du jeune Lallemand, qui,

Digitized by Google

tué en se sauvant, fut accusé après sa mort d'avoir voulu désarmer un soldat de la garde royale.

On croyait pouvoir accuser impunément celui qui n'était plus qu'un cadavre. Mais son père répondit pour lui.

Il est vrai que la censure, — c'est parfois une chose que la censure, — il est vrai que la censure empêcha la lettre de ce pauvre père de paraître dans les journaux.

M. Laffite fut obligé de prendre cette lettre, de l'apporter à la chambre et de la lire pour qu'elle fût connue.

La voici; c'était celle que M. Lallemand père avait envoyée aux jour-

Digitized by Google

naux et que les journaux avaient refusée :

« Monsieur, hier mon fils fut frappé à mort par un soldat de la garde royale, aujourd'hui il est diffamé par le *Drapeau blanc*, la *Quotidienne* et le *Journal des Débats*. Je dois à sa mémoire de repousser le fait allégué par ces journaux. Ce fait est faux. Mon fils n'a pas tenté de désarmer un garde royal. Il marchait sans armes, lorsqu'il a reçu par derrière le coup dont il est mort. »

» LALLEMAND. »

La conspiration militaire du 19 août avait été la suite des troubles de juin. Les principaux membres de la loge des *Amis de la Vérité* étaient compromis dans cette conspiration. Ils se dispersèrent.

Digitized by Google

Deux de ses affiliés partirent pour l'Italie. C'étaient MM. Joubert et Dugiez.

Ils arrivèrent à Naples au milieu de la révolution de 1820, où les patriotes furent si misérablement trahis par le vicaire général François.

Ils se mêlèrent à cette révolution, et, affilié aux carbonari italiens. Dugiez revint à Paris, occupant un grade élevé dans cette société encore inconnue chez nous.

Cette institution avait vivement frappé Dugiez. Il en avait cru l'établissement possible en France. Il exposa au conseil administratif de la loge des *Amis de la Vérité* les principes et le but de cette société. Cette exposition produisit une impression profonde sur ceux qui l'écoutaient. Dugiez avait rapporté avec lui les

Digitized by Google

réglements de la société; il fut chargé de les traduire. Il accomplit cette tâche; mais le caractère de mysticisme religieux qui faisait la base de ce réglement, n'était point applicable en France. On adopta l'institution en la dépouillant de détails qui, à cette époque, l'eussent rendu impopulaire. Et M. Buchez, ce même homme qui, au 15 mai, eût pu faire Boissy-d'Anglas, et MM. Buchez, Bazard et Flottard, furent chargés de poser à la charbonnerie française les bases d'une organisation appropriée à l'état des esprits et de l'opinion.

Le 1er mai 1821, trois jeunes gens inconnus alors, trois hommes, dont le plus vieux n'avait pas trente ans, s'assirent pour la première fois dans un des plus pauvres quartiers de la capitale, dans une chambre qui était loin de présenter

Digitized by Google

à son propriétaire même la médiocrité dorée dont parle Horace, autour d'une table, et là, graves, ou plutôt sombres, car ils n'ignoraient pas à quelle œuvre terrible ils se livraient, et là, dis-je, ils posèrent les premiers fondements de cette charbonnerie, qui changea la France de 1821 et de 1822, en un vaste volcan qui jeta inopinément ses flammes sur les points les plus opposées, à Béfort, à La Rochelle, à Nantes, à Grenoble.

Et, chose étrange! l'œuvre que préparaient ainsi les trois chimistes révolutionnaires, n'indiquait aucun but. C'était un code pour les futurs conspirateurs; mais libre à eux de conspirer pour qui ils voudraient, pourvu qu'ils se conformâssent aux réglements de ce code.

Voici le considérant général :

Digitized by Google

« Attendu que force n'est pas droit, et que les Bourbons ont été ramenés par l'étranger, les Charbonniers s'associent pour rendre à la nation française le libre exercice du droit de choisir le gouvernement qui lui convient. »

Rien n'était défini, comme on voit, mais, de fait, la souveraineté nationale venait d'être décrétée.

On connaît la division de la Charbonnerie en hautes ventes, ventes centrales et ventes particulières.

Chacune de ces ventes ne pouvant contenir plus de vingt affiliés, on échappait ainsi à l'article du code pénal qui frappait sur les sociétés composées de plus de vingt personnes.

La haute vente fut composée des sept fondateurs de la Charbonnerie.

Digitized by Google

Ces sept fondateurs étaient Bazard, Dugiez, Flottard, Buchez, Carriol, Joubert et Limpérani.

Chaque carbonaro devait toujours avoir chez lui un fusil et cinquante cartouches.

Il devait sans cesse, à toute heure du jour ou de la nuit, se tenir prêt à obéir aux ordres qui lui viendraient des chefs supérieurs.

En même temps que s'organisait la Charbonnerie, et que s'établissait une vente supérieure composée des sept membres que nous avons nommés, quelque chose du même genre, mais moins actif, moins décidé, moins vivant, se constituait à la chambre.

C'était ce que l'on appela le Comité

Digitized by Google

directeur, son titre indique son but.

Ce Comité directeur se composait de M. de Lafayette, son fils, de Manuel, de Dupont (de l'Eure), de Corcelles père, de Jacques Kœchlin, du général Thiars et de MM. Mérilhou et Chevalier.

Dans les questions militaires, le comité s'adjoignait les généraux Corbineau et Cavayre.

Le comité directeur et la haute vente se mirent en communication.

Pendant quelque temps, les réunions n'eurent pour objet que des discussions générales. Les jeunes carbonari se défiaient des vieux libéraux, au moins autant que ceux-ci se défiaient d'eux à leur tour. Les carbonari accusaient les libéraux de faiblesse et d'hésitation, les li-

Digitized by Google

béraux accusaient les carbonari d'imprudence et de légèreté. Ils eussent dû, simplement, s'accuser : les uns, d'être jeunes; les autres, d'être vieux.

Aussi les carbonari avaient-ils organisé toute la conspiration de Béfort sans en dire un mot au comité directeur.

Cependant Bazard était lié avec Lafayette; il connaissait le général, son ardent désir de popularité; or, la popularité en 1821 était dans l'opposition; plus on était avancé, plus on était populaire. Bazard répondit du général et demanda d'être autorisé à réclamer son concours. Il obtint cette autorisation.

On révéla à Lafayette le secret de la haute vente. On lui offrit d'y entrer. Lafayette accepta, fut reçu et devint un

Digitized by Google

des chefs actifs de la conspiration de Béfort.

Cette fois, il risquait sa tête, ni plus ni moins que le dernier des conjurés.

Les plus hardis parmi ses collègues de la chambre le suivirent et s'engagèrent avec lui.

MM. Kœchlin, d'Argenson, Dupont (de l'Eure), Manuel, de Corcelles père.

La récompense de leur dévouement ne devait pas se faire attendre : la révolution faite, on adoptait les bases de la Constitution de l'an III ; cinq directeurs étaient nommés, et ces cinq directeurs étaient Lafayette, Kœchlin, Corcelles père, d'Argenson et Dupont (de l'Eure).

Le carbonarisme avait son côté militaire, il était même plutôt militaire que civil. On comptait fort sur l'armée dans

Digitized by Google

tous les mouvements que l'on voulait tenter, et l'on avait raison : l'armée, abandonnée par le roi, maltraitée par les princes, sacrifiée à des corps privilégiés, l'armée était aux trois quarts acquise à l'opposition. Des ventes avaient été créées dans la plupart des régiments, et tout était si bien prévu, que les changements de garnison eux-mêmes n'étaient que des moyens de propagande : en quittant la ville où il venait de passer trois mois, six mois, un an, le président de la vente militaire recevait la moitié d'une pièce d'argent, dont l'autre moitié était envoyée d'avance, dans la ville où se rendait le régiment, à un membre de la haute vente ou d'une vente centrale, les deux moitiés de pièces se rajustaient, et les conspirateurs étaient en communication.

Digitized by Google

Les soldats, de cette façon, étaient devenus de simples commis voyageurs chargés de répandre la révolution par toute la France.

Aussi, voyez, toutes les conspirations qui éclatent sont moitié militaires, moitié civiles.

Vers le milieu de 1821, tout est prêt pour un soulèvement, à Bordeaux comme à Béfort, à Neufbrisack comme à La Rochelle, à Nantes comme à Grenoble, à Colmar comme à Toulouse.

La France est couverte d'un immense réseau d'affiliés, et la révolution circule inaperçue mais vivante au milieu de la société, de l'Est au Couchant, du Nord au Midi.

De Paris, c'est-à-dire de la vente supé-

Digitized by Google

rieure, partent tous les ordres qui vont animer et entretenir la propagande, comme aux pulsations du cœur part du cœur le sang qui vivifie toute la machine humaine.

Tout était prêt. On avait reçu l'avis que, grâce à l'influence de quatre jeunes gens déjà compromis dans la conspiration du 19 août, le 29e de ligne, régiment de trois bataillons, et dont les trois bataillons tenaient à la fois garnison dans les places de Béfort, de Neufbrisack et de Huningue, étaient acquis à la charbonnerie.

Ces quatre jeunes gens étaient : le garde-du-corps Lacombe, le lieutenant Desbordes, les sous-lieutenants Brue et Pegulu, auxquels s'étaient adjoints un avocat nommé Petit-Jean et un offi-

Digitized by Google

cier à demi-solde nommé Roussillon.

En outre, Dermoncourt, qui avait été mis à la demi-solde, et qui demeurait au bourg de Widensollen, distant d'une lieue de Neufbrisack, s'était engagé à entraîner dans l'insurrection le régiment de chasseurs à cheval caserné à Colmar.

Voilà pour le côté militaire.

Le côté civil de la conspiration était remué et conduit par MM. Voyer-d'Argenson et Jacques Kœchlin, qui, possédant des usines aux environs de Mulhouse et de Béfort, avaient une grande influence sur les ouvriers, d'ailleurs presque tous mécontents du gouvernement, qui avait rendu aux nobles leurs anciens priviléges, aux prêtres leur ancienne influence, et prêt à entrer dans

Digitized by Google

tous les soulèvements où la main d'un homme supérieur à eux voudrait les pousser.

Ainsi, vers la fin de 1821, voici les nouvelles qui arrivaient à la haute vente de Paris.

A Huningue, à Neufbrisack, à Béfort, on avait le 29e de ligne, dont répondaient les lieutenants Carrel de Grometty, et Levaneur; à Colmar, on avait les chasseurs à cheval, dont répondait le général Dermoncourt; à Strasbourg, on avait un foyer dans les deux régiments d'artillerie et dans le bataillon de pontonniers; à Metz, dans un régiment du génie et surtout dans l'école d'application; enfin à Epinal, dans un régiment de cuirassiers.

De leur côté, MM. Kœchlin et Voyer-

Digitized by Google

d'Argenson répondaient d'un soulèvement, non seulement à Mulhouse, mais encore sur toute la ligne du Rhin, où des ventes particulières étaient établies et présentaient un total de plus de dix mille officiers parmi les militaires en retraite, les douaniers et les forestiers.

Tous hommes décidés d'ailleurs et prêts à payer de leur personne.

Vers ce temps, ma pauvre mère, en faisant tous ses calculs, nous trouva si pauvres que, se rappelant notre ami Dermoncourt et songeant qu'il avait peut-être conservé quelques relations avec le gouvernement, elle se décida à lui écrire pour le prier de faire des démarches à l'endroit de cette solde arriérée de vingt-huit mille cinq cents francs,

Digitized by Google

due à mon père pour les années VII et VIII de la République.

La lettre arriva à Dermoncourt vers le 20 ou 22 décembre, c'est à dire huit jours avant celui où la conspiration devait éclater.

Il répondit poste pour poste, et le 28 décembre, nous reçûmes de Dermoncourt la lettre suivante :

» Ma bonne madame Dumas,

» Quelle diable d'idée vous est-elle donc poussée, que je pouvais avoir conservé quelques relations avec ce tas de gueux qui manipulent nos affaires en ce moment-ci? Non, grâce à Dieu. Je suis en demi-solde, et ne suis pour rien, ni par le sabre ni par la plume, dans tout ce qui se passe. Par conséquent, ma

Digitized by Google

chère dame, ne comptez sur moi que pour ce qui dépend de moi, c'est à dire pour ce qui dépend d'un pauvre hère qui touche, pour prix de quarante ans de service, trois ou quatre pauvres mille francs par an. Mais comptez sur le bon Dieu, qui, s'il regarde ce qui se passe ici-bas, doit être fort en colère de voir la façon dont marchent les choses. Or, comme, ou il n'y a pas de bon Dieu, ou les choses ne peuvent pas durer ainsi, et que, je le sais, vous croyez au bon Dieu, fiez-vous à lui ; un jour où l'autre les choses changeront. Demandez à votre fils, qui doit être un grand garçon maintenant, et il vous dira qu'il y a quelque part, dans un auteur latin nommé Horace, je crois, qu'après la pluie vient le beau temps. Gardez donc votre parapluie ouvert encore pendant quel-

Digitized by Google

ques jours, et si le beau temps vient, fermez-le, et comptez sur moi.

» Ayez bon espoir ; sans l'espoir qui reste au fond de leurs cœurs, tous les honnêtes gens n'auraient plus qu'à se brûler la cervelle.

» Baron DERMONCOURT. »

La lettre disait peu de chose et cependant disait beaucoup ; ma mère comprit qu'il se tramait quelque chose et que Dermoncourt était du complot.

Digitized by Google

Digitized by Google

Conspiration de Béfort.

Le surlendemain du jour où ma mère avait reçu cette lettre, voici ce qui se passait à Béfort :

Le plan des conjurés était celui-ci :

Le signal partait à la fois de Neufbrisack et de Béfort. A la même heure et le

Digitized by Google

même joûr, ou plutôt la même nuit, les deux places prenaient les armes et arboraient le drapeau tricolore.

Le soulèvement devait avoir lieu dans la nuit du 29 au 30 décembre.

Le gouvernement provisoire serait proclamé à Béfort, puis installé à Colmar.

Ce gouvernement, nous l'avons déjà dit, se composait de Jacques Kœchlin, du général Lafayette et de M. d'Argenson.

Vingt-cinq ou trente carbonari parisiens avaient reçu l'ordre de partir pour Béfort.

Ils étaient partis sans hésiter et devaient arriver le 28 dans la journée.

Le 28, au moment où Joubert, qui les

Digitized by Google

a précédés à Béfort, se dispose à sortir de la ville pour aller au devant d'eux, il rencontre M. Jacques Kœchlin.

M. Kœchlin le cherchait pour lui apprendre une singulière nouvelle, c'est que M.d'Argenson, qui devait former avec lui et le général Lafayette le triumvirat révolutionnaire, est bien venu, mais s'est enfermé dans ses usines de la vallée, derrière Manevaux; que là il ne veut recevoir personne, et garde pour lui les nouvelles qu'il apportait.

— Eh bien! que faire? demande Joubert.

— Ecoutez, dit M. Kœchlin, moi je vais à Manevaux : je me charge de d'Argenson, j'en tirerai pied ou aile; vous, tâchez, par un moyen quelconque, de presser l'arrivée de Lafayette.

Digitized by Google

Sur ce, les deux conjurés se quittent; l'un, M. Kœchlin court comme il l'a dit à Manevaux, petit village hors de route, à sept lieues à peu près de Béfort et à autant de Colmar.

L'autre, Joubert, court jusqu'à Lure, petite ville située sur la route de Paris, à une vingtaine de lieues de Béfort.

Là il arrête une calèche dans laquelle il reconnaît deux figures amies : ce sont celles de deux frères, de deux grands artistes, de deux vrais patriotes, Henri et Ary Scheffer. Sur le devant de la calèche est M. Corcelles fils.

En deux mots, Joubert les met au courant de ce qui se passe.

Ary Scheffer, ami intime du général Lafayette, rebroussera chemin, et ira le

Digitized by Google

chercher à son château de Lagrange.

Les autres reviendront à Béfort, avec Joubert, et annonceront que le mouvement est retardé.

En effet, les journées des 29 et 30 se passent à attendre inutilement.

Dans la nuit du 29 au 30, le général Dermoncourt s'impatiente. A dix heures du matin, il envoie un sous-chef d'atelier de M. Kœchlin, nommé Rusconi, ancien officier de l'armée d'Italie, et qui a suivi l'empereur à l'île d'Elbe, à Mulhouse. — On saura sans doute quelque chose par M. Kœchlin.

Rusconi part à dix heures du matin, fait, par une pluie battante, neuf fortes lieues de pays, et arrive à dix heures du soir chez M. Kœchlin, qu'il trouve en

Digitized by Google

grande soirée avec cent huit de ses parents. Il le prend à part et s'informe auprès de lui où en est la conjuration. M. d'Argenson ne veut pas bouger, on n'a pas encore de nouvelles de Lafayette; on croit que c'est Manuel qui l'a retenu.

En attendant que le général Dermoncourt se tienne, on lui fera dire à quelle heure il doit se déclarer.

— Mais, demande le messager, pour qui se déclarera-t-il?

— Ah! voilà l'embarras, répond M. Kœchlin; les uns veulent Napoléon II, ce sont les généraux; les autres veulent Louis-Philippe, c'est Manuel; le général Lafayette, enfin, veut la République; mais renversons d'abord les Bourbons, et tout se débrouillera ensuite.

Digitized by Google

Rusconi repart la même nuit, loue un char-à-bancs, marche toute la nuit, arrive à dix heures du matin à Colmar, de Colmar se rend à pied à Widensollen, où il trouve le général prêt à agir.

Rien ne s'était fait pendant son absence.

Voilà ce qui se passait :

Ary Scheffer avait trouvé Lafayette à Lagrange.

Le général, qui était de la chambre, et dont l'absence de la chambre pouvait être remarquée si elle se prolongeait, n'avait voulu, disait-il, arriver à Béfort qu'au moment décisif. Il promettait de partir le même soir, mais à une condition : c'est que M. Ary Scheffer pousse-

Digitized by Google

rait jusqu'à Paris, déterminerait Manuel et Dupont (de l'Eure), les deux derniers membres du gouvernement provisoire, à venir prendre part au mouvement. Il ramènerait aussi le colonel Fabvier, homme de tête et de cœur, lequel prendrait le commandement des bataillons insurgés.

Ary part pour Paris, rencontre Manuel, Dupont (de l'Eure) et Fabvier, reçoit la promesse de Manuel et de Dupont de partir la même nuit, prend le colonel Fabvier dans sa voiture, et se remet en route, suivi par Manuel et Dupont (de l'Eure), et suivant Lafayette.

Pendant que cette file de voitures qui apporte au grand galop la révolution, brûle la route de Paris, tandis que M. Kœchlin, précédé de Joubert et de Carrel,

Digitized by Google

se rend à Béfort, tandis que le colonel Paelhes, qui ignore l'arrivée de Fabvier, s'apprête à prendre le commandement des troupes, tandis que Dermoncourt, son cheval sellé, attend le signal, le sous-lieutenant Manoury, un des principaux affiliés prenait le tour de garde d'un de ses camarades et s'installait à la principale porte de la ville, en même temps que les autres initiés prévenaient leurs camarades que le moment était arrivé et que, selon toute probabilité, le soulèvement aurait lieu dans la nuit du 1er au 2 janvier 1822.

Or, on en était arrivé à la soirée du 1er janvier.

Quelques heures encore et tout éclatait.

Sur ces entrefaites, la nuit arrive.

Digitized by Google

A huit heures l'appel se fait.

Après l'appel, l'adjudant sous-officier Tellier fait faire le cercle à tous les sergents-majors, et leur ordonne de se rendre dans les chambres. Là, chaque compagnie mettra les pierres aux fusils, fera les sacs et se tiendra prête à marcher.

Quand aux sergents-majors, ils reviendront souper avec Manoury.

A vingt pas de l'endroit où souperont Manoury et les sergents-majors, le colonel Paelhes, descendu à l'hôtel de la Poste, soupe avec une vingtaine de conjurés, et comme le maître de la poste est un des premiers conspirateurs, on ne se gêne pas et la salle du souper est décorée avec les drapeaux tricolores, les cocardes et les aigles.

Digitized by Google

En effet, qu'a-t-on à craindre ? Aucun officier n'habite la caserne ; il est dix heures du soir et à minuit la conjuration éclate.

Hélas! qui peut savoir combien de malheurs inattendus peuvent, en deux heures, s'échapper de cette boîte de Pandore qu'on appelle le hasard!

Un sergent dont le congé de sémestre est expiré la veille, et qui par conséquent absent depuis six mois, ignore tout, un sergent arrive à Béfort dans la soirée du 1er janvier, juste à temps pour répondre à l'appel et assister aux préparatifs qui se font.

Les préparatifs faits, il veut donner à la fois une preuve d'exactitude et de zèle à son capitaine : en conséquence,

Digitized by Google

il se rend chez lui et lui annonce que le régiment est prêt.

— Prêt à quoi? demande le capitaine ?

— Mais à marcher.

— A marcher où ?

— Sur l'endroit où on le dirigera.

Le capitaine regarde le sergent.

— Que dites-vous? demande-t-il.

— Capitaine, je dis que les sacs sont faits et que les pierres sont aux fusils.

— Vous êtes fou ou ivre, dit le capitaine, allez vous coucher.

Le sergent va se retirer, en effet, quand un autre officier du même grade, qui joue aux cartes avec le capitaine, arrête le sergent, l'interroge avec plus de dé-

Digitized by Google

tails et acquiert, par la précision des réponses du sous-officier, la certitude que le fait est vrai.

— Comment un pareil ordre a-t il été donné sans que les deux capitaines en aient été instruits?

— Par qui l'ordre a-t-il été donné ?

— Par le lieutenant-colonel, sans doute?

— Sans doute, répète machinalement le sergent.

Les deux capitaines se lèvent et se rendent chez le lieutenant-colonel.

Le lieutenant-colonel est à la fois aussi surpris et aussi ignorant qu'eux.

Sans doute l'ordre vient de M. Toustain, lieutenant du roi et commandant d'armes de la place de Béfort.

Digitized by Google

Tous trois vont chez M. Toustain.

Celui-ci ne comprend rien au rapport qu'on lui fait.

Tout à coup une idée l'éclaire.

Il y a un complot.

Les deux capitaines se rendent à l'instant même aux casernes pour faire défaire les sacs, ôter les pierres des fusils et consigner les soldats.

Pendant ce temps, le lieutenant du roi visitera les postes.

Les deux officiers se rendent en toute hâte aux casernes, et M. Toustain commence son inspection.

Un des premiers postes qu'il visite est la porte gardée par Manoury.

En approchant de la porte, il aperçoit

Digitized by Google

sous la voûte, à la lueur de la lanterne qui l'éclaire, un groupe de quatre personnes.

Ce groupe lui paraît suspect, il s'en approche.

Ce sont quatre jeunes gens habillés en bourgeois.

Le lieutenant du roi les interroge.

— Qui êtes-vous, messieurs ? leur demanda-t-il.

— Des bourgeois des environs, mon commandant.

— Comment vous appelez-vous ?

Soit insouciance, soit surprise, soit qu'ils ne voulussent pas mentir, les quatre jeunes disent leurs noms.

Ce sont Desbordes, Brue, Pegulu et Descombes.

Digitized by Google

On se rappelle que tous quatre avaient été de la conspiration du 19 août. Leurs noms, répétés par les journaux, sont parfaitement connus du lieutenant du roi, qui appelle le chef du poste Manoury, lui ordonne d'arrêter les quatre jeunes gens, les remet à sa garde, prend cinq hommes et sort avec eux pour éclairer l'entrée des faubourgs.

A peine le lieutenant du roi a-t-il fait cent pas qu'il aperçoit en effet vingt-cinq ou trente personnes qui paraissent fuir. Plusieurs de ces personnes sont en uniforme; parmi elles, il reconnaît un officier du 29e. M. Toustain lui ordonne de s'arrêter, marche sur lui, étend la main pour le saisir au collet; mais cet officier lui lâche, à bout portant, un coup de pistolet en pleine poitrine, si bien en pleine poitrine, que la balle

Digitized by Google

frappe juste sur la croix de Saint-Louis, qu'elle brise, mais qui l'aplatit.

Néanmoins, le choc est tel que le commandant du roi tombe à la renverse.

Mais presqu'aussitôt, il se relève et comme avec ses cinq hommes, il ne peut rien faire contre trente, il rentre dans la ville et s'arrête au corps de garde pour y prendre Brue, Descombes, Desbordes et Pegulu.

Mais tous quatre ont disparu. Manoury, un des affiliés, leur a rendu la liberté et a disparu avec eux.

Le commandant du roi marche droit à la caserne, prend le bataillon tout entier sous les armes, le conduit sur la place, et envoie sa compagnie de grena-

Digitized by Google

diers pour garder la porte de France et arrêter quiconque essaierait d'entrer ou de sortir.

Au reste, il est déjà trop tard, et tous les conjurés sont hors la ville.

En quittant ses deux chefs, le sous-officier qui a tout dénoncé rencontre l'adjudant Tellier, le même, on se le rappelle, qui a donné l'ordre de faire les sacs et de mettre les pierres aux fusils; il lui rapporte ce qui vient de se passer et la démarche qu'il a faite. Tellier comprend que tout est perdu; il court à l'hôtel de la poste, ouvre la porte, et, au milieu du souper, jette ces mots terribles : Tout est découvert.

Deux officiers, Peuguet et Roussillon, doutent encore. Ils offrent de se rendre à la caserne, et s'y rendent en effet.

Digitized by Google

Dix minutes après, ils reviennent courant ; la nouvelle est vraie, on n'a que le temps de fuir.

On fuit.

Voilà comment le lieutenant du roi a rencontré hors de la porte de France Peugnet, qu'il a voulu arrêter, et qui a tiré le coup de pistolet dont la balle s'est aplatie sur sa croix de Saint-Louis.

A peine Palhès et ses convives venaient-ils de quitter l'hôtel, que Carré et Joubert y arrivent. Ils venaient à leur tour annoncer que la conspiration était découverte.

Il ne se trouve plus dans la salle à manger que Quinard et Henri Scheffer, prêts à la quitter eux-mêmes.

Mais ils ne sont pas du pays et ne savent où aller.

Digitized by Google

Quinard, Henri Scheffer et Joubert montent en voiture et prennent la route de Mulhouse.

M. de Corcelles fils et Bazard sont partis à la rencontre de La Fayette et lui feront rebrousser chemin.

Près de Mulhouse. Carrel quitte ses trois compagnons, prend un cheval et revient vers Neufbrisack où est son bataillon.

A la porte de Colmar, il rencontre sur la route Rusconi, le même qui la veille a été à Mulhouse.

Le général Dermoncourt attendait toujours et avait placé Rusconi en faction pour lui apporter des nouvelles.

Rusconi reconnaît Carrel, apprend de lui que tout est découvert et que les conjurés sont en fuite.

Digitized by Google

— Mais où allez-vous? lui demanda Rusconi.

— Ma foi, je vais à Neufbrisack reprendre mon service.

— Ce n'est pas prudent, ce me semble.

— J'aurai l'oreille au guet et à la première alerte, je décampe.

— Avez-vous de l'argent? J'ai cinq cents louis destinés à l'affaire, prenez-en cinquante.

— Donnez, et vous, prenez mon cheval et allez prévenir le général.

L'échange se fit. Carrel continua sa route à pied, et Rusconi gagna au galop la campagne du général.

Le général se levait.

Rusconi lui apprend tout cet avorte-

Digitized by Google

ment de Béfort. Dermoncourt écouta jusqu'au bout.

—Eh bien ! dit-il, ce qui a manqué à Béfort peut réussir à Neufbrisack.

— Mais, général, dit Rusconi, peut-être la nouvelle est-elle déjà répandue et les mesures sont-elles prises pour tout déjouer ?

— Alors, va à Colmar prendre langue, moi, je vais à Neufbrisack ; rendez-vous ici dans deux heures.

Chacun part de son côté. Arrivé à Colmar, Rusconi entre au café Lelondot et s'informe.

Tout est su.

Pendant qu'il s'informe, un magistrat ami du général Dermoncourt, fait prévenir Rusconi que deux mandats d'ame-

Digitized by Google

ner sont lancés, un contre lui, un contre le général.

Rusconi n'en demande pas davantage, et repart à l'instant même pour Wedensollen.

Il arriva à minuit. Le général était couché tranquillement. Il était allé à Neufbrisack et s'était assuré que toute tentative de soulèvement était devenue impossible après ce qui venait de se passer à Béfort.

A la nouvelle que lui apportait Rusconi, et sur les instances de sa femme, le général Dermoncourt se décida à quitter Wedensollen et à se rendre à Heiterein.

Là, il trouva un asile chez un de ses cousins, ancien ordonnateur de l'armée.

Deux heures après le départ du général et de Rusconi, les gendarmes et le

Digitized by Google

procureur du roi s'étaient présentés à Wedensollen.

Le général fut prévenu de cet incident par le jardinier. La baronne Dermoncourt faisait supplier son mari de fuir sans perdre un instant.

Il s'agissait de traverser le Rhin.

On décida que le lendemain on simulerait une partie de chasse dans les îles situées à Geisswasser.

Le Geisswasser est un petit village situé de ce côté-ci du Rhin et habité par des pêcheurs et des douaniers.

Le prétexte était d'autant meilleur que les îles sont fort giboyeuses, et que le général Dermoncourt avait, avec M. Kœchlin, de mulhouse, loué une partie de ces îles pour la chasse.

On partit avant le jour avec chiens et fusils; pendant la nuit, on avait fait

Digitized by Google

prévenir les bateliers. On les trouva donc prêts.

Vers neuf heures du matin, par un brouillard qui empêchait qu'on ne se vît à quelques pas de distance, on descendit dans les baraques, et l'on ordonna aux bateliers de gagner le milieu du fleuve.

On aborda sur une de ces îles.

Seulement, Rusconi et Dermoncourt restèrent dans la barque, tandis que ceux qui n'avaient rien à craindre faisaient semblant de se mettre en chasse.

— Maintenant, mes amis, dit le général aux bateliers, j'ai affaire de l'autre côté du Rhin. Il faut que vous ayez l'obligeance de m'y conduire.

Les bateliers se regardèrent en riant.

— Volontiers, général, dirent-ils.

Digitized by Google

Un quart-d'heure après, Rusconi et Dermoncourt étaient dans le Brisgau.

En mettant le pied sur les terres du grand-duc de Bade, Dermoncourt tira une pincée de louis de sa poche et la donna aux bateliers.

— Merci, général, dirent les bateliers, mais, en vérité, il n'y avait pas besoin de cela; on est bon Français, et l'on ne veut pas qu'un brave comme vous soit fusillé.

Les bateliers savaient les nouvelles de Béfort, et se doutaient bien qu'ils ne conduisaient pas des chasseurs, mais des fugitifs.

Le général se retira à Fribourg et de Fribourg à Bâle.

Le 5 ou le 6 de janvier, nous lûmes

Digitized by Google

sur les journaux tous les détails de la conspiration. Le nom de Dermoncourt s'y trouvait mêlé dans des conditions si actives, que nous ne doutâmes point que s'il était arrêté, le compte de sa demi-solde ne fût définitivement réglé.

Ces détails nous expliquèrent sa lettre, et sur quel beau temps il comptait après la pluie.

Au lieu de remonter au beau temps fixe, le baromètre était donc descendu, pour nous, à la tempête!

Ma pauvre mère fut donc forcée de laisser son parapluie ouvert, comme lui disait Dermoncourt; seulement le parapluie était tellement délabré, qu'il ne pouvait plus nous garantir de l'averse.

Ce qui veut dire, en abandonnant la

Digitized by Google

parabole, que nous étions arrivés au bout de nos ressources.

Il est vrai qu'il me restait l'espoir.

Quel espoir?

Je vais vous le dire.

Digitized by Google

Projets littéraires. — Mariage.

Cet espoir, c'était que Leuwen allait faire jouer nos vaudevilles et nos mélodrames.

M. de Leuwen, voyant qu'on ne l'inquiétait aucunement depuis qu'il était en France, avait pris le parti de se risquer et de revenir à Paris.

Digitized by Google

De Leuwen naturellement suivait son père.

Ce départ, qui dans toute autre circonstance m'eût désespéré, me comblait de joie dans les conditions où nous nous trouvions; de Leuwen emportait nos chefs-d'œuvre, nul doute que les directeurs des théâtres auxquels ils étaient destinés ne les attendissent avec impatience et ne les accueillissent avec empressement.

Grâce à nos deux vaudevilles et à notre drame, nous détournions une branche de ce Pactole qui, dès 1822, arrosait les terres de Scribe; je m'embarquais sur cette branche avec ma mère, et j'allais rejoindre de Leuwen à Paris.

Là m'attendait une carrière semée de louis et de billets de banque.

Digitized by Google

On comprend avec quelle impatience j'attendis les premières lettres d'Adolphe.

Ces premières lettres se firent attendre; c'était déjà un sujet d'inquiétude.

Enfin, un matin, le facteur, ou plutôt la factrice, une vieille femme, nommée la mère Colombe, se dirigea vers la maison.

Elle tenait à la main une lettre. Cette lettre était de l'écriture d'Adolphe, et portait le timbre de Paris.

Les directeurs, Adolphe ne pouvait pas dire pourquoi, ne mettaient pas à se disputer nos chefs-d'œuvre l'empressement que nous étions en droit d'attendre d'eux.

Cependant Adolphe ne perdait pas l'espoir d'obtenir des lectures.

Digitized by Google

Si l'on ne pouvait pas obtenir de lecture, il faudrait confier les manuscrits à des examinateurs, ce qui était fort humiliant.

Malgré les lueurs d'espoir qui flottaient encore sur le papier, le ton général de l'épître était lamentable.

Au reste, Adolphe promettait de me tenir exactement au courant de ses démarches.

J'attendis une seconde lettre.

Cette seconde lettre mit près d'un mois à venir.

Oh! cette fois, il restait bien peu d'espoir.

Le *Dîner d'amis*, emprunté à M. Bouilly, n'offrait pas une intrigue suffisante; le *Major de Strasbourg* ressemblait au *Sal-*

Digitized by Google

dat laboureur, qu'on venait de représenter avec le plus grand succès aux Variétés.

Quant aux *Abencerrages*, il y avait sur chacun des théâtres du boulevard un mélodrame reçu sur le même sujet, à l'un depuis dix ans, à l'autre depuis quinze ans, à l'autre depuis vingt.

En supposant donc que le nôtre fût reçu, cela, comme on voit, nous rejetait bien loin.

Cependant tout espoir n'était pas encore perdu pour le *Dîner d'amis* et pour le *Major de Strasbourg*.

Après avoir tenté vainement les abords du Gymnase et des Variétés, on pouvait essayer de la Porte-Saint-Martin, de l'Opéra-Comique ou de la Gaîté.

Digitized by Google

Mais quant aux malheureux *Abencerrages*, il en fallait prendre son deuil.

Je versai sur eux une larme aussi amère que celle que Boabdil versa sur Grenade, et plein de sinistres pressentiments j'attendis la troisième lettre.

Humiliation complète! nous avions été refusés partout; mais Adolphe avait plusieurs pièces en train avec Théaulon, avec Soulié, avec Rousseau ; il allait tâcher de se faire jouer, et une fois joué, il userait de l'influence que lui donnerait son succès pour essayer la réception de l'une de nos pièces.

La consolation était médiocre, l'attente chanceuse.

Je demeurai fort abattu.

Sur ces entrefaites se produisit un évé-

Digitized by Google

nement qui, dans toute autre circonstance, m'eût rendu l'espoir.

M. Deviolaine venait d'être nommé conservateur des forêts du duc d'Orléans. Il quittait Villers-Cotterêts et venait à Paris prendre la direction de l'administration forestière.

Il avait deux moyens de m'être utile :

Ou en m'appelant dans ses bureaux,

Ou en me plaçant dans le service actif.

Malheureusement, depuis l'affaire de madame ***, j'étais en froid avec la famille.

Ce qui n'empêcha pas ma mère, qui voyait dans l'une ou l'autre de ces deux carrières un avenir pour moi, de faire une démarche près de M. Deviolaine.

Digitized by Google

On se souvient que M. Deviolaine, sans être un vieux soldat, ne savait point farder la vérité. Il répondit à ma mère :

— Oui, sans doute, si votre gueux d'Alexandre n'était pas un paresseux, on pourrait faire quelque chose pour lui ; mais je vous avoue que je n'y ai pas confiance. D'ailleurs, après les propos qui ont été tenus, je ne dis pas par lui, mais que tout au moins il n'a pas démentis, tout le monde me ferait la guerre ici.

Ma mère insista. C'était un dernier espoir qui lui échappait.

— Eh bien ! c'est bon ; dit M. Deviolaine, laisser passer quelque temps là-dessus, et plus tard on verra.

J'attendais le retour de ma mère avec

Digitized by Google

la même impatience que j'avais attendu les lettres d'Adolphe.

La réponse n'était guère plus satisfaisante.

Deux jours auparavant, nous avions reçu de mon beau-frère, receveur à Dreux, une lettre. Il m'invitait à aller passer un mois ou deux chez lui.

Hélas! nous commencions à être si pauvres, que l'économie que devait produire mon absence faisait presque compensation à la douleur que mon départ causait à ma mère.

Et cependant c'était ma première absence; ma mère et moi ne nous étions jamais quittés.

Puis il y avait aussi de par la ville une autre personne dont il m'était cruel de me séparer.

Digitized by Google

On devine de qui je veux parler.

Quoique notre liaison durât depuis plus de trois ans, y compris une année de surnumérariat, je l'aimais toujours beaucoup, et bien rarement, pendant cette période presqu'inouïe dans la vie d'un amour, l'azur de notre firmament avait-il été troublé par quelque léger nuage.

Et cependant depuis quelque temps Adèle était triste.

C'est que si je n'avais que dix-neuf ans, elle en avait plus de vingt; c'est que notre amour, charmant jeu d'enfant, non seulement ne promettait rien à son avenir, mais encore le compromettait. Comme on ne doutait pas de la pureté de nos relations, deux ou trois partis s'étaient présentés; mais, soit qu'ils ne lui

Digitized by Google

convinssent pas, soit qu'elle en fît le sacrifice à nos amours, Adèle les avait refusés. Ne lui arriverait-il pas le même désappointement qu'à certain héron de notre connaissance, notre compatriote, et après avoir méprisé perche, carpe et anguille, ne serait-elle pas forcée de souper avec quelque grenouille ? La perspective n'était pas joyeuse. De là sa mélancolie.

Pauvre Adèle !

Je compris que ce départ, qui était urgent pour moi, était nécessaire pour elle. Nous pleurâmes beaucoup, elle plus que moi, et c'était tout simple qu'elle versât plus de larmes devant être consolée la première.

Mon départ fut donc arrêté.

Digitized by Google

C'était vers le mois de juillet 1822.

Seulement je me gardai encore huit jours, huit jours et huit nuits, une dernière semaine de bonheur, car mes pressentiments me disaient que c'était la dernière.

Le moment vint, il fallut partir.

Nous nous jurâmes bien de ne pas nous oublier une heure, nous nous promîmes de nous écrire au moins deux fois par semaine. Hélas ! nous n'étions pas assez riches pour nous permettre le luxe d'une lettre par jour.

Enfin, nous nous dîmes adieu.

Adieu cruel! C'était plus que l'adieu du corps, c'était l'adieu du cœur.

Comment allai-je de Villers-Cotterêts à Dreux? Expliquez cela : moi qui me

Digitized by Google

rappelle les moindres détails de mon enfance, il me serait impossible de le dire. Il est évident que je passai cependant par Paris, puisque c'est la route directe; mais comment ne me souviens-je point d'être passé par Paris?

M'y suis-je ou non arrêté, y ai-je vu ou n'y ai-je pas vu Adolphe? Je n'en ai pas la moindre mémoire.

Je sais que je quittai Villers-Cotterêts et que je me trouvai à Dreux.

Si quelque chose avait pu me distraire de ma préoccupation, c'était le séjour près de ma sœur et de mon beau-frère. Victor, je l'ai déjà dit, était un charmant esprit, plein de verve, de mots, d'inattendu; mais hélas! j'avais dans le cœur deux vides qu'il était bien difficile de combler.

Digitized by Google

Je restai deux mois à Dreux; j'y ouvris la chasse.

On m'avait raconté l'histoire d'un lièvre à trois pattes, espèce d'animal enchanté que tous les chasseurs avaient vu, que tous les chasseurs connaissaient, que tous les chasseurs avaient tiré; mais après chaque coup de fusil, le drôle secouait ses oreilles et n'en courait que mieux.

Ce lièvre était d'autant plus connu, je dirai presque d'autant plus populaire, qu'il était à peu près le seul sur tout le terroir.

Nous n'avions pas fait, le 1er septembre, un quart de lieue hors de la maison, qu'un lièvre me part; je le mets en joue, je tire, il roule.

Digitized by Google

Mon chien me le rapporte. C'était le lièvre à trois pattes.

Les chasseurs de Dreux se réunirent pour me donner un grand dîner.

La mort de ce lièvre fantastique et quelques coups doubles sur des perdrix rouges me firent, dans le département d'Eure-et-Loir, une réputation qui dure encore aujourd'hui.

Cependant, tous ces honneurs rendus, quoiqu'ils touchassent à l'apothéose, ne purent me faire rester au-delà du 15 septembre.

Les lettres d'Adèle étaient devenues de plus en plus rares.

Enfin elles avaient cessé tout à fait.

Le 15 septembre je partis.

Par où, comment passai-je à Paris. Je

Digitized by Google

ne me souviens pas plus du retour que du départ.

Je me retrouve à Villers-Cotterêts, en face de ces mots qui saluent mon arrivée :

— Tu sais qu'Adèle se marie ?

— Non, je ne le savais pas, mais je m'en doutais, répondis-je.

Oh ! que les élégies de Parny sur l'inconstance d'Eléonore, que ces complaintes de Bertin sur l'infidélité d'Eucharis, oh ! que tout cela, mon Dieu me parut fade quand j'essayai de les relire avec une véritable blessure dans le cœur !

Hélas ! pauvre Adèle, ce n'était pas un mariage d'amour qu'elle faisait, elle épousait un homme qui avait plus du double de son âge ; il avait vécu en Espagne

Digitized by Google

et on avait rapporté une petite fortune.

Adèle faisait un mariage de raison.

La nuit même de mon retour, je résolus de revoir Adèle.

On sait de quelle façon j'entrais.

Je fis comme d'habitude glisser le pène de la serrure, j'ouvris la porte, je retrouvai Muphti, qui me fit une telle fête qu'il faillit me dénoncer par sa joie. Puis, le cœur bondissant comme il n'avait jamais bondi, j'escaladai les murs et franchis les deux haies.

Je faillis me trouver mal en me revoyant dans ce jardin.

Je m'appuyai contre un arbre, et je repris ma respiration, puis je m'acheminai vers le pavillon.

Mais à mesure que je m'approchais et

Digitized by Google

que je pus distinguer dans l'obscurité, je sentis mon cœur se serrer.

Les contrevents, au lieu de se fermer étaient tout grands ouverts; la fenêtre, au lieu d'être close, était ouverte.

Je vins m'appuyer à l'appui de la croisée ; tout était sombre à l'intérieur.

Je poussai les deux battants, j'enjambai l'appui.

La chambre était solitaire.

J'étendis la main du côté du lit, le lit était vide.

Il était évident qu'Adèle avait deviné que je viendrais, qu'elle avait déserté sa chambre en me laissant la facilité d'y pénétrer, pour que son intention fut bien manifeste.

Digitized by Google

Oh ! oui, je devinai et je compris tout.

A quoi bon nous revoir, puisque tout était fini entre nous.

Je m'assis sur le lit, et je vous remerciai mon Dieu ! de nous avoir donné les larmes, nous ayant imposé la douleur.

Le mariage était fixé à quinze jours.

Pendant ces quinze jours, je restai à peu près enfermé à la maison. Le dimanche seulement j'allai dans le parc, mais au jeu de paume. J'aimais beaucoup ce jeu, comme tous les jeux d'adresse ; comme à tous les jeux d'adresse j'y avais acquis une certaine supériorité ; j'étais en outre d'une grande force musculaire, de sorte que je tirais dans toute la longueur du jeu, et parfois même au

Digitized by Google

delà de ses limites. Cette force me rendait l'effroi des tireurs. Ce jour-là, où j'avais besoin de combattre par une grande fatigue physique les émotions de mon cœur, je me livrai à cet exercice avec une espèce de frénésie.

Une balle renvoyée par moi à hauteur d'homme atteignit un des joueurs et le renversa. C'était le fils du brigadier de gendarmerie; on le nommait Javard.

Nous courûmes à lui : par bonheur, la balle avait porté sur le haut de l'épaule, un peu au dessus du biceps, à l'endroit où la chemise se fronce.

La chemise était de grosse toile, le sang sortait par dix incisions faites à la peau par les plis de la toile.

Digitized by Google

Six pouces plus haut, je l'atteignais à la tempe et je le tuais raide.

Je jetai ma raquette et je renonçai à la paume. Jamais je n'y ai joué depuis.

Je revins à la maison et cherchai à me distraire en travaillant. Mais j'essayai inutilement de me mettre à la besogne; on travaille avec le cœur et l'esprit combinés.

Adolphe avait emporté mon esprit.

Adèle était en train de briser mon cœur.

Le jour du mariage approchait. Ce jour-là je ne voulus pas rester à Villers-Cotterêts; j'arrangeai une partie de pipée avec un vieux camarade à moi, un des compagnons de ma jeunesse, un peu délaissé par moi depuis que de La Ponce

Digitized by Google

et Adolphe avaient pris place, non seulement dans mes affections, mais encore dans ma vie.

C'était un bourrelier nommé Arpin.

Dès le soir, nous allâmes préparer notre arbre; c'était dans un charmant taillis, à un quart de lieue à peu près de ce joli village d'Haramont, que j'ai essayé, dans *Pitou*, de faire un lieu célèbre.

Nous construisîmes au pied de cet arbre une hutte en branchages, nous couvrîmes les branchages de fougères, nous entaillâmes toutes les branches pour y enter nos gluaux.

Le lendemain, avant le jour, nous étions à notre poste; le soleil, en se levant, éclaira notre arbre tendu et trouva la chasse commencée.

Digitized by Google

Etrange chose ! Cette chasse, à laquelle, plus jeune, j'avais trouvé tant de plaisir que souvent je passais sans sommeil la nuit qui la précédait, cette chasse n'avait plus la puissance de distraire mon cœur de l'angoisse qui le serrait.

O douleur, sublime mystère dans l'accomplissement duquel l'homme s'élève et l'âme grandit! douleur, sans laquelle il n'y aurait pas de poésie, car la poésie est faite presque toujours d'une part de joie, d'une part d'espérance et de deux parts de douleur; douleur, qui seule laisse sa trace dans la vie, sillon mouillé de larmes, où pousse la prière, c'est à dire la mère de ces trois nobles filles, de ces trois sœurs célestes qu'on appelle la Foi, l'Espérance et la Charité.

Nous avions emporté du pain et du

Digitized by Google

vin. Nous avions déjeûné et dîné. La chasse était abondante et donnait que c'eût été tout plaisir dans un autre moment. On était arrivé à la fin de la journée, à l'heure où le merle siffle, où le rouge-gorge chante, où les premières ombres descendent avec le silence dans l'intérieur des bois, quand tout à coup je fus tiré de ma rêverie, si l'on peut appeler rêverie ce chaos informe d'une pensée dans laquelle la lumière n'a pas été faite, quand je fus tiré de ma rêverie par le son aigre d'un violon et par de joyeux éclats de rire : violon et éclats de rire se rapprochaient, et je commençai bientôt à distinguer, à travers les arbres, un ménétrier et une noce venant d'Haramont et allant à Villers-Cotterêts. Tout cela suivait un petit chemin de traverse et devait passer à vingt-cinq pas

Digitized by Google

de moi : jeunes filles à robes blanches, jeunes gens à habits bleus et noirs, avec de gros bouquets et de longs rubans.

Je mis la tête hors de notre hutte, et je poussai un cri.

Cette noce, c'était la noce d'Adèle. La jeune fille au voile blanc et au bouquet d'oranger qui marchait la première, donnant le bras à sa mère, c'était elle!

Sa tante demeurait à Haramont. Après la messe on était allé déjeûner chez la tante. On avait été par la grande route, on revenait par le chemin de traverse.

Ce chemin de traverse, je l'ai dit, passait à vingt-cinq pas de notre hutte.

Digitized by Google

Ce que j'avais fui venait me chercher.

Elle ne me vit pas, elle ne sut pas qu'elle passait près de moi : elle était appuyée à l'épaule de celui auquel elle appartenait maintenant aux yeux des hommes et devant Dieu, et lui, le bras passé autour de sa taille, la tenait enlacée.

Je suivis longtemps des yeux cette file de robes blanches qui dans l'ombre naissante semblait une procession de fantômes.

Puis, quand elle eut disparu, je soupirai.

Mon premier rêve venait de s'évanouir; ma première illusion venait de s'éteindre.

Digitized by Google

Voyage à Paris.

Pendant mon absence, on était venu m'offrir une place de deuxième ou troisième clerc, je ne sais plus bien, chez M. Lefèvre, notaire à Crespy.

Cette place était bien avantageuse; on était logé, nourri.

Digitized by Google

Ainsi ma nourriture était devenue une telle charge pour ma pauvre mère, qu'elle consentait pour la seconde fois à se séparer de moi pour économiser cette nourriture.

On me fit mon petit paquet, pas beaucoup plus gros que celui d'un Savoyard qui quitte ses montagnes, et je partis.

Il y avait trois heures et demie de Villers-Cotterêts à Crespy. Je fis ce chemin à pied, et j'arrivai un beau soir chez M. Lefèvre.

M. Lefèvre était à cette époque-là un assez bel homme de trente-quatre ans, très brun de cheveux, très-pâle de visage, très usé de corps. On reconnaissait en lui l'homme qui a vécu longtemps à Paris, et qui y a pris beaucoup de ses

Digitized by Google

plaisirs permis et encore plus de ses plaisirs défendus.

Quoique confiné dans une petite ville de province, M. Lefèvre était ce qu'on pourrait nommer un notaire de la haute école : grandes façons avec les clients, grandes manières avec nous, gestes élégants et dominateurs avec tout le monde. M. Lefèvre semblait dire à tous ceux que leurs affaires amenaient chez lui : Appréciez l'honneur que je vous fais à vous et à votre ville en descendant à être notaire dans un chef-lieu de canton, quand j'aurais pu être notaire à Paris.

Il y avait surtout chez M. Lefèvre une chose qui me ravissait en admiration : c'est qu'il faisait huit ou dix voyages par an dans la capitale, comme on disait à Crespy, et que jamais il ne s'abaissait

Digitized by Google

à prendre la diligence. Quand l'envie de la locomotion lui prenait, il appelait le jardinier :

— Pierre, disait-il, je pars demain ou ce soir pour Paris; qu'à telle heure les chevaux de poste soient au cabriolet.

Pierre partait à l'heure dite; les chevaux arrivaient éveillant tout le quartier par leurs grelots; le postillon, qui n'avait pas encore abdiqué la queue poudrée et la veste bleue à revers rouges et à boutons d'argent, se mettait lourdement en selle avec ses grosses bottes. M. Lefèvre, enveloppé d'un grand manteau, s'étendait nonchalamment dans la voiture, prenait une prise de tabac dans une boîte d'or, laissait tomber de ses lèvres le mot : Allez ! Et sur ce mot, le

Digitized by Google

fouet claquait, les grelots tintaient, et pour trois ou quatre jours la voiture disparaissait à l'angle de la rue.

Jamais M. Lefèvre ne disait ni le jour ni l'heure de son retour ; il revenait à l'improviste et aimait à surprendre son monde.

C'était, au reste, un assez brave homme que M. Lefèvre ; froid, exigeant, mais juste ; refusant rarement les congés qu'on lui demandait, mais ne pardonnant pas, comme on le verra, les congés que l'on prenait sans les lui demander.

La mère de mon beau-frère habitait Crespy. C'était une entrée tout ouverte pour moi dans cette petite ville ! Hélas ! hélas ! quelle différence avec le triple monde de Villers-Cotterêts dont j'ai parlé,

Digitized by Google

et surtout avec notre charmant petit monde à nous !

Toute cette bonne famille Mallet, chez laquelle nous étions venus chercher un refuge pendant la première invasion, avait disparu. La mère, les fils, les deux sœurs, tout cela avait quitté Crespy et habitait Paris.

J'y ai revu la mère et la sœur aînée ; elles étaient dans la misère.

Je m'ennuyais fort dans l'ancienne capitale du Valois, si fort qu'il m'arrivait bien souvent le samedi soir de prendre mon fusil et de m'en aller, chassant, coucher à Villers-Cotterêts, chez ma mère ; puis, le lundi matin, à six heures, je reprenais mon fusil, et, toujours chassant, je rentrais chez Me Lefèvre pour l'ouverture de l'étude.

Digitized by Google

Cela dura trois mois ainsi : j'avais une jolie chambre donnant sur un jardin plein de fleurs, le soleil couchant donnant dans cette chambre, du papier, de l'encre et des plumes à foison sur une table, bonne nourriture, assez bon visage, et cependant je sentais qu'il me serait impossible de vivre ainsi.

Dans une de mes excursions dominicales, je tournai vers Ermenonville. Ermenonville est situé à six lieues de Crespy, à peu près. Mais qu'était-ce que six lieues pour des jambes comme les miennes !

Je visitai la terre historique de M. de Girardin, le Désert, l'île des Peupliers, le tombeau de l'Inconnu. Le côté poétique du pélérinage ranima un peu ma pauvre muse engourdie, papillon blême et mal-

Digitized by Google

vivant, sortant de sa crysalide en janvier au lieu d'en sortir en mai.

Je me mis au travail ; j'écrivis moitié prose, moitié vers, et sous l'inspiration d'une charmante jeune fille de la société, qu'on nommait Athénaïs, laquelle n'en sut jamais rien, un mauvais pastiche des *Lettres à Emilie*, par Demoustier, et des *Voyages du chevalier Berlin*.

L'œuvre finie, je l'envoyai à Adolphe, Puisque je ne pouvais pas arriver par le théâtre, peut-être arriverais-je par la librairie.

Cela était baptisé du titre, essentiellement nouveau, de : *Pélerinage à Ermenonville*.

Adolphe, tout naturellement, n'en put tirer aucun parti, et le perdit, ne le retrouva jamais et fit bien.

Digitized by Google

Il me serait impossible de m'en rappeler un mot.

Au reste, Adolphe ne réussissait pas mieux que moi ; toutes ses espérances, à lui, tombaient les unes après les autres, et il m'écrivait que nous n'arriverions jamais qu'ensemble. Mais pour arriver il fallait partir, et comment partir de Crespy pour Paris, avec l'état de mes finances, qui ne s'étaient jamais élevées au-delà, dans mes beaux jours de recettes mensuelles, de huit ou dix francs.

Il y avait donc impossibilité matérielle.

Mais les mystères de la Providence sont infinis.

Un samedi du mois de novembre, M. Lefèvre nous annonça à sa manière

Digitized by Google

habituelle, en ordonnant à Pierre de faire venir les chevaux pour le lendemain sept heures du matin, un de ses voyages mensuels à Paris.

Presqu'en même temps qu'il donnait cet ordre à la fin du dîner, comme d'habitude encore, la cuisinière entra et annonça qu'un de mes amis me demandait.

Je sortis. C'était Paillet, mon ancien maître clerc; comme moi il avait quitté Me Mennesson.

Il habitait momentanément sa ferme de Vez, où il avait un logement au haut d'une tour près de laquelle la tour de madame de Marlborough, si célèbre qu'elle soit, est bien peu de chose.

C'est en effet une tour merveilleuse

Digitized by Google

que cette tour de Vez, reste inébranlable de quelque château-fort du douzième siècle, vieux nid de vautour habité aujourd'hui par les corbeaux.

Il était venu à cheval pour savoir le prix des grains, je crois. Paillet était bien de temps en temps premier clerc en province ou second clerc à Paris, mais son état réel, mais son véritable état était d'être propriétaire.

Nous allâmes faire un tour du côté des remparts.

J'étais en train de lui raconter toutes mes douleurs, auxquelles ce cher ami, qui m'aimait de tout son cœur, compatissait de son mieux, quand tout à coup je me frappai le front.

— Ah! mon cher! m'écriai-je, une idée!

Digitized by Google

— Laquelle ?

— Allons passer trois jours à Paris.

— Et ton étude ?

— M. Lefèvre part lui-même demain pour Paris. Il reste habituellement deux ou trois jours dehors. Dans deux ou trois jours, nous serons revenus.

Paillet fouilla dans ses poches et en tira 28 francs.

— Voilà, dit-il, tout ce que je possède; et toi ?

— Moi, j'en ai sept.

— Vingt-huit et sept trente-cinq ; comment diable veux-tu que nous allions à Paris avec cela ? Nous avons déjà pour trente francs de voiture rien qu'à aller et à revenir.

Digitized by Google

— Attends donc; j'ai un moyen.

— Lequel ?

— Tu as ton cheval ?

— Oui.

— Nous mettons nos habits dans un porte-manteau, nous prenons nos vestes de chasse et nos fusils, et nous nous en allons en chassant. En route nous mangeons le gibier et nous ne dépenserons rien.

— Comment cela ?

— C'est bien simple : d'ici à Dammartin, n'est-ce pas, nous tuons un lièvre, deux perdrix et une caille.

— J'espère bien que nous tuerons mieux que cela.

— Moi aussi je l'espère bien, mais je

Digitized by Google

cole au plus bas; nous arrivons à Dammartin, nous faisons rôtir le derrière de notre lièvre, nous mettons le devant en civet, nous buvons, nous mangeons.

— Et après?

— Après, nous payons notre vin, notre pain et notre assaisonnement avec les deux perdrix et nous donnons la caille pour boire au garçon. Il ne faut donc s'inquiéter que de ton cheval. Eh bien! avec trois francs par jour on en verra le jeu.

— Mais pour qui diable nous prendra-t-on?

— Pardieu! pour des écoliers en vacances.

— Mais nous n'avons qu'un fusil.

— C'est tout ce qu'il nous faut : un

Digitized by Google

seul de nous deux chasse, l'autre le suit à cheval; de cette façon, il y a seize lieues d'ici à Paris, cela ne nous en fait que huit à chacun.

— Et les gardes champêtres?

— Ah! le bel empêchement. Celui de nous deux qui est à cheval les aperçoit de loin, il en prévient celui qui chasse, descend de son cheval, le chasseur y monte, pique des deux et avec un temps de galop, sort du terroir. Quand au cavalier, le garde champêtre vient à lui et le trouve cheminant les mains dans ses poches.

— Que faites-vous là, monsieur?

— Moi, vous le voyez bien.

— N'importe, dites.

— Je me promène.

Digitized by Google

— Tout à l'heure vous étiez à cheval?

— Oui.

— Et maintenant, vous êtes à pied.

— Oui. Est-ce défendu, après qu'on s'est promené à cheval, de se promener à pied.

— Non. Mais vous n'étiez pas seul.

— C'est possible.

— Votre compagnon chassait.

— Croyez-vous?

— Parbleu! le voilà là-bas à cheval, avec son fusil.

— Mon cher monsieur, s'il est là-bas à cheval, avec son fusil, courez après et tâchez de l'arrêter.

Digitized by Google

— Mais je ne puis pas courir après lui et l'arrêter, puisqu'il est à cheval et que je suis à pied.

— En ce cas, vous ferez mieux, mon ami, d'aller jusqu'au premier village et de boire une bouteille de vin à notre santé.

Sur ce, toi ou moi, nous allongeons au brave homme une pièce de vingt sous que nous passsons dans les profits et pertes. Le garde-champêtre nous tire sa révérence, s'en va boire à notre santé, et nous continuons notre chemin.

— Tiens, tiens, tiens, dit Paillet, ce n'est pas mal imaginé, cela ! On m'a dit que tu faisais des pièces.

Je poussai un soupir.

— C'est justement pour aller deman-

Digitized by Google

der à de Leuwen des nouvelles des pièces que j'ai faites que je veux aller à Paris. Eh bien! une fois à Paris...

— Oh! interrompit Paillet, une fois à Paris, j'ai un petit hôtel, rue des Vieux-Augustins, où je descends d'habitude et où l'on me connaît. Une fois à Paris, je ne suis donc pas inquiet.

— Alors, est-ce dit?

— Ma fois, oui, ce sera drôle.

— Partons-nous pour Paris?

— Nous partons.

— Eh bien! alors, mieux que cela. Au lieu de partir demain, partons ce soir. Nous irons coucher à Ermenonville, et demain soir, en partant de bon matin d'Ermenonville, nous pourrons être à Paris.

Digitized by Google

— Partons ce soir.

Nous rentrâmes, Paillet, pour faire seller son cheval, moi chez Me Lefèvre, pour prendre mon fusil et m'habiller en chasseur.

Une chemise, une redingote, un pantalon et une paire de bottes furent envoyés par l'intermédiaire du troisième clerc à Paillet, qui en bourra son portemanteau, après quoi j'allai, avec mon fusil sur l'épaule, attendre Paillet à l'extrémité de la ville.

Paillet parut bientôt.

Il était trop tard pour chasser; nous ne songeâmes tous deux qu'à gagner du pays. Je sautai en croupe. Deux heures après, nous étions à Ermenonville.

Digitized by Google

C'était la deuxième ou troisième fois que je venais à l'hôtel de la Croix, autant que je puis me le rappeler. Je n'étais pas une excellente pratique, mais enfin je n'avais pas de mauvais antécédents, au contraire.

Nous fûmes bien reçus.

Une omelette, une bouteille de vin et du pain à discrétion constituèrent notre souper.

Le lendemain, notre compte, cheval compris, se montait à six fr. Restaient 29 fr.

Nous nous regardâmes, Paillet et moi, d'un air qui voulait dire : Hein ! comme cela s'en va, l'argent, et après deux ou trois mouvements de tête des plus philosophiques, nous nous remîmes en route,

Digitized by Google

piquant droit sur Dammartin, où nous devions déjeûner.

Mais le déjeûner ne nous inquiétait pas; il était dans le canon de notre fusil, et nous saurions bien l'en faire sortir.

C'était une terre très giboyeuse et parfaitement gardée que celle d'Ermenonville. Aussi à peine eûmes-nous fait un quart de lieue, qu'en six coups de fusil j'avais tué deux lièvres et trois perdrix. Je dois l'avouer en toute humilité, ces deux lièvres et ces trois perdrix appartenaient à M. de Girardin-Brégy.

Aussi, comme mon chien rapportait la troisième perdrix, Paillet donna-t-il le signe convenu.

Le garde-champêtre apparaissait à

Digitized by Google

l'horizon, se découpait en vigueur sur le ciel blanchâtre et cotonneux, comme un de ces bergers ou de ces paysans aux grosses guêtres que Decamps ou Jadin mettent dans leurs paysages comme un point de comparaison avec quelque orme isolé et tordu.

La manœuvre était indiquée d'avance, et en un instant je fus à cheval, piquant des deux et emportant avec moi les pièces de conviction.

Le dialogue entre Paillet et le garde-champêtre fut long et animé, mais il se termina comme je l'avais prévu : Paillet tira majestueusement une pièce de vingt sous de la bourse commune, et le total des dépenses fut porté à sept francs.

Là était la perte, mais comme profit,

Digitized by Google

nous avions deux lièvres et trois perdrix.

Paillet me rejoignit; je restai à cheval, et il se remit en chasse à son tour.

Nous alternâmes ainsi; à dix heures du matin nous étions à Dammartin avec trois lièvres et huit perdrix.

Sur deux gardes-champêtres qui nous avaient abordés, l'un avait majestueusement refusé les vingt sous, l'autre les avait bassement acceptés.

Nos fonds étaient donc réduits à 28 francs.

Mais nous avions fait plus de moitié du chemin, mais nous avions trois lièvres et huit perdrix.

Comme je l'avais prévu, nous en fûmes

Digitized by Google

quittes pour un lièvre et trois perdrix, et encore fûmes-nous généreux, nous aurions pu nous faire rendre notre monnaie en allouettes.

A onze heures, nous nous remettions en route, et nous marchions en droite ligne sur Paris, où nous entrions à dix heures et demie du soir. Moi à pied, Paillet à cheval, avec quatre lièvres, douze perdrix et deux cailles.

Nous avions, au cours de la halle, pour trente francs de gibier.

En arrivant à l'hôtel des Vieux-Augustins, Paillet se fit reconnaître et posa ses conditions.

Il s'agissait, dit-il à notre hôte, d'un pari considérable que nous avions fait avec des Anglais.

Digitized by Google

Nous avions parié aller à Paris et en revenir sans dépenser un sou.

En conséquence, nous allions, pour gagner le pari, en conscience, traiter avec notre hôte de notre chargement de gibier.

Moyennant nos quatre lièvres, nos douze perdrix et nos deux cailles, notre hôte s'engageait à nous nourrir et à nous coucher deux jours et deux nuits, nous, notre cheval et notre chien.

En outre, il devait, en partant, nous munir d'un pâté et d'une bouteille de vin.

A ces conditions, notre hôte nous déclara qu'il faisait une bonne affaire, et nous offrit, pour le moment de notre départ, un certificat par lequel il attestait

Digitized by Google

que chez lui, du moins, nous n'avions pas dépensé un sou.

Nous le remerciâmes en lui disant que nos Anglais nous croiraient sur parole.

Nous nous orientâmes, Paillet et moi, et nous allâmes prendre un bain.

Avec toute l'économie possible, il nous fallut prélever, sur notre reliquat, une somme de 3 francs 50 centimes; nous nous trouvâmes donc réduits à 24 francs 50 centimes.

Nous avions dépensé un peu moins du tiers de notre avoir, mais nous étions arrivés, mais nous avions assuré la table et le lit pour quatre-vingt-seize heures.

Digitized by Google

Malgré la fatigue de la journée, je dormis mal; j'étais à Paris.

J'enviais mon chien, qui, couché sur ma descente de lit, tranquille d'imagination, éreinté de corps et insoucieux de l'endroit où il se trouvait, ne fit qu'un somme.

Le lendemain, je m'éveillai à sept heures.

En un tour de main je fus prêt.

De Leuwen demeurait rue Pigale, nº 14; c'était à une lieue à peu près de la rue des Vieux-Augustins; mais bah! qu'importait!

J'avais bien fait dix ou onze lieues la veille, sans compter les tours et les détours, je pouvais bien en faire une le lendemain.

Digitized by Google

Je me mis en route, Paillet avait ses affaires, moi, j'avais les miennes; nous ne nous retrouverions probablement qu'à dîner, et même peut-être seulement le soir.

Je sortis de la rue des Vieux-Augustins par la rue Croix-des-Petits-Champs. Je marchai droit devant moi, je vis un passage où s'engouffraient beaucoup de gens et d'où sortaient beaucoup d'autres. Je descendis sept ou huit marches, je me crus perdu; je voulus remonter, mais j'eus honte; je continuai mon chemin, je me trouvai dans la rue de Valois.

Je venais, du premier coup, de faire connaissance avec le plus hideux passage de Paris, le passage de la rue Neuve-des-Bons-Enfants.

Digitized by Google

Je traversai un autre passage qui se trouvait devant moi, et je me trouvai dans le Palais-Royal.

J'en fis le tour, la moitié des boutiques étaient encore fermées.

Je m'arrêtai devant le Théâtre-Français et je vis sur l'affiche :

Demain lundi, SYLLA, tragédie en cinq actes et en vers, de M. de Jouy.

Je jurai bien que, d'une façon ou de l'autre, dussé-je porter atteinte à la bourse commune, je verrais *Sylla.*

D'autant plus qu'on voyait, en grosses lettres, sur la susdite affiche :

M. Talma remplira le rôle de Sylla.

Cependant, comme mieux valait aller par l'entremise d'Adolphe, je m'informai

Digitized by Google

immédiatement du gisement de la rue Pigale, et je me mis en route.

Après bien des tours et des détours, j'arrivai à mon but vers neuf heures du matin.

Adolphe n'était pas encore levé; mais son père se promenait dans le jardin.

J'allai à lui; il s'arrêta, me laissant venir, la main étendue vers moi.

Je courus à lui, lui pris la main.

— Eh bien! me dit-il, vous voilà donc à Paris?

— Oui, monsieur de Leuwen.

— Pour longtemps?

— Pour deux jours.

— Que venez-vous faire?

Digitized by Google

— Je viens voir deux personnes : Adolphe et Talma.

— Ah çà! vous êtes donc devenu millionnaire, que vous faites de pareilles folies!

Je racontai à M. de Leuwen la façon dont nous avions fait la route, Paillet et moi.

Il me regarda un instant.

— Vous arriverez, vous, me dit-il; vous avez de la volonté. Allez éveiller Adolphe, il vous conduira chez Talma, qui vous donnera des billets, puis vous reviendrez déjeûner ensemble ici.

C'était bien là mon affaire. Je pris des renseignements sur la topographie intérieure de la maison et je me lançai.

Digitized by Google

Je n'ouvris que deux portes avant d'arriver à la sienne : l'une était celle de Gabrielle Arnault, l'autre celle de Louis Arnault. Je m'étais égaré dans l'appartement du premier.

Louis me remit dans le bon chemin. J'arrivai enfin chez Adolphe.

Adolphe dormait à lui seul comme les Sept Dormans ; mais eussé-je eu affaire à Epiménides, je l'eusse éveillé.

Adolphe se frottait les yeux et ne voulait pas me reconnaître.

— Allons, lui dis-je, c'est moi, c'est bien moi ; réveillez-vous, habillez-vous, et allons chez Talma.

— Chez Talma, quoi faire ? Auriez-vous, par hasard, une tragédie à lui lire ?

Digitized by Google

– Non, mais j'ai des billets à lui demander.

— Que joue-t-il donc?

Je tombais de mon haut. Adolphe habitant Paris, ignorant ce que jouait Talma!

Mais à quoi pensait-il donc, le malheureux!

Ce n'était pas étonnant qu'il n'eût pas encore placé mon *Pélerinage d'Ermenonville*, et fait jouer nos pièces.

Digitized by Google

Digitized by Google

Talma.

Adolphe se leva et s'habilla. A onze heures, nous sonnions à la maison de la Tour-des-Dames.

Mademoiselle Mars, mademoiselle Duchesnois et Talma y demeuraient porte à porte.

Digitized by Google

Talma était à sa toilette, mais Adolphe était un familier de la maison ; on l'introduisit.

J'étais de la suite d'Adolphe comme Hernani était de la suite de Charles-Quint ; j'entrai tout naturellement derrière Adolphe.

Talma avait la vue très courte, je ne sais pas s'il me vit ou s'il ne me vit pas.

Il se lavait la poitrine, il avait la tête à peu près rasée, ce qui me préoccupa beaucoup attendu que j'avais dix fois entendu dire que dans *Hamlet*, à l'apparition du spectre paternel, on voyait les cheveux de Talma se dresser sur sa tête.

Il faut le dire, l'aspect de Talma dans ces conditions était assez peu poétique.

Cependant, quand il se redressa, quand

Digitized by Google

le torse nu, le bas du corps enveloppé d'une espèce de grand manteau de laine blanche, il prit un des pans de ce manteau qu'il tira sur son épaule et dont il se voila à moitié la poitrine, il y eut dans ce mouvement quelque chose d'impérial qui me fit tressaillir.

De Leuwen lui exposa notre demande: Talma prit une espèce de stylet antique au bout duquel était une plume, et nous signa un billet de deux places.

C'était son billet de sociétaire.

Outre les billets de service qu'ils recevaient les jours où ils jouaient, les sociétaires avaient le droit de signer tous les jours deux places.

Alors Adolphe lui dit qui j'étais.

A cette époque, j'étais le fils du géné-

Digitized by Google

ral Alexandre Dumas; c'était tout, mais enfin c'était déjà quelque chose.

D'ailleurs Talma se rappelait avoir rencontré mon père chez Saint-Georges.

Il me tendit la main.

J'avais grande envie de la lui baiser. Avec mes idées de théâtre, Talma était un dieu pour moi, dieu inconnu, c'est vrai, inconnu comme Jupiter l'était à Sémélée, mais dieu qui m'apparaissait le matin et qui allait se révéler le soir.

Nos deux mains se touchèrent.

O Talma! si tu eusses eu vingt ans de moins ou que j'eusse eu vingt ans de plus!

Tout l'honneur fut pour moi, Talma.

Digitized by Google

Moi, je savais le passé; toi, tu ne pouvais pas deviner l'avenir.

Si l'on t'avait dit, Talma, que tu venais de toucher une main qui devait écrire soixante ou quatre-vingts drames, dans chacun desquels, toi, qui cherchas des rôles toute ta vie, tu eusses trouvé un rôle dont tu eusses fait une merveille, n'est-ce pas, que tu n'eusses pas laissé partir le jeune homme tout rougissant de t'avoir vu, tout fier de t'avoir touché la main?

Mais comment eusses-tu vu en moi, puisque je n'y voyais pas moi-même?

Je revins chez de Leuwen, serrant mon billet dans ma poche; avec l'impossibilité de m'en procurer un autre, je ne l'eusse pas donné pour cinq cents francs.

Digitized by Google

D'ailleurs, j'étais tout fier d'aller au Théâtre-Français avec un billet signé Talma.

Nous déjeûnâmes.

De Leuwen faisait de grandes difficultés pour venir au spectacle; il avait un rendez-vous avec Scribe, un rendez-vous avec Théaulon, et un rendez-vous avec je ne sais plus quelle autre célébrité encore, dans la soirée.

Son père haussa les épaules, et de Leuwen n'objecta plus rien.

It fut convenu que nous irions ensemble aux Français, seulement, comme je voulais voir le Musée, le Jardin des Plantes et le Luxembourg, il me donna rendez-vous à sept heures, au café du Roi.

Digitized by Google

Le café du Roi faisait le coin de la rue de Richelieu et de la rue Saint-Honoré.

Nous aurons à en parler longuement plus tard. Après le déjeûner, je pris ma course en commençant par le Musée. A six heures, j'avais accompli à pied la tournée du provincial, c'est à dire qu'entré dans les Tuileries par la grille de la rue de la Paix, j'avais passé sous la voûte, j'avais visité le Musée, suivi les quais, fait le tour intérieur et extérieur de Notre-Dame, fait grimper Martin à son arbre, et forcé, avec mon titre d'étranger, qu'un aveugle mal intentionné pouvait seul me contester, la porte du Luxembourg.

A six heures, je rentrai à l'hôtel, où je trouvai Paillet. Nous dînâmes fort

Digitized by Google

bien, ma foi. Notre hôte était homme de conscience, et il nous donna un potage, un filet aux olives, un roast-beef et des pommes de terre à la maître-d'hôtel. La valeur de deux lièvres et quatre perdrix que nous absorbions sous d'autres formes.

J'insistai inutilement pour faire venir Paillet avec nous au Théâtre-Français; mais Paillet était un ancien second clerc parisien, il avait des amis, ou mieux encore peut-être, des amies d'autrefois à revoir. Il refusa l'offre, si pressante qu'elle fût, et je partis pour le Café du Roi, ne comprenant pas qu'on eût quelque chose de plus pressé à faire que de voir Talma, et, si on l'a vu, de le revoir.

J'arrivai au rendez-vous quelques ins-

Digitized by Google

tants avant Adolphe. Paillet avait prévu que j'aurais peut-être à faire quelque dépense indispensable, il avait généreusement tiré 3 francs de la bourse commune et me les avait donnés.

C'étaient 25 francs qui restaient à la masse.

J'entrai au café du Roi; je m'assis à une table; je calculai ce qui pouvait me coûter le moins cher à prendre. Je pensai que ce serait un petit verre, et comme pour avoir le droit d'attendre il fallait, à moins d'être un habitué de l'établissement, demander quelque chose, je demandai un verre d'eau-de-vie.

Or, de ma vie je n'ai pu boire une goutte de cette abominable liqueur; seulement, forcé de demander, je n'étais pas forcé de boire.

Digitized by Google

A peine étais-je assis, que je vis un des habitués, et je jugeai que c'était un habitué, attendu que je ne vis absolument rien sur la table devant laquelle il était assis lui-même, — se lever et venir à moi. Je jetai un cri de joie et d'étonnement : c'était Lafarge.

Mais Lafarge ayant fait encore un pas de plus vers la misère : Lafarge avait une redingote luisante aux coudes, un pantalon luisant aux genoux.

— Ah çà, mais je ne me trompe pas, me dit-il, c'est bien vous?

— C'est parfaitement moi. Asseyez-vous donc là :

— Volontiers; demandez un second petit verre.

— Pour vous?

Digitized by Google

— Oui.

— Prenez le mien, mon cher, je ne bois jamais d'eau-de-vie.

— Pourquoi donc en avoir demandé alors?

— Mais parce que je ne voulais pas attendre Adolphe ici, sans demander quelque chose.

— Adolphe va venir?

— Oui, nous allons voir ensemble *Sylla*.

— Comment! vous allez voir *Sylla*? cette ordure-là!

— Une ordure, *Sylla*! mais c'est un énorme succès.

— Oui, succès de perruque.

Digitized by Google

— Succès de perruque! répétai-je sans comprendre.

— Sans doute; ôtez de *Sylla* la mèche de Napoléon, et la pièce n'allait pas jusqu'à la fin.

— Mais il me semble cependant que M. de Jouy est un grand poète.

— Pour la province, c'est possible, mon cher; mais ici nous sommes à Paris, et nous voyons la chose autrement.

— Si ce n'est pas un grand poète, c'est au moins un homme d'infiniment d'esprit.

— Oui, peut-être avait-il de l'esprit sous l'empire; mais, vous comprenez, mon cher, l'esprit de 1809 n'est pas l'esprit de 1822.

Digitized by Google

— Je croyais cependant que l'*Ermite de la Chaussée-d'Antin* avait été écrit sous la Restauration.

— Oui, certainement; mais vous vous figurez donc que l'*Ermite de la Chaussée-d'Antin* était de M. de Jouy?

— Sans doute, puisque c'est signé de lui.

— Oh! la belle raison.

— De qui est-ce donc alors?

— Pardieu! c'est de Merle.

— Qu'est-ce que Merle?

— Tenez, c'est le monsieur que vous vous voyez là-bas avec une grande redingote et un chapeau à larges bords; il a dix fois l'esprit de M. de Jouy.

— Mais alors, s'il a dix fois l'esprit de

Digitized by Google

M. de Jouy, pourquoi n'a-t-il pas le quart de sa réputation ?

— Ah ! parce que, voyez-vous, mon cher, les réputations, — vous saurez cela plus tard, — ce n'est ni l'esprit ni le talent qui les font, ce sont les cotteries. — Demandez donc du sucre. — L'eau-de-vie me fait mal quand je la bois pure. — Garçon, du sucre.

— Mais si l'eau-de-vie vous fait mal, pourquoi en buvez-vous ?

— Que voulez-vous, dit Lafarge, quand on passe sa vie au café, il faut bien boire quelque chose.

— Vous passez donc votre vie au café ?

— Mais à peu près, c'est là où je travaille le mieux.

Digitized by Google

— Au milieu du bruit et des conversations?

— J'y suis habitué. Théaulon travaille comme cela; Frairny travaille comme cela; Rochefort travaille comme cela; nous travaillons tous comme cela. N'est-ce pas, Théaulon?

Un homme de trente à trente-cinq ans, qui écrivait avec rapidité, sur papier grand format, quelque chose qui semblait être du dialogue, leva, à cette interpellation, sa tête pâle, rougie aux pommettes, et jeta sur nous un regard bienveillant.

— Oui. Quoi? demanda-t-il. Ah! c'est vous, Lafarge. Bonsoir. Et il se remit à travailler.

— C'est Théaulon? demandai-je.

Digitized by Google

— Oui. Voilà un homme d'esprit et de facilités. Seulement, il gaspille son esprit; il abuse de sa facilité. Savez-vous ce qu'il fait là?

— Non.

— Il fait une comédie en cinq actes et en vers.

— Comment! il fait des vers ici, au café?

— D'abord, ici, mon cher, ce n'est pas un café, c'est une espèce de club littéraire. Tous ceux que vous voyez ici sont des auteurs ou des journalistes.

— En effet, dis-je à Lafarge, je n'ai jamais vu un café où l'on consomme si peu et où l'on écrive tant.

Mon cher, vous vous formez. C'est

Digitized by Google

presque un mot que vous venez de faire-là, savez-vous?

— Eh bien! en faveur du presque mot que je viens de faire là, nommez-moi quelques-uns de ces messieurs.

— Ah! mon cher, ce serait inutile; il faut être Parisien pour connaître certaines réputations toutes parisiennes.

— Mais je vous assure, mon cher Auguste, qu'à cet endroit-là je ne suis pas si provincial que vous le croyez.

— Connaissez-vous Rochefort?

— Oui. N'a-t-il pas fait de jolies chansons et deux ou trois vaudevilles qui ont eu du succès?

— Justement. Eh bien! c'est ce grand maigre qui joue aux dominos.

Digitized by Google

— Les deux joueurs sont aussi maigres l'un que l'autre.

— Ah! c'est vrai; c'est celui dont la figure joue toujours et ne gagne jamais.

Un tic habituel à Rochefort motivait cette plaisanterie de mon ami Lafarge.

J'ai dit *motivait* et non pas *excusait*.

— Et celui qui fait sa partie?

— C'est Ferdinand Langlé.

— Ah! l'amant de la petite Fleuriet?

— L'amant de la petite Fleuriet! En vérité, mon cher, vous dites cela comme un Parisien. Qui vous a donc si bien renseigné?

— Parbleu! Adolphe. Mais il me semble qu'il ne vient pas vite.

— Vous êtes donc pressé?

Digitized by Google

— Dam! il me semble que c'est bien naturel, je n'ai jamais vu Talma.

— Eh bien, mon cher, hâtez-vous de le voir.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il s'avachit horriblement.

— Comment! il s'avachit; qu'entendez-vous par là?

Je veux dire qu'il vieillit, qu'il s'encroûte.

— Ah çà! mais les journaux disent qu'il n'a jamais été plus jeune de talent, qu'il n'a jamais été plus beau de physionomie.

— Vous croyez donc à ce que disent les journaux?

— Dam!

Digitized by Google

— Vous en ferez un jour, mon cher, du journalisme.

— Eh bien! après?

— Eh bien! quand vous en ferez, vous verrez comment cela se fait.

— Et?...

— Et vous ne croyez plus à ce qu'ils disent; voilà tout.

En ce moment la porte s'ouvrit et Adolphe passa la tête.

— Vite, vite, dit-il; si nous ne nous pressons pas, nous trouverons la toile levée.

— Ah! c'est vous, enfin.

Je m'élançai vers Adolphe.

— Vous oubliez de payer, me dit Lafarge.

Digitized by Google

— Ah! c'est vrai. Garçon, combien?

— Un petit verre, quatre sous, six sous de sucre, dix.

Je tirai dix sous de ma poche, les jetai sur le comptoir; puis, allégé de cinquante centimes, je me précipitai hors du café.

— Vous étiez avec Lafarge? me dit Adolphe.

— Oui, mais qu'a-t-il donc?

— Comment, qu'a-t-il?

— Il m'a dit que M. de Jouy était un crétin, Talma un Cassandre.

— Pauvre Lafarge! me dit Adolphe, il n'avait peut être pas dîné.

— Comment, pas dîné! En est-il réduit là?

Digitized by Google

— A peu près.

— Ah! dis-je, voilà qui m'explique bien des choses. M. de Jouy et Talma dînent tous les jours, et le malheureux Lafarge ne peut pas leur pardonner cela.

— Hélas! que j'ai vu de critiques depuis qui, comme Lafarge, ne pouvaient pardonner à ceux qui dînaient.

Moi j'avais dîné et même très bien, de sorte que j'avais autant d'indulgence dans l'estomac, au moins, que de curiosité dans l'esprit.

Nous entrâmes. La salle était comble, quoique la pièce en fût, à quelque chose près, à sa centième représentation.

Nous eûmes une peine horrible à nous placer.

Adolphe donna royalement quarante

Digitized by Google

sous à l'ouvreuse, qui se démena si bien qu'elle nous trouva, au milieu de l'orchestre, un vide où nous nous glissâmes comme deux coins, dont nous avions à peu près la forme et le moëlleux.

Il était temps, comme me l'avait dit Adolphe. A peine étions-nous placés que la toile se leva.

Aujourd'hui, n'est-ce pas, il est étrange que je vienne parler de *Sylla* au public de 1852?

Qu'est-ce que *Sylla*? va me dire tout une génération.

O Hugo! comme tes vers sur Canaris sont vrais, comme ils me reviennent à la mémoire, comme ils coulent sous ma plume :

Digitized by Google

Canaris ! Canaris ! nous t'avons oublié.
Lorsque sur un héros le temps s'est replié,
Quand ce sublime acteur a fait pleurer ou rire,
Et qu'il a dit le mot que Dieu lui donne à dire;
Quand, venus au hasard des révolutions,
Les grands hommes ont fait leurs grandes actions;
Qu'ils ont jeté leur lustre étincelant ou sombre,
Et qu'ils sont pas à pas redescendus dans l'ombre,
Leur nom s'éteint; aussi tout est vain ! tout est vain !
Et jusqu'à ce qu'un jour le poète divin,
Qui peut créer un monde avec une parole,
Les prenne et leur rallume au front une auréole,
Nul ne se souvient d'eux, et la foule aux cent voix,
Qui, rien qu'en les voyant, hurlait d'aise autrefois,
Hélas ! si, par hasard, devant elle on les nomme,
Interroge et s'étonne, et dit : « Quel est cet homme ? »

Non, c'est vrai, M. de Jouy n'était ni un héros, quoiqu'il se fut bravement battu dans l'Inde, ni un grand homme, quoiqu'il eût fait l'*Ermite de la Chaussée-d'Antin* et *Sylla*, mais M. de Jouy était un

Digitized by Google

homme d'esprit, mieux encore, un homme de talent.

C'était ma conviction alors. Trente ans se sont écoulés depuis cette soirée où j'ai vu Talma apparaître à mes yeux sur la scène. Je viens de relire *Sylla*, et c'est mon opinion aujourd'hui.

Sans doute M. de Jouy avait habilement tiré parti de la ressemblance historique et de la ressemblance physique; l'abdication de Sylla rappelait l'abdication de l'empereur, la tête de Talma le masque de l'empereur Napoléon; sans doute le succès d'enthousiasme qu'obtint l'ouvrage fut là; ses cent représentations eurent leur source là; mais il y avait quelque chose derrière le masque de l'auteur et l'allusion de la tragédie : il y avait de beaux vers, de grandes situa-

Digitized by Google

tions, un dénoûment audacieux de simplicité.

Je sais bien que souvent les beaux vers d'une époque ne sont pas les beaux vers d'une autre; on le dit du moins. Mais ce sont de beaux vers de tous les temps que ces quatre vers que le poète met dans la bouche de Rossius, ce Talma des derniers jours de Rome, et qui eût pu voir tomber la République romaine, comme Talma avait vu tomber la République française :

Ah ! puisse la nature épargner aux Romains
Ces sublimes esprits au-dessus des humains !
Trop de maux, trop de pleurs attestent le passage
De ces astres brûlants nés au sein de l'orage.

Ce sont de beaux vers encore que ces vers que le proscripteur, arrêtant de sa main puissante la proscription qui va

Digitized by Google

toucher César, répond à Offella, quand Offella lui dit :

Oserai-je, à mon tour, demander à Sylla
Quel pouvoir inconnu, quelle ombre protectrice,
Peut dérober César à sa lente justice ?

SYLLA.

J'ai pesé, comme vous, ses vices, ses vertus,
Et mon œil dans ce cœur voit plus d'un Marius.
Je sais de quel espoir son jeune orgueil s'enivre,
Mais Pompée est vivant, César aussi doit vivre.
Parmi tous ces Romains à mon pouvoir soumis,
Je n'ai plus de rivaux : j'ai besoin d'ennemis !
D'ennemis libres, fiers, dont la seule présence
Atteste mon génie ainsi que ma puissance.
L'histoire à Marcius pourrait m'associer :
César aura vécu pour me justifier.

Quand je vis entrer Talma en scène, je jetai un cri de surprise. Oh! oui, c'était bien le masque sombre de l'homme que j'avais vu passer dans sa voiture, la tête inclinée sur sa poitrine, huit jours

Digitized by Google

avant Ligny, et que j'avais vu revenir le lendemain de Waterloo.

Beaucoup ont essayé depuis, avec le prestige de l'uniforme vert, de la redingote grise et du petit chapeau, de reproduire cette médaille antique, ce bronze moitié grec, moitié romain, frappé par le destin dans une île oubliée depuis Sénèque, mais nul, ô Talma ! n'a eu ton œil plein d'éclairs, avec cette saine et seraine physionomie sur laquelle la perte d'un trône et la mort de vingt-cinq mille hommes n'avaient pu imprimer ni l'ombre d'un regret ni la trace d'un remords.

Qui n'a pas vu Talma ne saurait se figurer ce que c'était que Talma ; c'était la réunion de trois suprêmes qualités que je n'ai j'amais retrouvées depuis

Digitized by Google

dans le même homme, la *simplicité*, la *force* et la *poésie*. Il était impossible d'être plus beau de la vraie beauté d'un acteur, c'est à dire de cette beauté qui n'a rien de personnelle à l'homme, mais qui change selon le héros qu'il est appelé à représenter. Il est impossible d'être plus beau de cette beauté-là que ne l'était Talma, mélancolique dans Oreste, terrible dans Néron, hideux dans Gloscester. Il avait une voix, un regard, des gestes pour chaque personnage : mademoiselle Mars n'était que la perfection du joli; mademoiselle Rachel n'est que l'imperfection du beau; Talma, c'était l'idéal du grand.

Les acteurs se plaignent que rien d'eux ne survit à eux-mêmes. O Talma ! j'étais un enfant quand, dans cette solennelle soirée où je vous voyais pour la pre-

Digitized by Google

mière fois, vous entrâtes en scène, ouvrant du geste cette haie de sénateurs vos clients : eh bien, de cette scène, pas un de vos gestes ne s'est effacé, pas une de vos intonnations ne s'est perdue. O Talma ! je vous vois encore, à ces quatre vers de *Catilina* :

Sur d'obscurs criminels qu'épargne ta clémence,
Je me tais; mais mon zèle éclaire ma prudence.
Le nom de Clodius sur la liste est omis.
C'est le plus dangereux de tous tes ennemis.

Je vous vois encore, Talma, et puisse votre grande ombre m'entendre et tressaillir de joie de n'être pas oubliée ! je vous vois encore franchir lentement, le sourire de l'ironie aux lèvres, la distance qui vous sépare de l'accusateur, je vous vois encore lui poser la main sur l'épaule, et, drapé comme la plus belle

Digitized by Google

statue d'Herculanum ou de Pompéïa, je vous entends lui dire, de cette voix vibrante qui va chercher les plus secrètes émotions du cœur.

Je n'examine pas si sa haine enhardie,
Poursuit dans Clodius l'époux de Valérie,
Et si Catilina, par cet avis fatal,
Prétend servir ma cause ou punir mon rival.

O Talma! comment cette parole incisive et sonore à la fois n'a-t-elle pas germé dans le cœur de quelques uns de ceux qui vous entouraient? C'était donc des terres bien ingrates et bien desséchées que celles que cette époque antipoétique, qu'on appelle l'Empire vous avait laissées à déchifrer, que, vous abattu, il n'ait rien poussé de grand, de large, de touffu sur cet espace que vous avez pendant trente ans foulé avec la

Digitized by Google

sandale romaine ou le cothurne grec? ou bien est-ce que l'ombre du génie, dans son absorbante puissance, est mortelle, comme celle de l'upas et du mancenillier?

Je voudrais pouvoir suivre jusqu'au bout, et ce serait un hommage rendu à ce prodigieux talent, je voudrais pouvoir suivre Talma dans le double développement de la création et des détails du rôle de Sylla.

Mais à quoi bon, et qui s'occupe de pareilles choses aujourd'hui? qui donc s'amuse à chercher dans son souvenir; trente ans après quelle est éteinte, l'intonnation avec laquelle un grand acteur disait tel vers, tel hémistiche, tel mot? Qu'importe à M. Guizard, à M. Léon Faucher, au président de la république,

Digitized by Google

de quelle façon Talma répondait à Lucnas, envoyé par le peuple romain pour savoir de Sylla le chiffre des condamnés et lui demandant :

« Combien en proscris-tu, Sylla ?

Qu'importe à ces messieurs de savoir de quelle façon Talma répondait :

« Je ne sais pas. »

C'est au plus s'ils se souviennent de l'intonnation avec laquelle M. le général Cavaignac a prononcé ces quatre mêmes mots, quand on lui a demandé combien il envoyait sans jugement de *transportés* hors de France.

Et cependant, il n'y a que deux ans que le dictateur de dix-huit cent quarante-huit a prononcé ces quatre mots, qui méritent bien de tenir leur place

Digitized by Google

dans l'histoire, près de ceux de Sylla.

Mais après avoir été tour à tour simple, grand, magnifique, où Talma était vraiment sublime, c'était dans la scène d'abdication.

Cette abdication de Sylla rappelait, il est vrai, celle de Fontainebleau ; et, nous le répétons, nous ne doutons pas que, sur la partie vulgaire du public, cette ressemblance entre le dictateur moderne et le dictateur antique n'ait produit un immense effet. C'était l'avis aussi de la censure de 1821, qui coupait les vers dans lesquels elle croyait reconnaître tour à tour Bonaparte premier consul et Napoléon empereur. Voici pour Bonaparte :

C'était trop peu pour moi des lauriers de la guerre ;
Je voulais une guerre et plus rare et plus chère.

Digitized by Google

Rome en proie aux fureurs des partis triomphants,
Mourante sous le coup de ses propres enfants,
Invoquait à la fois mon bras et mon génie :
Je me fis dictateur : je sauvai la patrie!

Voici pour Napoléon :

J'ai gouverné le monde à mes ordres soumis,
Et j'impose silence à tous mes ennemis.
Leur haine ne saurait atteindre ma mémoire
J'ai mis entre eux et moi l'abîme de ma gloire.

Quand on relit au bout de dix ans, au bout de vingt ans, au bout de trente ans les vers qu'a défendus la censure, ou même les pièces qu'elle a supprimées, on est toujours émerveillé de la stupidité des gouvernements qui, aussitôt qu'une révolution a tranché les sept têtes de l'hydre littéraire, s'empressent de les ramasser et de les recoudre au tronc qui faisait semblant d'être mort, mais qui se gardait bien de mourir, comme si la censure avait jamais

Digitized by Google

empêché un des ouvrages qu'elle a proscrits d'être joués, comme si la censure avait pu étouffer *Tartufe*, *Mahomet*, le *Mariage de Figaro*, *Charles IX*, *Pinto*, *Marion Delorme* et *Antony!* Non, quand une de ces œuvres vivaces est repoussée du théâtre où sa place est marquée, elle attend, debout et calme, que ceux qui l'ont proscrite tombent ou meurent; et quand elle a vu ses persécuteurs roulés du trône ou descendus dans la tombe, elle, la fille immortelle et sereine du génie, elle entre, souveraine et géante, dans l'enceinte dont l'avaient proscrite les mains qui ont disparu, et repousse du pied leur couronne oubliée, qu'elle trouve trop étroite pour sa tête.

La toile tomba sous d'immenses bravos.

J'étais étourdi, ébloui, fasciné.

Digitized by Google

Adolphe me proposa d'aller remercier Talma dans sa loge. Je le suivis à travers cet inextricable dédale de corridors qui se tordent dans l'intérieur du Théâtre-Français, et qui aujourd'hui n'ont malheureusement plus de terres australes pour moi.

Jamais client à la porte du véritable Sylla n'a senti battre son cœur de battements plus vifs et plus multipliés que moi à la porte de celui qui venait de le représenter.

Leuwen poussa la porte; la loge du grand artiste s'ouvrit; elle était pleine d'hommes que je ne connaissais pas alors et qui tous avaient un nom ou devaient en avoir un.

C'était Casimir Delavigne, qui achevait ses dernières scènes de *l'École des*

Digitized by Google

Vieillards; c'était Lucien Arnault, qui venait de jouer son *Régulus;* c'était Soumet, encore tout fier de son double succès de *Saül* et de *Clytemnestre;* c'était Népomucène Lemercier, ce boudeur paralysé, dont le talent était estropié comme le corps, qui de son côté saint faisait *Agamemnon, Pinto, Frédégonde*, de son côté malade *Christophe Colomb, la Panhypochrysiade, Cahin-Caha* ; c'était Delrieu, poursuivant depuis 1809 la reprise d'*Artaxercès;* c'était Vincent, dont les tragédies faisaient, depuis quinze ou vingt ans, du bruit dans les cartons, pour aller vivre, agoniser et mourir en une semaine, pareilles à ce gordien, dont le règne dura deux heures et le supplice trois jours; c'était, enfin le héros de la soirée, M. de Jouy avec sa grande taille, sa belle tête blanchie, ses yeux

Digitized by Google

à la fois spirituels et bienveillants ; et au milieu d'eux tous, Talma, avec sa simple robe blanche, dont il venait de dépouiller la pourpre, sa tête dont il venait d'enlever la couronne, et ses deux mains gracieuses et blanches avec lesquelles il venait de briser la palme du dictateur.

Je restai à la porte bien humblement et bien rougissant.

— Talma, dit Adolphe, c'est nous qui venons vous remercier.

Talma me chercha des yeux en cinglant les paupières.

Il m'aperçut contre la porte.

— Ah! ah ! dit-il, avancez donc.

Je fis deux pas vers lui.

Digitized by Google

— Eh bien! dit-il, monsieur le poète, êtes-vous content?

— Je suis mieux que cela, monsieur, je suis émerveillé.

— Eh bien! il faut revenir me voir et me redemander des places.

— Hélas! monsieur Talma, je quitte Paris demain ou après-demain au plus tard.

— C'est fâcheux; vous m'auriez vu dans *Régulus*. Vous savez que j'ai fait mettre au répertoire *Régulus* pour après-demain, Lucien.

— Oui; je vous remercie, dit Lucien.

— Comment, vous ne pouvez pas rester jusqu'à après demain soir?

— Impossible, il faut que je retourne en province.

Digitized by Google

— Que faites-vous, en province ?

— Je n'ose pas vous le dire : je suis clerc de notaire. Et je poussai un soupir.

— Bah ! dit Talma, il ne faut pas désespérer pour cela ; Corneille était clerc de procureur. Messieurs, je vous présente un futur Corneille.

Je rougis jusqu'aux yeux.

— Touchez-moi le front, dis-je à Talma, cela me portera bonheur.

Talma me posa la main sur la tête.

— Allons, soit, dit-il : Alexandre Dumas, je te baptise poète au nom de Shakespeare, de Corneille et de Schiller ; retourne en province, rentre dans ton étude, et si tu as véritablement la voca-

Digitized by Google

tion, l'ange de la poésie saura bien aller te chercher où tu seras, t'enlever par les cheveux comme le prophète Habacuc, et t'apporter là où tu auras affaire.

Je pris la main de Talma, que je cherchai à baiser.

— Allons, dit-il, allons, ce garçon-là a de l'enthousiasme ; on en fera quelque chose.

Et il me serra cordialement la main.

Je n'avais plus rien à faire là ; une plus longue station, dans cette loge pleine de célébrités eût été embarrassante et ridicule ; je fis un signe à Adolphe, et nous sortîmes.

J'aurais volontiers sauté au cou d'Adolphe dans les corridors.

Digitized by Google

— Oh ! oui, lui dis-je, soyez tranquille, je viendrai à Paris, je vous en réponds.

Nous descendîmes par le petit escalier tournant condamné aujourd'hui ; nous sortîmes par le corridor noir ; nous longeâmes la galerie qui s'est appelée la galerie de Nemours, et qui s'appelle aujourd'hui je ne sais trop comment, et nous nous trouvâmes sur la place du Palais-Royal.

— Là maintenant, dit Adolphe, maintenant, vous savez votre chemin : la rue Croix-des-Petits-Champs, la rue Coquillière, la rue des Vieux-Augustins. Je vous quitte ; il est tard, et il y a loin d'ici à la rue Pigale. A propos, vous savez, nous déjeûnons à dix heures, et nous dînons à cinq.

Digitized by Google

Et Adolphe tourna le coin de la rue de Richelieu et disparut.

Il était tard en effet, tout était éteint, et quelques rares passants attardés traversaient la place du Palais-Royal.

Quoi qu'en ait dit Adolphe, je ne savais pas du tout mon chemin ; ausi fus-je très embarrassé quand je me trouvai seul.

Puis aussi, il faut bien que je l'avoue, j'étais très inquiet de me trouver dans les rues de Paris à une heure si avancée ; j'avais entendu raconter une foule d'attaques nocturnes, de vols et d'assassinats, et, avec mes cinquante sous dans ma poche, je tremblai d'être dévalisé.

Il y eut alors dans mon âme un combat entre le courage et la crainte.

Digitized by Google

La crainte l'emporta.

J'appelai un fiacre.

Le fiacre vint à moi, j'ouvris la portière.

— Monsieur sait qu'il est minuit passé, me dit le cocher.

— Parbleu! si je le sais, répondis-je. Et tout bas : c'est bien pour cela que je prends un fiacre, ajoutai-je.

— Où va notre bourgeois?

— Rue des Vieux-Augustins, hôtel des Vieux-Augustins.

— Hein! fit le cocher.

Je répétai.

— Monsieur est bien sûr que c'est là qu'il veut aller.

Digitized by Google

— Parbleu !

— En ce cas, en route.

Et fouettant ses chevaux en même temps qu'il faisait entendre ce rolement de langue si familier aux cochers, il mit ses chevaux au galop.

Vingt secondes après il s'arrêta, descendit de son siége et vint m'ouvrir la portière.

— Eh bien ! lui demandai-je.

— Eh bien ! nous sommes arrivés, notre bourgeois.

— Rue des Vieux-Augustins, hôtel des Vieux-Augustins.

Je levai le nez et je reconnus en effet la maison.

Je compris alors l'étonnement du co-

Digitized by Google

cher en voyant un grand gaillard de vingt ans, qui ne paraissait nullement paralysé, prendre un fiacre à la place du Palais-Royal pour aller à la rue des Vieux-Augustins.

Mais comme il eût été inutile d'avouer que j'ignorais la distance qui séparait les deux localités.

— C'est bien, lui dis-je, d'une voix ferme, combien vous dois-je.

— Ah! que vous le savez bien, notre bourgeois.

— Si je le savais, je ne vous le demanderais pas.

— C'est cinquante sous, quoi.

— Cinquante sous! m'écriai-je, désespéré d'avoir fait inutilement une pareille dépense.

Digitized by Google

— Dam ! notre bourgeois c'est le tarif.

— Cinquante sous pour venir du Palais-Royal ici.

— J'ai prévenu monsieur qu'il était minuit passé.

— Tenez, dis-je, voici vos cinquante sous.

— Est-ce qu'il n'y a rien pour boire, notre bourgeois ?

Je fis un mouvement pour étrangler le misérable, mais il était fort et vigoureux, je réfléchis que ce serait lui qui m'étranglerait, et je m'arrêtai. Je sonnai, la porte s'ouvrit et je rentrai.

J'avais un profond remords d'avoir dilapidé mon argent, surtout en songeant que si Paillet n'avait rien dépensé de

Digitized by Google

son côté, il ne nous restait plus que vingt francs cinquante centimes.

Paillet avait été à l'Opéra, et avait dépensé huit francs dix sous.

Il nous restait douze francs.

Nous nous regardâmes avec une certaine inquiétude.

— Ecoute, me dit-il, tu as vu Talma, moi j'ai entendu la *Lampe merveilleuse*. C'est tout ce que tu désirais voir, c'est tout ce que je voulais entendre; si tu m'en crois, au lieu de partir après-demain, nous partirons demain.

— C'est justement ce que j'allais te proposer.

— Eh bien! ne perdons pas de temps, il est une heure du matin, dormons le plus vîte possible jusqu'à six heures,

Digitized by Google

mettons-nous en route à sept, et allons coucher, si nous pouvons, à Nanteuil.

— Bonsoir.

— Bonsoir.

Un quart d'heure après nous dormions à qui mieux mieux.

Le lendemain, ou plutôt le même jour à huit heures, nous avions dépassé La Villette. A trois heures nous dînions à Dammartin dans les mêmes conditions que nous y avions déjeûné. A sept heures nous soupions à Nanteuil, et le mercredi, à une heure, chargés de deux lièvres et de six perdrix, résultat des économies que nous avions faites sur notre chasse de la veille et du jour, nous entrions à Crespy, en donnant nos derniers vingt sous à un pauvre.

Digitized by Google

Nous nous séparâmes, Paillet et moi, à l'entrée de la grande place. Je rentrai chez M. Lefèvre par l'allée, et je montai à ma chambre pour faire un changement de toilette.

Par la fenêtre, j'appelai Pierre et lui demandai des nouvelles de M. Lefèvre.

M. Lefèvre était revenu dans la nuit.

Je donnai mon gibier à la cuisinière, je rentrai dans l'étude et je me glissai à ma place.

Mes trois compagnons d'étude étaient chacun à la sienne.

Personne ne me demanda rien; on crut que je venais de faire une de mes excursions habituelles, mais que seulement cette excursion s'était prolongée au-delà des limites ordinaires.

Digitized by Google

Je m'informai si M. Lefèvre avait fait quelque question à mon endroit.

M. Lefèvre avait demandé où j'étais. Ces messieurs lui avaient répondu qu'ils l'ignoraient, et tout s'était borné là.

Je tirai ma besogne de mon pupître et je me mis à travailler.

Quelques instants après, M. Lefèvre parut.

Il alla au maître-clerc, lui donna quelques instructions, et rentra dans son cabinet, sans même avoir paru remarquer ma présence, ce qui me fit croire qu'il avait fort remarqué mon absence.

L'heure du dîner arriva. Nous nous mîmes à table. Tout se passa comme d'habitude. Seulement, après le dessert comme je me levais pour me retirer :

Digitized by Google

— Monsieur Dumas, me dit M. Lefèvre, je voudrais causer avec vous un instant.

Je compris que l'orage approchait, et je résolus de tenir ferme.

— Volontiers, monsieur, répondis-je.

Le maître-clerc et le saute-ruisseau, qui partageaient avec moi la table du patron, se retirèrent discrètement.

M. Lefèvre m'indiqua une chaise en face de son fauteuil, de l'autre côté de la cheminée.

Je m'assis.

Alors M. Lefèvre releva la tête comme un cheval fait sous la martingale, mouvement qui lui était habituel, croisa sa jambe droite sur sa jambe gauche, secoua cette jambe jusqu'à ce que sa pan-

Digitized by Google

touffe tombât, prit sa tabatière d'or, y huma une pincée de poudre, la respira majestueusement, puis, avec une voix d'autant plus menaçante qu'elle avait une certaine douceur :

— Monsieur Dumas, dit-il en grattant sa main droite avec son pied gauche, ce qui était son habitude la plus chérie, monsieur Dumas, avez-vous quelques idées de mécanique ?

— Non, en théorie, monsieur, oui, en pratique.

— Eh bien ! cela suffira pour que vous compreniez ma démonstration.

— J'écoute, monsieur.

— Monsieur Dumas, pour qu'une machine quelle qu'elle soit fonctionne régulièrement, il faut qu'aucun de ses rouages ne s'arrête.

Digitized by Google

— C'est évident, monsieur.

— Eh ! bien, monsieur Dumas, je ne vous en dis pas davantage. Je suis le mécanicien, vous êtes une des roues de la machine. Voilà deux jours que vous êtes arrêté, et voilà par conséquent deux jours que votre coopération individuelle manque au mouvement général.

Je me levai.

— Très bien, monsieur, lui dis-je.

— Au reste, ajouta M. Lefèvre d'un ton un peu moins dogmatique, l'avertissement n'est que provisoire.

— Vous êtes trop bon, monsieur, je le prends, moi, pour définitif.

— Oh! alors, fit M. Lefèvre, c'est encore mieux.

— Il est sept heures du soir, il fait nuit, il fait mauvais.

Digitized by Google

— Mais vous partirez quand vous voudrez, mon cher Dumas. Du moment où vous n'êtes plus ici comme troisième clerc, vous y êtes comme ami, et dans cette qualité plus de temps vous y resterez, plus vous me ferez plaisir.

Je saluai gracieusement M. Lefèvre, et je me retirai dans ma chambre.

C'était une grande résolution prise, c'était un grand dessein arrêté. Désormais mon avenir était à Paris, et j'étais décidé à tout faire au monde pour quitter la province.

Je passai une partie de la nuit à rêver, et avant de m'endormir tout mon plan fut fait.

Digitized by Google

Retour à Villers-Cotterêts.

Le lendemain, je fis mon petit paquet et je partis.

Je n'étais pas sans inquiétude sur la manière dont ma mère allait, je ne dirai pas me recevoir, pauvre mère, son premier mouvement, en me revoyant, était

Digitized by Google

toujours la joie; mais sur la douleur qu'allait lui causer mon renvoi de chez Me Lefèvre.

Aussi, au fur et à mesure que je me rapprochais de Villers-Cotterêts, mon pas se ralentissait-il. D'habitude je mettais deux heures à faire les trois lieues et demie qui séparent Villers-Cotterêts de Crespy, attendu que je faisais la dernière lieue en courant. Cette fois, ce fut tout le contraire, le dernière lieue fut pour moi la plus longue à franchir.

Je revenais en chasseur, comme c'était mon habitude encore. Aussi à peine mon chien, à trois cents pas de distance, eut-il flairé la maison qu'il s'arrêta un instant, leva le nez et partit comme un trait. Cinq secondes après qu'il eut

Digitized by Google

disparu dans l'allée, je vis paraître ma mère sur le seuil de la porte.

Le courrier qui me précédait lui avait annoncé mon arrivée.

C'était mon courrier habituel. Toute la tendresse de son cœur s'était épanouie à mon approche et fleurissait sur son visage.

Je me jetai dans ses bras. O amour de mère, amour éternellement bon, éternellement dévoué, éternellement fidèle! Véritable diamant perdu au milieu de toutes ces pierres fausses dont la jeunesse fait la parure de son bonheur, limpide et pure escarboucle qui brille dans la joie et dans la douleur, la nuit comme le jour.

Les premiers moments ne furent donc

Digitized by Google

qu'à la joie de nous revoir. Puis, enfin, ma mère me demanda comment il se faisait qu'au lieu de revenir le samedi pour passer le dimanche avec elle et partir le lundi, je revenais le jeudi.

Je n'osai lui raconter la mésaventure qui venait de m'arriver; je lui dis que les affaires n'étaient pas très multipliées à l'étude, j'avais obtenu un congé de quelques jours pour les passer avec elle.

— Mais, me demanda ma mère, je te vois avec ta veste et ton pantalon de chasse.

— Oui... eh bien?

— Comment se fait-il que tu n'aies rien dans ta carnassière?

— J'étais si pressé de te revoir, bonne mère, qu'au lieu de chasser j'ai suivi

Digitized by Google

la grande route, c'est à dire le plus court chemin.

Je mentais.

Si j'eusse avoué la vérité, j'eusse dit : Hélas! bonne mère, j'étais tellement préoccupé de savoir quel effet produirait sur toi la nouvelle qui me reste à t'annoncer, que dans ma préoccupation j'en ai oublié la chasse, cette passion pour laquelle autrefois j'oubliais tout.

Mais en disant cela, il fallait dire la nouvelle, et c'était cela que je voulais retarder autant que possible.

Un incident vint me tirer d'embarras en faisant diversion aux idées qui préoccupaient ma mère en ce moment.

J'entendis hurler mon chien.

Digitized by Google

Je courus à la porte.

La maison voisine de la nôtre était celle d'un boucher nommé Mauprivès.

A la devanture de l'étalage de ce boucher régnait une longue traverse de bois, émaillée de distance en distance de crocs de fer, auxquels on suspendait divers échantillons de viande.

En sautant après un mou de veau, Pyrame s'était pris, comme fait une carpe à un hameçon et était resté suspendu.

Voilà pourquoi Pyrame hurlait, et, comme on le voit, ce n'était pas sans cause.

Je le pris à bras le corps; je le dépendis, et il se sauva dans l'écurie, la gueule tout ensanglantée.

Digitized by Google

Si jamais j'écris l'histoire des chiens qui m'ont appartenu, Pyrame tiendra une digne place en face de Mylord.

Quoique j'eusse répondu à ma mère que mon retour n'était que provisoire, comme disait M. Lefèvre, elle s'était bien doutée au fond que ce retour était définitif.

Ce doute se changea en certitude quand elle vit passer le dimanche, le lundi et le mardi sans que je parlasse de retourner à Crespy; mais, pauvre mère, elle ne me disait pas un mot de cette catastrophe; il lui avait tant coûté de se séparer de moi, que puisque Dieu m'avait renvoyé à elle, elle me rouvrait maternellement sa porte, ses bras et son cœur.

Au reste, j'avais quelqu'espoir. Adol-

Digitized by Google

phe m'avait promis de faire faire pour moi des démarches auprès de M. Laffitte. Si M. Laffitte m'accordait une place dans ses bureaux, où l'on travaillait de dix heures à quatre heures, il nous restait toute la soirée et toute la matinée pour travailler.

D'ailleurs, ne restait-il pas de temps, on en ferait; le principal était d'être à Paris, l'important était d'allumer notre pauvre chandelle au foyer universel, immense, éblouissant, qui éclairait le monde.

Quinze jours après mon retour de Crespy, je reçus une lettre d'Adolphe. Toutes les démarches avaient échoué, les bureaux de M. Laffitte regorgeaient d'employés. On parlait de faire une épuration.

Digitized by Google

Dès-lors je résolus de mettre à la première occasion en pratique le projet que j'avais arrêté pendant cette dernière nuit d'insomnie que j'avais passé chez M. Lefèvre.

Ce projet était parfaitement simple, et, par sa simplicité même, il me paraissait propre à réussir.

Je choisissais dans le portefeuille de mon père une douzaine de lettres du maréchal Jourdan, du maréchal Victor, du maréchal Sébastiani, de tous les maréchaux qui vivaient encore enfin, et avec lesquels mon père avait été en relation. Je réunissais une petite somme, je partais pour Paris. Je faisais des démarches auprès de ces anciens amis de mon père, ils en faisaient de leur côté, et c'était bien le diable si quatre ou

Digitized by Google

cinq maréchaux de France, dont un était ministre de la guerre, n'arrivaient pas, en réunissant leur influence, à trouver une place de douze cents francs au fils d'un ancien compagnon d'armes.

Mais tout cela qui a l'air simple et naïf au premier coup d'œil comme une pastorale de Florian, était d'une exécution assez difficile. La petite somme, si petite qu'elle fût, n'était point facile à réunir.

D'ailleurs une dépense que j'avais faite inconsidérément à Crespy vint compliquer la situation.

A Crespy, je m'étais lié avec un jeune homme qui avait habité Paris : on le nommait Lecornier. C'était le frère de cette gracieuse personne dont j'ai con-

Digitized by Google

signé le prénom dans un de mes précédents chapitres. Vous vous le rappelez, quoiqu'il n'ait été prononcé qu'une fois, ce charmant nom d'Athénaïs, qui veut dire Athènes, Minerve, Pallas, chose que, bien certainement, ignorait celle qui le portait.

Donc, honteux d'aller dans le monde aristocratique de Crespy avec mes vieux habits de Villers-Cotterêts, j'avais obtenu, comme j'étais absolument de la même taille que Lecornier, qu'il écrivît à son tailleur de me faire un habit, un gilet et un pantalon.

Lecornier avait écrit, j'avais envoyé mes vingt francs à valoir sur la fourniture, et quinze jours après, le tailleur m'avait retrouvé mes effets avec facture de cent cinquante francs, sur laquelle les

Digitized by Google

vingt francs que j'avais envoyé étaient portés à-compte.

Le tailleur se nommait Bamps et logeait rue du Helder, n° 12.

On voit au chiffre de la fourniture que quoique Bamps logeât dans le quartier fashionable, ce n'était pas précisément un tailleur aristocratique.

Je devais lui donner le reste, vingt francs par vingt francs, et mois par mois.

Sur ces entrefaites, j'avais fait mon escapade de la rue des Vieux-Augustins; mon escapade de la rue des Vieux-Augustins avait amené mon renvoi de chez Me Lefèvre; mon renvoi de chez Me Lefèvre avait nécessité mon retour à Villers-Cotterêts.

Digitized by Google

Lecornier avait répondu pour moi moralement à Bamps de cette somme de 155 fr. réduite à 135 fr. par les 20 fr. donnés d'avance.

Il crut donc devoir prévenir Bamps que j'étais rentré chez ma mère, et que, s'il avait quelques relations ultérieures à nouer avec moi, il devait le faire en s'adressant directement à M. Alexandre Dumas, à Villers-Cotterêts, place de la Fontaine (Aisne).

Bamps attendit un mois, et n'entendant point parler de moi, il résolut de constater par lui-même la validité de sa créance.

En conséquence, il prit la diligence, et une après-midi, vers trois heures du soir, je fus prévenu qu'un individu nommé Bamps, lequel se disait tailleur à

Digitized by Google

Paris, rue du Helder, n° 12, désirait me parler pour affaires d'intérêt.

Ce fut le premier serrement de cœur qui me fut causé *par des affaires d'intérêt.*

Je reçus Bamps comme don Juan reçoit M. Dimanche; je l'invitai à dîner avec nous, ce qu'il accepta; et, en attendant le dîner, je lui proposai une petite promenade *dans nos propriétés.*

Je voulais éblouir Bamps.

J'ai parlé, je crois, d'une maison et d'un très grand jardin que ma mère avait achetés en viager à un certain M. Harlay, et dont elle avait payé la rente trente et quelques années.

Ce brave M. Harlay était mort tandis que j'étais chez Me Lefèvre; et, comme

Digitized by Google

s'il en eût fait le pari, il était mort le jour anniversaire de sa naissance, dans sa quatre-vingt-dixième année.

Malheureusement cette mort ne nous avait pas porté grand profit. Ma mère avait emprunté, sur la maison et le jardin, à peu près la valeur de la maison et du jardin, de sorte que par cet héritage nous n'étions ni plus riches ni plus pauvres, et même, comme il y avait eu certains droits à payer, je me hasarderai à dire que nous étions plus pauvres au lieu d'être plus riches.

Mais Bamps ignorait ces détails. Je lui proposai donc, comme je l'ai dit, de venir faire un tour dans nos propriétés.

Il accepta. Je détachai Pyrame et nous sortîmes.

Digitized by Google

Au bout de cinquante pas Pyrame nous quitta pour suivre un boucher qui passait avec une moitié de mouton sur son épaule.

Je consigne ce fait, qui, tout insignifiant qu'il paraisse au premier abord, ne fut pas sans influence sur ma destinée.

Car, que serait-il arrivé de moi et de Bamps, si ce boucher, nommé Vallat, n'avait point passé et si Pyrame ne l'avait pas suivi ?

Nous continuâmes notre chemin sans nous occuper de Pyrame. A tout moment l'homme coudoie un grand événement sans le voir et sans le sentir.

Nous fûmes bientôt arrivés. La maison de M. Harlay, devenue la nôtre, était si-

Digitized by Google

tuée elle même sur la place de la Fontaine, à deux cents pas peut-être de celle que nous habitions.

J'avais pris les clés; j'ouvris les portes, et nous commençâmes par visiter l'intérieur de la maison.

Il n'était pas propre à inspirer une grande confiance; tout y avait vieilli avec le vieillard qui venait d'y mourir, lequel se serait bien gardé d'y faire une seule réparation, attendu, disait-il, qu'elle durerait toujours bien autant que lui.

Elle avait duré autant que lui, c'est vrai; mais néanmoins il était temps qu'il mourût.

S'il eût tardé seulement un an ou deux

Digitized by Google

encore à prendre ce parti, c'était lui qui durait plus que la maison.

L'intérieur de notre pauvre propriété offrait donc l'aspect du plus triste abandon, du plus complet délabrement.

Les parquets étaient défoncés, les papiers déchirés, les carreaux cassés.

Bamps secouait la tête, et dans son baragouin moitié alsacien, moitié français :

— Zèdre en pien maufais édat, disait-il ; ah! mon Tieu! mon Tieu!

Bien certainement, si j'eusse offert à Bamps la maison en échange de sa facture, il n'en aurait pas voulu.

Quand la maison fut visitée :

— Allons voir le jardin maintenant, dis-je à Bamps.

Digitized by Google

— Il èdre-dil en si maufais édat que la maisson le chardin ? demanda-t-il.

— Dame! tout cela est un peu abandonné, mais maintenant que c'est à nous....

— Il fa falloir peaugoup d'archent pour endredenir cette vieille gargasse, fit judicieusement observer Bamps.

— Bah! on en trouvera, répondis-je; si ce n'est pas dans notre poche, ce sera dans la poche des autres.

— Pon! alors si fous en drouvez, tant mieux.

Nous avions traversé la cour et nous entrions dans le jardin.

Nous étions au commencement d'avril; il venait de s'écouler deux ou trois belles journées; vous savez, de ces jour-

Digitized by Google

nées qui, comme des servantes fidèles, plient le manteau blanc de l'hiver et déplient la robe verte du printemps.

Or, le jardin, tout abandonné qu'il était, comme les appartements, poursuivait son œuvre de vie, en opposition avec l'œuvre de mort de la maison.

La maison vieillissait tous les ans, tous les ans le jardin rajeunissait.

On eût dit que les arbres, pour un bal donné par la forêt, s'étaient fait poudrer, pommiers et poiriers en blanc, pêchers et amandiers en rose.

Rien n'était jeune, rien n'était frais, rien n'était vivant comme le jardin du mort.

Tout se réveillait avec cette nature qui se réveillait elle-même. Les oiseaux

Digitized by Google

commençaient à chanter, et trois ou quatre papillons, trompés par ces fleurs et par ce premier rayon de soleil, voletaient encore engourdis, pauvres éphémères, nés le matin et qui devaient mourir le soir.

— Eh bien! demandai-je à Bamps, que dites-vous du jardin?

— Ah! il èdre drès choli. C'èdre malheureux qu'il ne soit pas tans la rue de Rifoli.

— Il y aura pour plus de cent écus de fruits, voyez-vous, dans ce jardin-là.

— Foui, s'il ne fient pas de maufaises chelées.

O Bamps! juif mon ami, tailleur mon créancier, vous n'aviez pourtant pas lu

Digitized by Google

ces beaux vers d'Hugo, qui, au reste, ne les avait pas encore faits :

Il faut que l'eau s'épuise à courir les vallées,
Il faut que l'éclair brille et brille peu d'instants;
Il faut qu'avril jaloux brûle de ses gelées
Le beau pommier trop fier de ses fleurs étoilées,
Neige odorante du printemps !

Nous fîmes le tour du jardin; puis, lorsque je crus voir que la satisfaction l'emportait sur le doute, je ramenai Bamps à la maison.

Le dîner nous attendait. Je crois que ce dîner ramena Bamps de la satisfaction au doute.

— Eh pien! me dit-il, quand il eut pris sa goutte de café et sa tasse de cognac, nous allons un peu barler de nos betides affaires.

Digitized by Google

— Comment donc, mon cher Bamps, volontiers!

Ma mère poussa un soupir.

— Foilà, continua Bamps : la facture il être de 155 francs.

— Sur lesquels je vous en ai donné 20.

— Sur lesquels fous m'en afre tonné 20; reste 135; sur ces 135, fous teviez m'en tonner 20 par mois; il y a teux mois d'écoulés, cela fait 40 que vous me devez.

— 40, juste, mon cher, vous comptez comme Barême.

— Foui, che gonde pien.

La situation devenait embarrassante. En ouvrant le comptoir de ma pauvre

Digitized by Google

mère, et en le grattant jusqu'au dernier sou, on n'y eût certes pas trouvé les 40 francs réclamés.

Juste, en ce moment-là, la porte s'ouvrit.

— M. Dumas est-il ici? demanda une voix des plus vulgaires.

— Oui, M. Dumas est ici, répondis-je d'assez mauvaise humeur. Que lui voulez-vous ?

— Ce n'est pas moi qui lui veux.

— Et qui donc, alors?

— Un Anglais qui est chez M. Cartier.

— Un Anglais? répétai-je.

— Oui, un Anglais qui est très pressé de vous voir.

Digitized by Google

C'était bien mon affaire. Si pressé que fût l'Anglais de me voir, il ne l'était pas tant que je l'étais, moi, de quitter Bamps.

— Mon cher Bamps, lui dis-je, je reviens. Attendez-moi ; à mon retour, nous finirons nos comptes.

— Refenez fite; il vaut que je rebarde ce soir.

— Soyez tranquille ; je ne fais qu'aller et venir.

Je pris ma casquette et je suivis le garçon d'écurie, qui avait déclaré, fort surpris, qu'il avait ordre de ne pas revenir sans moi.

Cartier, chez lequel était l'Anglais qui me faisait demander, était un vieil ami de notre famille, aubergiste à la Boule-

Digitized by Google

d'Or, hôtel situé à l'extrémité est de la ville, sur la route de Soissons. C'était celui où on prenait la diligence; il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que l'Anglais qui me faisait demander fût chez lui, mais ce qu'il y avait d'étonnant, c'est que cet Anglais me fit demander.

Lorsque je parus dans la cuisine, le père Cartier, qui se chauffait, selon son habitude, au coin d'une énorme cheminée, s'approcha de moi.

— Viens vite, me dit-il, je crois que je vais te faire faire une belle affaire.

— Ah! ma foi, elle sera la bien venue, répondis-je; jamais je n'ai eu tant besoin de faire une bonne affaire.

— Alors, suis-moi.

Digitized by Google

Et Cartier marchant devant moi, me conduisit dans un petit salon carré où dînaient les voyageurs.

Au moment où nous ouvrîmes la porte, nous entendîmes une voix qui disait, avec un accent d'anglais fortement prononcé :

— Prenez-garde, master le hôte, le dog ne pas connaître moa et sauver lui.

— Ne craignez rien, mylord, — répondit Cartier, j'amène son maître.

Pour tout aubergiste, un Anglais a droit au titre de mylord; aussi n'épargne-t-on pas ce titre. Il est vrai qu'en général on le fait payer.

— Ah! entrez, sir, — dit l'Anglais essayant de se lever en appuyant ses deux bras sur les bras de son fauteuil.

Digitized by Google

Il n'y put réussir.

Ce que voyant, je m'empressai de lui dire :

—Ne vous dérangez pas, monsieur, je vous prie.

— Oh! je ne dérangé pas moa, dit l'Anglais, retombant dans son fauteuil avec un soupir.

Le temps qu'il mit à se soulever et à retomber dans son fauteuil, avec ce mouvement d'élévation et d'affaissement dont peut donner l'idée une omelette soufflée qui crève, fut employé par moi à jeter vivement les yeux sur lui et autour de lui.

Lui était un homme de quarante à quarante-cinq ans, d'un blond rouge, avec les cheveux coupés en brosse et

Digitized by Google

les favoris taillés en collier. Il avait un habit bleu à boutons de métal, un gilet chamois, une culotte de casimir avec des guêtres de pareille couleur, comme en portent les grooms.

Il était assis devant la table où il venait de dîner.

Cette table offrait les débris d'un repas de six personnes.

Il pouvait peser de trois cents à trois cent cinquante.

A terre, assis mélancoliquement le derrière sur le parquet, était Pyrame; autour de Pyrame gisaient étincelantes dix ou douze assiettes récurées avec cette propreté que je lui connaissais à l'endroit des assiettes sales.

Digitized by Google

Cependant sur une dernière restaient quelques reliefs non achevés.

C'étaient ces reliefs non achevés qui devaient être la cause de la mélancolie de Pyrame.

— Venez parler à moa, monsieur, s'il vous plaît, me dit l'Anglais.

Je m'approchai. Pyrame me reconnut, bâilla en signe de reconnaissance, se couchant sur son ventre pour se rapprocher de moi autant que possible, allongeant les pattes sur le parquet et son museau sur ses pattes.

— Me voici, monsieur, lui dis-je.

— Bien, fit l'Anglais.

Puis, après une pause :

— Le dog à vous, il plaît à moa.

Digitized by Google

— C'est bien de l'honneur pour lui, monsieur.

— Et l'on a dit à moa que vous consentiriez peut-être à le vendre à moa, si je priais vous bien fort.

— Il ne faudra pas m'en prier bien fort, monsieur; je cherchais à m'en défaire, et du moment qu'il vous fait plaisir...

— Oh! oui, il fait plaiseur à moa.

— Eh bien! prenez-le.

— Oh! je demande pas le dog pour rien.

Cartier me poussait le coude.

— Monsieur, lui dis-je, je vous ferai observer ceci : c'est que je ne suis pas marchand de chiens; on me l'a donné, je vous le donne.

Digitized by Google

— Oui, mais il a coûté de la nourriture à vous.

— Oh! la nourriture d'un chien n'est pas chère.

— N'importe. Il est juste que je le payé le nourriture. Combien y a-t-il que vous avez le dog?

— Deux ans à peu près.

— Je vous devai son nourriture pendant deux ans.

Cartier continuait de me pousser le coude.

De mon côté, je commençai à comprendre que la nourriture du chien allait merveilleusement m'aider à payer l'habit du maître.

Digitized by Google

— Eh bien! soit, dis-je; vous me paierez sa nourriture.

— Estimez le nourriture.

— Que pensez-vous de 50 francs par an?

— Oh! oh!

— Est-ce trop?

— Au contraire, jé trouvé que ce n'être pas assez; le dog, il mangé beaucoup.

— Oui; c'est vrai, monsieur. Je voulais même vous en prévenir.

— Oh! je l'ai vu. Mais jé aimé moa les animals et les gens qui mangé beaucoup; c'est qu'ils ont un bon estomac, et le bon estomac faisé le bon humour.

Digitized by Google

— Eh bien! alors, vous serez servi à votre guise.

— Vous dites donc que c'est dix napoléons ?

— Non, monsieur; j'ai dit cinq napoléons.

Cartier me poussait de plus en plus le coude.

— Ah! cinq napoléons. Vous ne voulez pas dix?

— Non, monsieur. Et encore est-ce parce que ces cinq napoléons me tirent d'un grand embarras dans ce moment-ci.

— Voulez-vous quinze napoléons? Je trouvé que le dog il valé quinze napoléons.

Digitized by Google

— Mais non ! mais non ! donnez-moi cinq napoléons, et le chien est à vous.

— Comment il appelé lui, le dog ?

Pyrame.

— Bayram ! fit l'Anglais.

— Pyrame ne bougea pas.

— Oh ! continua l'Anglais, comment dites-vous qu'il appelé lui ?

— Je vous ai dit Pyrame.

— Il n'avé pas bougé quand j'ai appelé lui.

— C'est qu'il n'est pas encore habitué à la prononciation.

— Oh ! il habituera lui.

— Cela ne fait pas de doute.

Digitized by Google

— Vous croyé!

— J'en suis sûr.

— Bon, je remercie vous, monsieur. Voilà les cinq napoléons.

J'hésitais à les prendre. Mais il y avait eu dans l'accent anglais avec lequel avaient été prononcées ces dernières paroles une intonation qui m'avait si cruellement rappelé l'accent allemand de Bamps, que je me décidai.

— Je vous remercie, monsieur, lui dis-je.

— C'est moi qui remercie vous, au contraire, répondit l'Anglais, en essayant de se lever de nouveau, tentative qui fut aussi malheureuse que la première.

Digitized by Google

Je lui fis un signe de la main tout en le saluant, il retomba dans son fauteuil et je sortis.

— Ah ça, demandai-je au père Cartier, comment donc se fait-il que Pyrame soit tombé dans les mains d'un pareil maître ? Il est né coiffé, ce gaillard-là.

— C'est la chose la plus simple. Valtat m'apportait une moitié d'agneau. Pyrame a senti la chair fraîche, il a suivi Valtat; Valtat venait ici, Pyrame est venu ici. L'Anglais descendait de voiture, il a vu ton chien. On lui a recommandé l'exercice de la chasse, il m'a demandé si le chien était bon ; je lui ai dit que oui ; il m'a demandé à qui était le chien, je lui ai dit qu'il était à toi; il m'a demandé si tu consentirais à le vendre, je lui ai dit que j'allais t'envoyer

Digitized by Google

chercher, et qu'il s'en informerait à toi-même. Je t'ai envoyé chercher, te voilà, tu es venu ; Pyrame est vendu, et tu n'en es pas fâché.

— Ma foi, non ! le gredin était si voleur, que j'aurais été obligé de le donner ou de lui casser la tête. Il nous ruinait.

Cartier fit un mouvement des épaules qui voulait dire :

— Ce n'est pas difficile.

Puis, passant à un autre ordre d'idées.

— Te voilà donc revenu ? me dit-il.

— Vous le voyez bien.

— Tu t'ennuyais à Crespy ?

— Je m'ennuie partout.

Digitized by Google

— Que veux-tu donc faire ?

— Parbleu ! je veux aller à Paris.

— Et quand pars-tu?

— Peut-être plus tôt que vous ne croyez.

— Ne pars pas sans me donner ma revanche.

— Soyez tranquille.

Avant de partir pour Crespy, j'avais battu Cartier à plate couture au billard.

— D'ailleurs, repris-je, si je pars, comme je ne partirai que par votre voiture, vous m'arrêterez sur le marche-pied.

— C'est dit. Mais, cette fois, ce sera une partie à mort.

Digitized by Google

— A mort.

— Il faudra que les cinq napoléons restent sur la place.

— Vous savez que je ne joue jamais d'argent, et, quant à mes cinq napoléons, ils ont leur emploi.

— Allons, c'est bien ; adieu.

— Au revoir.

Et je quittai Cartier avec un engagement pris. On verra où me conduisit cet engagement.

En rentrant à la maison, je trouvai Bamps qui commençait à s'impatienter. La première voiture allant à Paris, passait à Villers-Cotterêts à huit heures, il en était sept.

Digitized by Google

— Ah! pon, dit-il, fous foilà; je ne gondais blus zur fous.

— Comment, fous ne gondiez blus zur moi?

Puissance admirable de l'argent! je me moquais de Bamps, qui une heure auparavant me faisait frissonner de terreur.

Bamps fronça le sourcil.

— Nous tisons dong? fit-il.

— Nous disons que je vous dois vingt francs par mois, qu'il y a deux mois écoulés sans paiement, et que par conséquent je vous dois quarante francs.

— Fous me tevez quarande vrans.

— Eh bien! mon cher Bamps, les voilà.

Digitized by Google

Et je jetai deux napoléons sur la table, en ayant le soin de faire voir les trois autres au fond de ma main.

Ma pauvre mère me regarda avec le le plus profond étonnement.

Je la rassurai d'un signe.

Le signe fit cesser la crainte, mais non l'étonnement.

Bamps regarda les deux louis, les frotta pour s'assurer qu'ils n'étaient pas faux et les fit couler l'un après l'autre dans sa poche.

— Fous n'afez pesoin de rien? demanda-t-il.

— Non, merci, très cher. D'ailleurs je compte aller à Paris d'ici peu de temps.

Digitized by Google

— Fous savez que je rediens votre bratique.

— Soyez tranquille mon cher Bamps, c'est à la vie à la mort. Mais si vous voulez partir par la voiture de huit heures.....

— Gomment, si che feu bardir, che grois pien.

— Eh bien, il n'y a pas de temps à perdre.

— Tiaple ! tiaple !

— Vous savez où s'arrête la voiture ?

— Foui.

— Eh bien ! bon voyage.

— Atieu, mossir Toumas, atieu matame Toumas, atieu, atieu.

Digitized by Google

Et Bamps, enchanté non seulement d'avoir touché quarante francs, mais encore d'être à peu près rassuré sur le reste de sa créance, partit en nous envoyant ses dernières bénédictions de toute la vitesse de ses petites jambes.

Ma mère lui laissa le temps de refermer les deux portes.

— Mais, malheureux enfant, me demanda-t-elle, où donc t'es-tu procuré de l'argent?

— Ma mère, j'ai vendu Pyrame.

— Combien ?

— Cent francs.

— De sorte qu'il te reste soixante francs.

Digitized by Google

— A ton service, bonne mère.

— Je suis bien forcée de le prendre ; j'ai deux cents francs à payer demain à l'entrepreneur, et je n'en avais là que cent cinquante.

— Les voilà, mais à une condition.

— Laquelle ?

— C'est qu'au moment où je ferai mon voyage à Paris, tu me les rendras.

— Et avec quoi ?

— Cela me regarde.

— Allons, soit ; en vérité, je commence à croire que le bon Dieu est avec toi.

Sur quoi nous allâmes nous coucher

Digitized by Google

tous les deux, avec cette foi sainte qui ne m'a jamais abandonnée.

Cependant, je doute que la foi de ma mère fût, à ce moment-là surtout, aussi robuste que la mienne.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

Fontainebleau imprimerie de E. Jacquin.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google